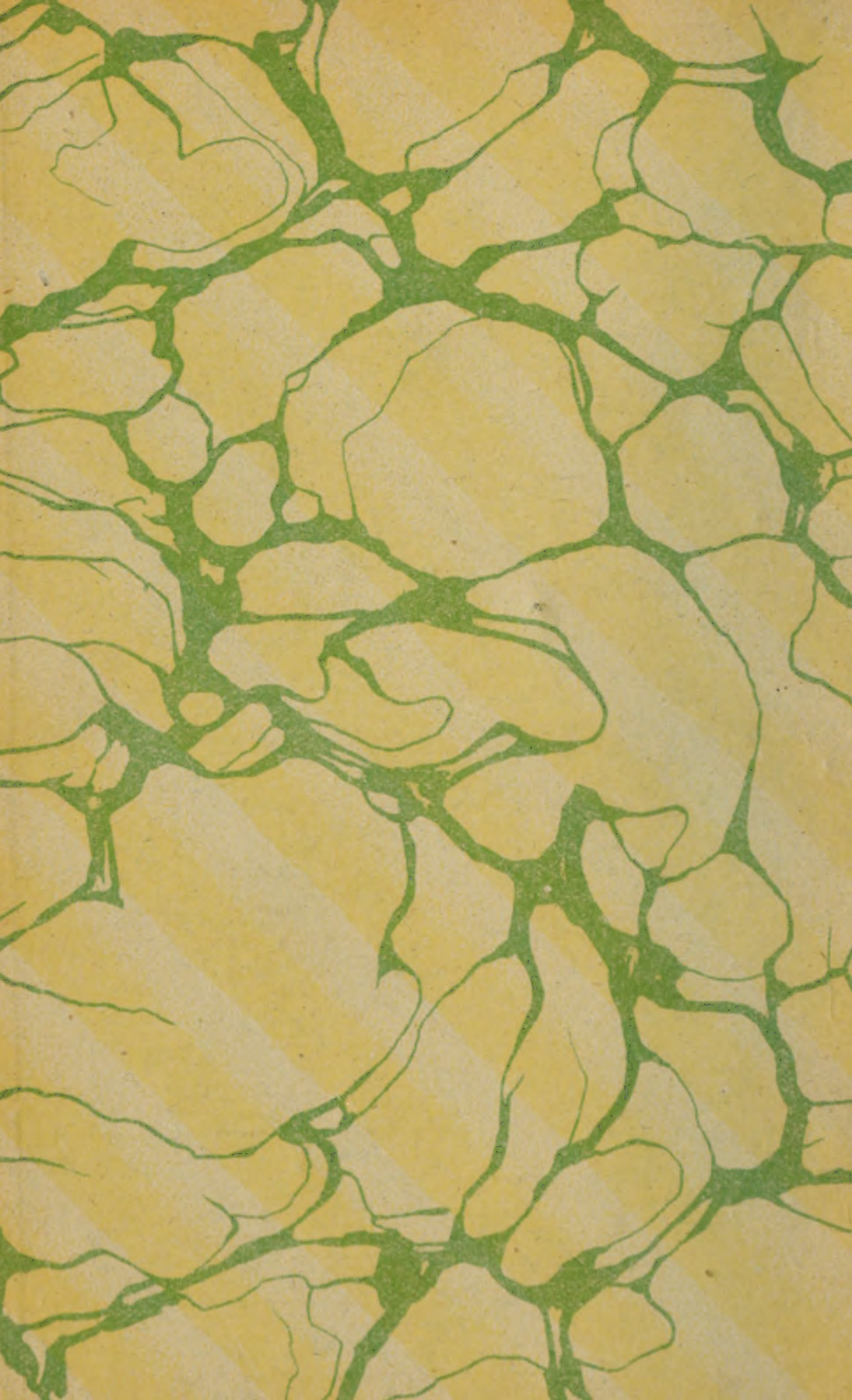
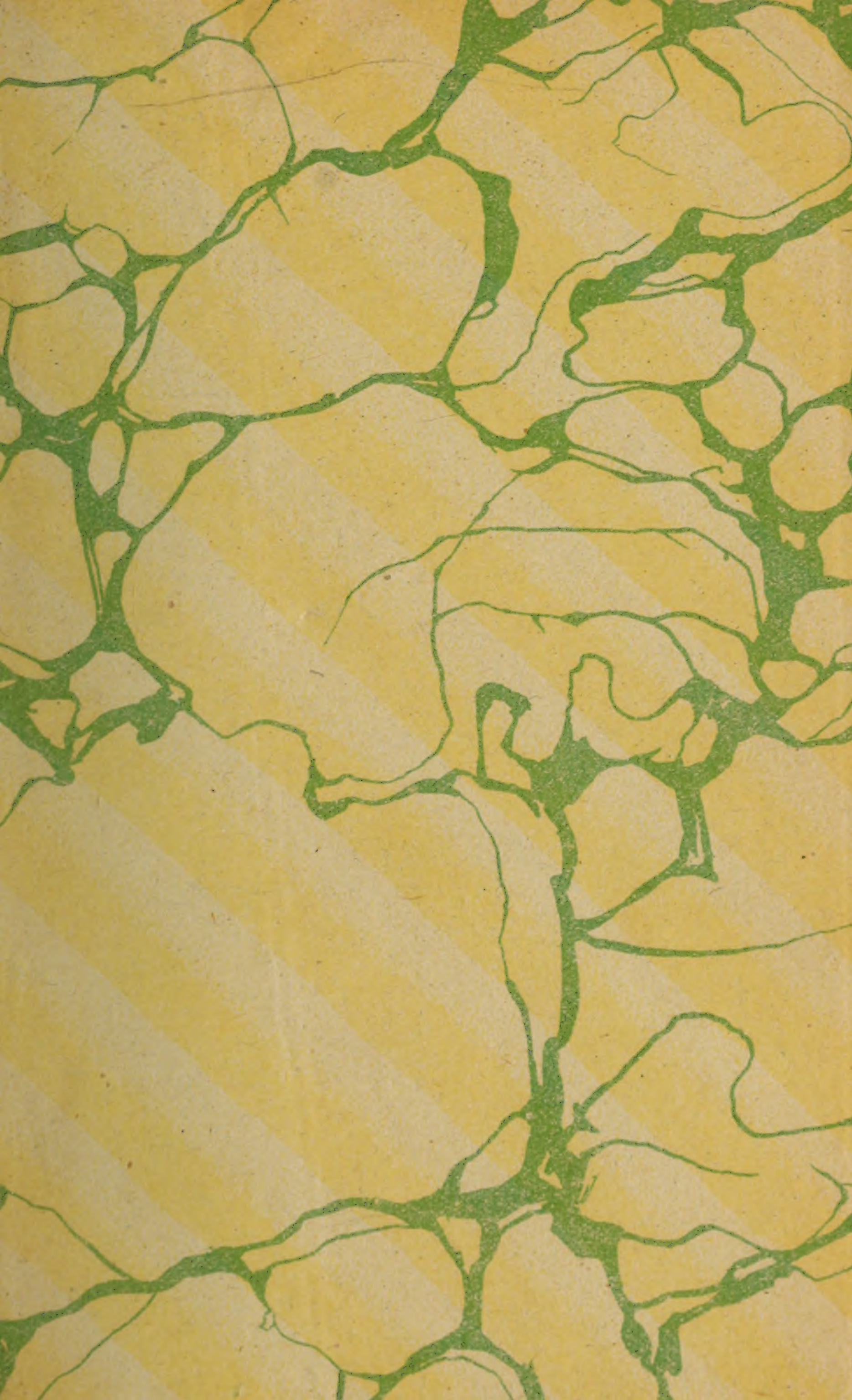

3 1761 07888561 3





LA GUERRE DE 1914

JEAN DEBRIT

LA GUERRE DE 1914

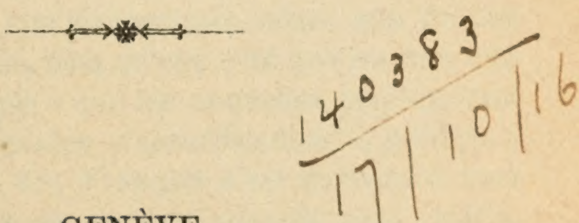
NOTES AU JOUR LE JOUR

PAR

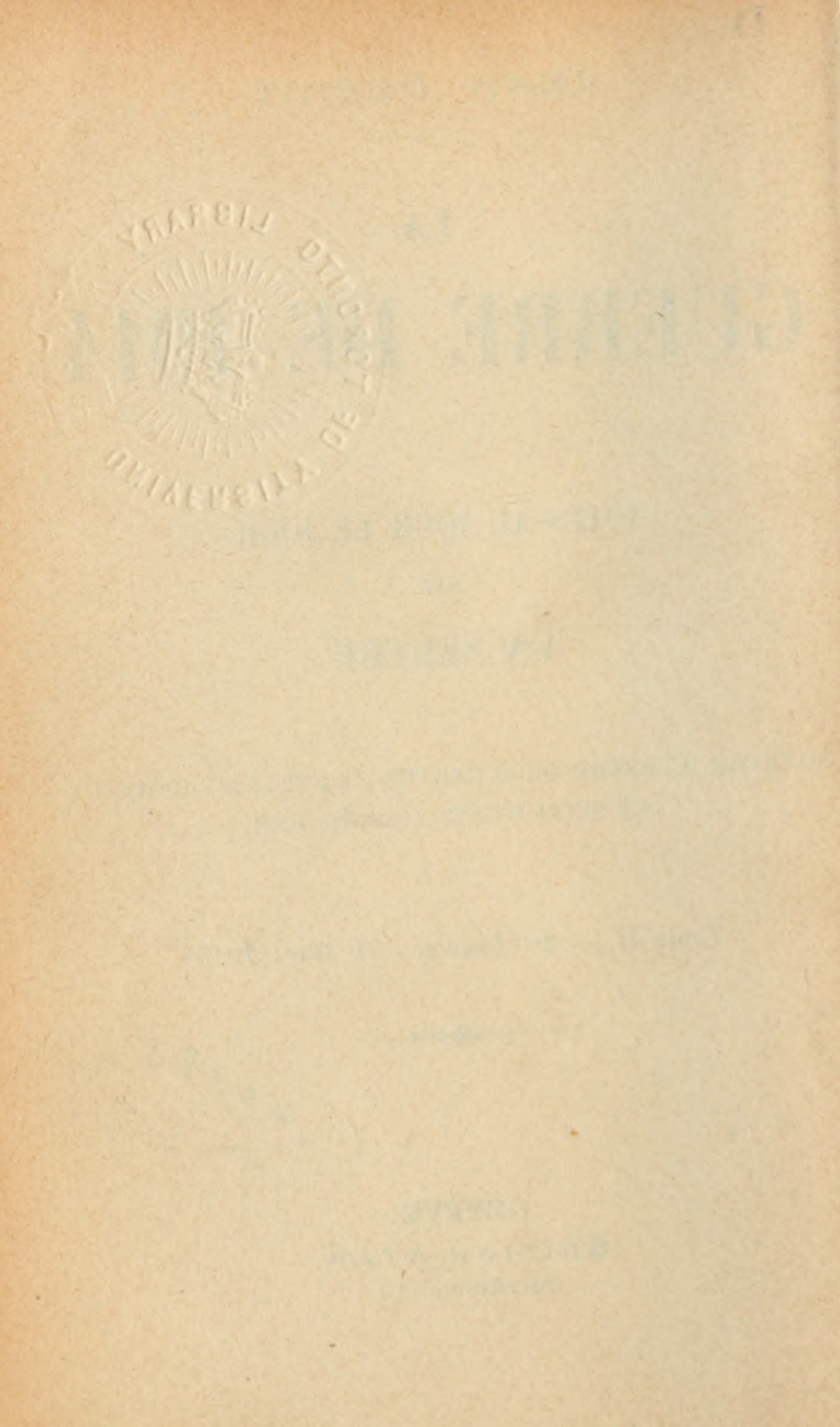
UN NEUTRE

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 43 CARTES ET CROQUIS ORIGINAUX
ET SUIVI D'UNE CHRONOLOGIE

Tome II. — 1er Janvier - 31 Mars 1915



GENÈVE
ÉDITION ATAR
Corraterie, 12



VINGT-DEUXIÈME SEMAINE DE GUERRE

27 décembre 1914-2 janvier 1915

Succès alliés : la prise de Steinbach et de St-Georges ; les Garibaldiens en Argonne ; nouveaux progrès en Champagne.

Genève, 3 janvier.

Le passage de l'année qui vit éclater le gigantesque conflit à celle qui en verra le développement — et faut-il dire la fin ? — n'a été marqué par aucun événement d'importance. On peut soutenir même que rarement semaine de guerre aura paru si terne. C'est que l'hiver se met de la partie, et c'est aussi que l'on se lasse de s'attaquer de front, avec de gros risques, et sans autre espoir qu'un gain de quelques mètres au bout de trois jours et plus de combat. C'est depuis longtemps le cas en Belgique et en France, et cela pourrait bien commencer d'être en Pologne et en Galicie ; du moins, de plus en plus la tranchée y remplace la manœuvre. Ici comme là, on s'installe pour la « guerre d'usure ».

* * *

C'est encore en vue du territoire suisse que l'action a été la plus chaude, bien qu'elle n'ait pris en rien l'allure de « grand style » que les nouvelles privées, tant françaises qu'allemandes, s'accordaient à lui prédire à bref délai. L'effort des Français s'est concentré vers Cernay ; leurs attaques se sont succédé sans relâche toute la semaine, tant contre l'éperon boisé qui masque Thann à Cernay que contre le village de Steinbach si-



tué au nord de cet éperon. Steinbach, occupé une première fois, avait été perdu le 13 décembre. Le 28, il était réinvesti. Le 30 on y prenait pied et enfin, le dimanche 3 janvier, on se trouvait en possession de toute la partie sud du village. En même temps les hauteurs qui le dominent au sud, avec leurs tranchées — la fameuse cote 425 notamment — tombaient au pouvoir des Français. Une contre-attaque nocturne en put rendre une partie aux Allemands, mais ils la reperdirent à l'aube, et déjà le village entier avait dû être évacué.

Si — à part le bombardement nocturne des gares de Metz et Arnaville, le 31, par les avions français — la Lorraine est demeurée silencieuse, les Vosges ont témoigné de quelque activité avec la nouvelle année. Le

1er janvier les Allemands attaquaient à Bréménil, à 3 km. au nord-est de Badonvilliers, sur la Blette. Le lendemain, à Celles-sur-Plaine, à mi-chemin entre Bréménil et Senones, les Français ripostaient en enlevant une tranchée.

En Woëvre le bois Le Prêtre, après une longue léthargie, recommence, les deux derniers jours de la semaine, à accuser des progrès français, tandis que, la nuit de Sylvestre, le sud du bois de Mortmare et de son prolongement occidental, le bois de Sonnard, devait repousser six attaques allemandes successives, faites pour reprendre les 150 mètres de tranchées perdues la veille. Ce jeudi 31 fut d'ailleurs jour d'activité particulière chez les envahisseurs, un peu sur tout le front. Simple coïncidence, car cette reprise n'a pas eu de lendemain.

L'artillerie allemande des Hauts-de-Meuse, qui avait, le mois dernier, passablement souffert des nouvelles batteries lourdes françaises, après avoir déménagé plus au nord paraît avoir retrouvé une vigueur nouvelle. Appuyées par elle, les troupes bavaroises sont parties à l'assaut du bois Brûlé et de sa redoute. Après plusieurs va-et-vient de la ligne de feu, elles ont fini par s'en emparer vendredi 1er, menaçant ainsi Apremont. A noter toutefois qu'aucun bulletin français n'est venu confirmer ce gain ennemi.

Cela n'a en tous cas pas empêché les troupes du général Sarrail de gagner, plus au nord, du terrain dans le bois Bouchot, contigu à celui des Chevaliers, où les Allemands venaient l'avant-veille d'incendier un camp à la chapelle et usine de Palameix dans une clairière isolée.

Au nord de Verdun, on s'est disputé quelques lambeaux — il n'en doit rester guère davantage — du bois de Consenvoye : attaques françaises le 1er, contre-attaques allemandes le 2. A ces éclats répondent ceux qui retentissent, juste de l'autre côté de la Meuse, dans le

bois de Forges, où une offensive de nuit partit, le 31 toujours, contre les sapes françaises qui avaient atteint le saillant sud-ouest de la lisière.

* * *

L'Argonne, qui avait vu dans sa partie septentrionale, soit le bois de la Gruerie, une avance légère, mais continue, du 28 au 30, assista la nuit d'après à une violente attaque des Allemands poussée sur tout le front et qui aboutit pour eux au gain de plusieurs tranchées. Les Français avouent pour ce jour-là un recul de 150 mètres sur quelques points ; mais dans la suite ils estiment avoir regagné une bonne partie du terrain perdu, tandis que leurs adversaires continuent d'annoncer des progrès. En tous cas, ces progrès se seraient arrêtés le 2 devant un ennemi renforcé, car depuis lors on ne nous en parle plus.

Mais, pour le public, l'événement de la grande forêt sera surtout la fin héroïque du petit-fils de Garibaldi,[1] tombé dans le premier combat que livrèrent les volontaires italiens, commandés par son frère aîné Peppino, aux alliés officiels de leur peuple.

En Champagne c'est, au rebours de l'Argonne, les Français qui ont l'offensive. A l'est d'abord, voici la conquête de nouvelles tranchées sur la crête aride du Calvaire, au nord de la ferme Beau-Séjour. Cette crête, en fuyant vers l'ouest, aboutit à un bois très allongé, à deux kilomètres au nord-est de Le Mesnil. C'est ce bois dont s'emparèrent les Français le premier de l'an, après avoir enlevé, l'avant-veille, la deuxième ligne de tranchées qui en défendait l'approche.

A 3 km. plus à l'ouest et toujours sur la hauteur, c'est Perthes. Là encore, 300 mètres de tranchées gagnés le 2.

[1] Giuseppe, que devait bientôt suivre son frère Costante.



Ces gains précis ne sont que faiblement contestés par les Allemands, qui se contentent d' « attaques repoussées au nord-ouest de Ste-Menehould » ou encore « au nord du camp de Châlons ». De l'autre côté de ce camp, sur la voie romaine qui s'approche de Reims, à Sillery, l'envahisseur enregistre son seul succès dans la région : une compagnie anéantie dans deux tranchées qu'il a fait sauter à la mine[1], tranchées dont il n'arrive du reste pas à s'emparer.

Sur le reste du front sud, rien que l'artillerie, qui

[1] A la ferme d'Alger. 7000 à 8000 kilos de poudre firent sauter deux groupes d'une cinquantaine de tirailleurs chacun. Mais les voisins des ensevelis, demeurant héroïquement en place, accueillirent par un feu nourri les Allemands venus s'installer dans les excavations, et les obligèrent à reculer.

permet aux alliés : ici de « travailler » solidement à Verneuil et au château de Blanc-Sablon, devant Craonnelle, là de s'installer au nord-ouest de Soissons, sur le plateau de Nouvron, avec la nouvelle année, et de démolir, le lendemain, des ouvrages allemands sur le plateau de Touvent, entre Nouvron et Tracy-le-Val.

* * *

Si les Allemands ne nous avaient pas fait part d'attaques françaises venues d'Arras le dimanche 27, et si les Français ne nous avaient, le samedi suivant, confié 500 mètres d'avance vers La Boisselle (région d'Albert), nous n'aurions rien à conter, sur tout le front ouest, jusqu'à la Lys, que des exploits d'artillerie. Parmi ces derniers, retenons ceux au sud immédiat d'Arras, à Achicourt et à Baumetz ; ceux de la rive gauche de la Somme, de La Boisselle à Fricourt ; enfin devant Roye : ce fut en guise d'étrennes aussi, c'est-à-dire le 1er de l'an, qu'il fut procédé à cet échange de « fondants » à la mélinite. Il y en avait eu un autre non moins vif, quatre jours plus tôt, dans la même région de Roye, à Le Quesnois, Bouchoir et Echelle-St-Aurin. De part et d'autre, on se démolit force caissons, tranchées et lance-mines.

Le front anglais reste mort. On lui prend une tranchée à l'est de Béthune, il ne riposte pas. Sans doute attend-il le renfort des six nouvelles brigades qu'on annonce de Londres[1]. Du reste, nous tombons dans le secteur le plus marécageux. Aussi n'y a-t-il presque rien non plus à glaner autour d'Ypres : rien qu'une tranchée prise par les Allemands sur le front sud, le 27 ; un point d'appui qu'on leur enlève à l'est, vers

[1] Ces six nouvelles brigades étaient en réalité une armée d'un demi-million d'hommes, divisée en trois armées de trois corps chacune. Jusqu'ici, néanmoins, l'action de cette armée sur le théâtre de la guerre a été si faible qu'on se demande si vraiment elle a débarqué.

Zonnebeke, deux jours plus tard, et qu'ils cherchent en vain à rendre intenable à force de le bombarder, ainsi que le village.

Il faut arriver à la mer, à Nieuport, pour assister à une action plus positive, et dans son but et dans ses résultats. La semaine qui vient de finir a décidé du sort définitif de la ferme — ou du village, comme on voudra — de Saint-Georges. Le 28, l'occupation par les Français en était effectuée et, après deux jours de lutte pour la reprendre, les Allemands y ont renoncé. En y réfléchissant, ils ont trouvé que les eaux y étaient trop hautes. En revanche ils auraient repoussé les attaques réitérées contre Lombaertzyde et les positions des dunes. En somme les alliés, là encore, n'ont pas tiré grand parti du succès de leurs efforts.

***

Car c'est bien le jugement qu'il convient d'émettre sur le récit monotone qu'on vient de lire. L'ordre du jour du général Joffre, le 17 décembre, permettait d'escompter une vigoureuse poussée en avant. Cette poussée s'est produite, et elle n'est pas demeurée stérile; mais, sauf à Nieuport, en Champagne et en Alsace, — bien que, là, le théâtre soit réduit en proportion de la faiblesse des effectifs, — le mouvement semble s'être déjà plus que ralenti. L'hiver y a sans doute contribué, mais il est pire en Pologne, en Galicie, et nous voyons qu'il n'arrête guère la bataille. Non, il y a autre chose. On peut supposer, par exemple, que les organisations défensives allemandes se sont révélées plus fortes encore qu'on ne l'avait cru; que l' « affaiblissement de l'ennemi » dont parlait le généralissime, affaiblissement en hommes, s'entend, c'est-à-dire le transport de troupes sur le front oriental, n'avait pas pris les proportions qu'on se plaisait à s'imaginer. Dans ces conditions, il faudrait sacrifier trop de vies pour chaque

kilomètre à gagner, et on risquerait d'arriver à la frontière sans plus avoir la force de poursuivre.

Nous ne voulons pas dire par là que le chef suprême des armées alliées ait renoncé à son plan du 17. Mais il ne paraît pas se comporter en homme décidé, coûte que coûte, à le pousser à fond. On dirait — nous pouvons nous tromper — qu'il n'en garde que juste le nécessaire pour entretenir le moral de la troupe et de la France, mais que, pour l'effort définitif, pour le « va-tout », il préfère encore attendre.

Qu'attend-il ? toujours la victoire russe ?

Plus vraisemblablement — car il n'a pas le tempérament d'un spéculatif — attend-il, avec le printemps, la nouvelle armée de lord Kitchener, ensuite sa nouvelle armée à lui, c'est-à-dire les recrues de la classe 1915, voire 1916. Enfin, peut-être aussi l'armée japonaise, si tant est que le gouvernement de la République veuille la payer son prix [1]...

Les Allemands franchissent la Bzura et la Rawka. — Avance russe dans les Carpathes et en Bukovine.

Tandis qu'en Prusse orientale, à part un parti de cosaques repoussé le 29 vers Pillkallen, tout semble figé dans le froid comme la surface des lacs Mazuriques, et que, dans le secteur qui aurait pu, qui aurait dû devenir le champ de manœuvre décisif, c'est-à-dire entre Prusse et Vistule, il ne se passe rien qu'un essai avorté d'offensive allemande vers Mlawa, le 1er janvier, la grande bataille d'une Vistule à l'autre et aux Carpathes continue à ensanglanter les plaines de Pologne et de Galicie, sans avoir abouti jusqu'ici à un résultat.

L'aile gauche allemande est celle qui est demeurée

[1] A l'heure où nous écrivons, l'armée japonaise a disparu de la circulation, c'est-à-dire des articles de journaux.



la plus passive. D'abord, elle est canonnée de flanc, au moindre mouvement, par les navires russes qui circulent sur la Vistule, comme cela lui arriva le 1er janvier, le jour où elle tenta de s'établir dans l'île de Yanischew — était-ce dans le but de déborder l'aile droite russe par le nord? En tout cas, cette aile est bien gardée. Et puis, les rives de la Bzura jusqu'à Sochazew sont escarpées, au point de rendre le passage des plus périlleux. Un essai tenté, le 28, à Mistrewitze, après celui de Witkowize, le lui fit bien voir. C'est donc au sud de Sochazew que les assaillants tentèrent finalement de forcer la ligne.

Là, en effet, les bords plus plats se prêtent moins à la défense. Toutefois leur tentative du samedi 2 entre Koslow et Biskupi leur coûta un bataillon entier mas-

sacré ou capturé, à peine avait-il mis le pied sur la rive droite. Depuis, il semble qu'ils aient pu récidiver avec de plus fortes troupes, et se maintenir. Sur un autre point encore, que nous ignorons, ils doivent avoir passé précédemment, car, dès le 29, on se bat à « l'est de la Bzura. »

Mais l'attaque principale ne part pas de là. Il faut l'aller chercher sur la Rawka, en deux secteurs, Bolimow au nord, Rawa au sud.

Dans le secteur nord, il semblait, la semaine dernière, que les Russes, s'ils avaient dû évacuer les postes établis par eux à l'ouest de la rivière, tenaient au moins cette rivière elle-même. Or, bien que, le dimanche 27, les Russes pussent encore se vanter d'avoir repoussé les attaques au sud-est de Skiernevice, ils doivent, le surlendemain, reconnaître que, plus au nord, la tête de pont de Bolimow est tombée. En effet, l'on se bat déjà à Chumin, sur la route d'Alexandrow-Blonie, et à Borzimow, au nord de cette route, ainsi que 3 km. plus en amont, sur la route Bolimow-Medawice. Là, sur un front relativement étroit, se livre une terrible lutte de six jours. D'abord, les Allemands pénètrent dans les ouvrages ennemis par surprise. Une contre-attaque les en déloge. On reprend l'attaque méthodiquement alors. On avance tranchée par tranchée et enfin on emporte Borzimow, qui devait être sous peu suivi de Chumin.[1]

Dans le secteur sud, au nord-est de Rawa, sur le front compris entre les deux affluents parallèles, Bialka et Rylka, la lutte qui s'étend au sud jusqu'à la Pilica, vers Jesergetz, est plus malaisée. C'est une région ondulée, une sorte de plateau coupé de rivières, dont les diverses sources ici se réunissent, et la défense en est plus facile. Ici, la tranchée est reine. Les Germains

[1] Erreur. Borzimow ne semble jamais avoir été atteinte. Quant à Chumin, elle ne fut prise que le 2 février, pour être perdue aussitôt après.

arrivent bien à en prendre une partie, mais ils ne peuvent toutes les conserver. La Rawka est forcée, et pourtant les affirmations allemandes se bornent à dire « progrès lents ». En effet, on n'avance guère.

* * *

Passons sur la rive sud de la Pilica, qui partage, en deux parties presque égales, l'immense champ de bataille. Pas du tout découragés par le peu de succès de leurs contre-attaques de la semaine précédente, les Russes sont revenus à la charge. C'est immédiatement au sud d'Inowlodz surtout qu'ils semblent avoir porté leur effort, car là ils ont obligé les Allemands à la défensive et leur ont pris même plus d'un point d'appui entre le 28 et le 30. Par contre, dans le saillant ouest de la ligne, vers Tomaschow, une offensive germanique s'est prononcée dès le lendemain dans la direction sud-est, sur la route d'Opochno. Réussie, elle eût pu prendre presque à revers les Russes, qui combattaient face au nord contre Inowlodz. Mais elle fut arrêtée à mi-chemin, vers Kamenz et, depuis, nous ne savons plus rien de ce qui se passe là-bas, sauf que les Allemands ont pu repasser à l'offensive vers Inowlodz. Une grosse ferme, en plein champ, la métairie Gatschek, est devenue un formidable fortin, qu'on se dispute avec rage.

Et nous voici dans le gouvernement de Kielce. C'est la ville de ce nom qui est l'objectif de la deuxième armée autrichienne. Ses troupes y marchent en deux colonnes principales par Wlotchslowa, sur la route qui longe la voie ferrée, et, plus au nord, par Przeborz-Lopuzno. C'est à ce dernier village que les assaillants se sont heurtés à la défense slave, qui les retient encore, tandis que la colonne du sud n'arrive pas à dépasser la boucle de la Nida et le village de Wolumine au sud-est de Malogotscha.

Toutefois, cette offensive a pour résultat de dégager un peu les troupes de la première armée, que le général Dankl avait dû, plus au sud, ramener précipitamment sur la rive gauche de la Nida, où il risquait bien de se faire poursuivre. Les Russes avaient même réussi un passage de la rivière très menaçant pour l'aile droite autrichienne ; le 31, ils se rendaient maîtres du confluent Vistule-Nida et, le dépassant, s'en allaient jusqu'à 6 km. sur la route d'Opatowez, à Senislawice. Ils n'ont pu pousser plus loin, étant désormais obligés de songer à défendre Kielce.

* * *

Le spectacle change dès que nous avons franchi la frontière galicienne. Là, c'est aux Autrichiens à tenir la défensive générale. Sur la Dunajec d'abord, jusqu'à Zaclyczin, où les troupes battues à Tuchow sur la Biala, puis à Gromnik le 31, s'étaient repliées ; les défenseurs doivent s'estimer bien heureux de n'y plus perdre de terrain, au moins depuis le milieu de la semaine, le jeudi étant le dernier jour où leurs adversaires accusent un succès sur ce point : il semble que le lendemain, en effet, les Russes aient été arrêtés par une contre-attaque heureuse. Ensuite, sur la Biala et le terrain qui s'étend de là, à l'est, jusque sur la Rapa, cet affluent de la Visloka. On se rappelle que le centre et la droite de l'armée battue à Noël sur le front Tuchow-Ryglice-Iodlowa avaient dû battre en retraite vers le sud, bien que sans perdre contact avec la gauche, comme nous l'avions cru un instant. Malgré leurs morts, leurs blessés nombreux et leurs 50.000 prisonniers, les éternels battus trouvent encore moyen d'offrir le combat, le 31, devant Biecz, sur la petite rivière Sietnica. Mais combat de fortes arrière-gardes sans doute, tandis que le gros, conformément à l'annonce du bulletin officiel, se retire jusque derrière Gorlice.

Les Russes s'élancent à l'assaut d'une première ligne, au nord de Gorlice, à Mschanka, l'enlèvent, pénètrent dans la cité, la dépassent, puis viennent se heurter à la défense principale, au sud de la ville. Et



la semaine se termine sur un retour offensif autrichien [1], qui non seulement réussit à repousser l'assaillant, mais arrive à le mettre sur la défensive et à lui prendre, le 2, une hauteur hâtivement fortifiée, succès que la 4me armée devait consolider, le lendemain, par l'occupation de toute la ligne devant elle.

Tandis que, là, le combat reste en équilibre... jusqu'à ce que les Slaves aient reçu de probables ren-

[1] Du VIe corps austro-hongrois (von Arz).

forts,[1] les succès moscovites s'accentuent plus à l'est. Sur les sources de la Visloka supérieure, au sud de Zmigrod, les Autrichiens ont perdu les hauteurs de Kota et Krempna, et se réfugient sur les crêtes. Ils ont de même rétrogradé jusque sur le col de Dukla, dès le 30, et sur celui, tout voisin, de Wegliska, le même jour. Nous les trouvons, plus loin, accrochés au col de Lupkow, à celui de Orosz Ruszka (ou Rastoki) après un combat désastreux vers Baligrod, où ils perdirent 3000 prisonniers sans compter le reste. Enfin, le col d'Uzsok, qui les avait vus passer la semaine précédente, poursuivant l'envahisseur l'épée dans les reins, les revit, le 1er janvier, repasser en sens inverse devant ces mêmes Russes, revenus en nombre.

Pendant ce temps, ils ont perdu toute la plaine de Bukovine, l'ennemi réoccupant Radautz le 31 et Suczawa le 3, de façon que les Autrichiens ne tiennent plus, là aussi, que les vallées des Carpathes.

* * *

Il est difficile de dire combien de temps cette gigantesque mêlée peut encore durer, et de quel côté penchera la balance. Le plan austro-allemand par les Carpathes a certainement plus qu'échoué. Mais, par les forces qu'il a obligé l'adversaire à accumuler en Galicie, pour faire face à ce danger d'enveloppement, il l'a empêché d'opposer assez de renforts à l'attaque principale par le nord. L'arrêt de l'avance des Russes sur les champs de bataille galiciens principaux est-il le signe que, contents d'avoir paré le coup au sud, ils se disposent maintenant à frapper le leur par Varsovie ? C'est ce qu'un avenir prochain nous dira.

* * *

[1] Ils n'en reçurent pas, l'offensive austro-allemande par les Carpathes ayant obligé les Slaves à se renforcer plus à l'est.

Nous n'avons plus reparlé, depuis la semaine précédant Noël, des fronts orientaux, tant serbes que turcs. Pour les premiers, c'est que, réellement, il ne s'y est rien passé jusqu'au 27... que le remerciement du général Potiorek et son remplacement par l'archiduc Eugène, enlevé à la IVe armée, celle de la Dunajec. Le 27, donc, les Serbes faisaient sauter à nouveau le pont de Semlim, preuve qu'ils n'entendent pas de sitôt porter la guerre sur territoire ennemi. C'est tant pis pour les Russes. Le lendemain, journée de grande activité sur le front dalmate du Monténégro ; les Autrichiens se font repousser de Grahovo vers la frontière et leurs adversaires ont un sort semblable dans une attaque qu'ils mènent plus au sud, contre Trébinjé. Le même jour encore, les Autrichiens, qui cherchaient à s'établir dans l'île de Skelanska, en amont d'Obrenovatz, sur la Save, s'en faisaient déloger. A part cela, le calme.

La roche tarpéo-caucasienne ou les batailles d'Ardahan et de Sary-Kamysch

En revanche, le Caucase se réveille. Non pas dans sa partie maritime, sur le Tschorokh, ou entre Batoum et Xeda, mais plus à l'est, dans les trois vallées par où opèrent quatre corps différents.

Le Ier corps, celui de Constantinople, venu par le Tschorokh, avait, le mois dernier, bifurqué à l'est, occupé Ardanoutch, passé le col de Jalanus, et, descendant de la vallée de la Kura, marché droit sur Ardahan. Il lui fallut dix-sept jours de combats continuels pour arriver à cette place, que sa division d'avant-garde enleva à 3000 Russes et 1000 Cosaques, qui seuls la défendaient. Cela se passait le 1er janvier.

Mais quand, le lendemain, les Turcs voulurent débou-

cher de la ville, ils se heurtèrent à des forces supérieures, qui, fondant sur eux des hauteurs, les enveloppèrent. Sabré par les Cosaques, le 8e régiment perdit son drapeau et le meilleur de son effectif. Le reste, que les obus écrasaient, battit en retraite sur Ardahan, qu'il traversa en courant, ainsi que la vallée en amont, pour tenter de reprendre pied sur les cols de Jalanus et Panjouretzy, par des routes couvertes de neige, et avec la cavalerie ennemie sur ses talons.

* * *

Pendant ce temps, une action plus importante encore se déroulait au sud-est.

La IIIe armée, sous le commandement, dit-on, d'Enver pacha, après être restée longtemps immobile à Köpriköi, où d'Asap elle avait reculé, se remit en marche, le 21, une fois complétée des réservistes et autres renforts, repoussant devant elle les avant-postes russes.

Tandis que le XIe corps (Van) demeurait en réserve, une colonne de gauche, soit une division du Xe corps (Ersindjan), prit par la vallée de l'Olty-Tschaï, qu'elle aborda par Id, pour franchir ensuite la frontière et occuper Olty, le 24, après un combat de trois jours. Reçus en triomphateurs, comme les représentent les télégrammes d'un certain député d'Erzeroum qui accompagne l'armée, les Ottomans progressent encore jusqu'au 28, jour où les Russes franchissant l'affluent latéral Laursin, réussissent à arrêter leur marche.

La colonne principale — les deux divisions restantes du Xe corps, et le IXe corps tout entier (Erzeroum), à 4 divisions, 6, 7, 28 et 29 — suivit la vallée de l'Araxe jusqu'à Asap, où la grand'route de Kars s'en détache vers le nord-est, pour se diriger, par le haut col de Sjak, sur la forteresse de Kars. La première localité qu'on rencontre sur le versant nord du col, c'est Sary-Kamysch[1].



LA BATAILLE D'ARDAHAN ET DE SARY-KAMYSCH

La position des armées
au moment de la reprise de l'offensive russe.

Le jour de Noël, donc, la dernière résistance russe brisée sur le territoire arménien, les Turcs franchissaient la frontière, puis le col. Le 28, ils atteignaient Sary-Kamisch, le dépassaient et, là, trébuchaient sur un ennemi considérablement renforcé, muni de puissante artillerie.

Les Slaves passèrent aussitôt à la contre-attaque, et la soudaineté, l'inattendu de leur élan semble avoir surpris l'ennemi, qui se replia sur la ville, laquelle

[1] Ou plutôt la seconde. La première est Kara-Ourgan, où se déroula la deuxième bataille.

subit l'assaut, et tomba au bout de deux jours, On y fit 6500 prisonniers. Mais, sur ces entrefaites, une nouvelle colonne russe débouche dans le flanc de l'envahisseur. Cette fois, c'est la déroute. Pendant trois jours, les Ottomans cherchent à se frayer un chemin vers la retraite. Mais le Xe corps seul y parvient, encore en assez piteux état. Le IXe, lui, complètement enveloppé et décimé, finit par se rendre en partie, y compris son chef, Iskhan pacha, et ses quatre divisionnaires. Ou bien ils ont été capturés par surprise au cours d'un rapport, dit une autre version. Bref, eux et 100 de leurs officiers sont au pouvoir de l'ennemi.

***

A côté de cette affaire, qui met fin pour longtemps à toute velléité d'invasion du Caucase, les engagements des autres fronts sont chose bien secondaire. Sur l'Euphrate oriental, les Turcs, après avoir, pour la seconde fois, reculé jusqu'au sud de Tutach, ont pu se renforcer assez pour reprendre l'offensive le 26 et ramener la ligne à 20 km. plus au nord-est, vers Chamur, d'où les Russes ont tenté de les repousser le lendemain. A l'est du lac de Van, nous retrouvons, le 22, les Turcs de retour d'une pointe malheureuse, semble-t-il, vers Kotur. Par contre, au sud du lac d'Ourmia, en plein Asserbeidjan, leur colonne de Saoutchboulak progresse vers Tabriz, atteignant, le 1er janvier, Meyan Duab Sis, soit un gain de 50 km. au nord. Mais on n'entend toujours pas parler du soulèvement de la Perse, bien que quelques tribus se soient jointes, nous assure-t-on, aux soldats du prophète, de même d'ailleurs que vers Ardahan, ce qui n'a pas suffi, comme on l'a vu, à leur assurer la victoire.

En Mésopotamie aussi, il faut bien croire que les 6000 Arabes annoncés, le 20 décembre, comme devant

aller rejoindre les Turcs à Bassorah ont tenu parole, car on ne nous parle plus d'aucune avance anglaise sur le Tigre. Lord Kitchener a bien relaté aux Commu-



nes la prise de Korna, sur l'autre rive du Tigre et 72 km. plus en amont. Mais le fait date de novembre déjà, et nous en avons parlé en son temps.[1]

Quant à Suez, bien qu'en réponse aux nouvelles anglaises (évacuation complète de la péninsule du Sinaï par les Turcs) ceux-ci et aussi les religieux chrétiens arrivés en Grèce nous représentant maints

[1] Une offensive malheureuse des Turcs en avril contre Bassorah devait permettre aux Anglais, par contre-coup, de gagner 110 km. sur le Tigre.

transports de grosse artillerie et d'infanterie par la Syrie vers l'Egypte, nous ne voyons toujours rien venir. Seul poudroie le soleil du désert. Pourtant, puisque le croiseur russe *Askold* a bombardé, le 27, El Arisch, c'est bien qu'il s'y trouve quelqu'un.

L'*Askold* a encore tenté de débarquer des troupes à Jaffa, tandis que les Anglais n'y arrivaient pas davantage au fond du golfe d'Akaba, après y avoir fort bien réussi dans celui d'Alexandrette.[1]

Le raid naval anglais à Cuxhaven

Le séjour de l'Adriatique est devenu dangereux depuis l'apparition de la nouvelle série de sous-marins autrichiens. Le vaisseau *Amiral Courbet* en sait quelque chose. Fort heureusement, il n'a eu, le 21, qu'une avarie réparable. On ignore si le sous-marin français chargé de venger cette injure a pu, oui ou non, le 30, torpiller à son tour le *Viribus Unitis* en plein port de Pola[2]. En revanche, on est sûr qu'un torpilleur français a bombardé la côte turque vers Kiliki, en face de l'île de Ténédos.

Reste le duel anglo-allemand, toujours le plus émouvant. Une escadrille anglaise d'hydro-avions, s'élançant d'une flottille de petits croiseurs rapides, est venue s'abattre, le jour de Noël, sur la flotte ancrée à Cuxhaven. On sait que quatre de ces avions ont été perdus, mais les Anglais nient énergiquement que les oiseaux et zeppelins ennemis accourus au bruit leur aient occasionné des incendies à bord, tandis qu'ils sont sûrs d'avoir fait flamber l'usine à gaz et d'avoir endommagé

[1] Il ne s'agit pas là de corps expéditionnaire, mais de simples troupes de réquisition et de reconnaissances.

[2] Ne s'est pas confirmé.

plusieurs vaisseaux allemands, ce qu'à Berlin on nie avec tout autant d'entrain. Comme il n'est pas possible d'y aller voir...

Ce qui, en revanche, n'est pas niable, c'est que le vieux cuirassé anglais *Formidable*, de 15.000 tonnes, a coulé dans la Manche, victime d'un sous-marin ennemi. C'est la revanche des îles Fakland.

Aux colonies

Presque rien... qu'une escarmouche anglo-allemande vers Carnavon dans l'Etat d'Orange, le 23 ; la reprise de Walfish bay — cette perle anglaise enchâssée dans l'écrin allemand de l'Afrique sud-occidentale — par les troupes de l'Union, le 26 ; enfin, pour finir dignement le millésime, l'occupation de la seule île allemande de l'archipel Salomon, Bougainville, par les Australiens.

Et nous voici en 1915, « deuxième année de guerre » — déjà !

VINGT-TROISIÈME SEMAINE DE GUERRE

Du 3 au 9 janvier 1915

Prise de Perthes par les Français. Leur offensive au nord de Soissons.

Genève, 10 janvier.

Depuis le 3 janvier que les Français possèdent pour la seconde fois Steinbach, ils en sont demeurés propriétaires à peu près paisibles. Par contre, la hauteur semi-boisée 425 qui la domine au sud a été toute la semaine l'objet d'une lutte acharnée. On sait que, dans la nuit de dimanche 3 à lundi 4, les Français la perdirent, pour la reprendre sitôt après. Vingt-quatre heures plus tard, un retour offensif de l'ennemi lui rendait, sinon la hauteur elle-même, du moins son épaulement principal, que, le lendemain, les Français tentèrent en vain de reprendre. Le 7, ce fut au tour des Allemands d'attaquer, dans l'espoir de reconquérir tout l'éperon. Mais mal leur en prit, car la contre-attaque de l'adversaire, vigoureusement menée par les alpins, non seulement les rejeta sur leurs tranchées, mais les en délogea.

Depuis, les Allemands se le sont tenu pour dit. Attendent-ils leurs fameux et bientôt légendaires renforts ? On ne sait.

Toujours est-il que, plus au sud, des renforts leur sont bel et bien venus. On se souvient que Cernay, attaqué de front par Steinbach, l'était également par le sud. En même temps qu'ils parvenaient non loin de la lisière ouest d'Aspach-le Bas (ils ont déjà Aspach-le-Haut et la gare commune), les Français progressaient

plus en amont, vers le pont d'Aspach, sur la Doller, et vers le bois de Kahlberg, qui la longe ; C'était le jeudi 7 ; le même jour, ils enlevaient de haute lutte, plus au sud encore, Burnhaupt-le-Haut. Mais, le lendemain, une importante colonne allemande s'avançait de Mulhouse par Niedermorschwiller et, gagnant à travers bois la lisière est du village, y faisait brusquement irruption à la baïonnette. Depuis, cette colonne a conservé sa conquête : c'est donc que les Allemands sont en force. Cependant, à 4 km. plus au nord, l'assaillant continue d'avancer. Dimanche, il attaquait Aspach-le-Bas — ce qui prouve par parenthèse qu'il est loin de tenir, comme on l'a prétendu, le bois de Nonnenbruch .

En revanche, on ne voit pas, pour l'instant, la contre-offensive des Germains bien marquée par le nord. Ils ont, certes, attaqué à l'ouest de Wattwiller le 6, en même temps que, plus loin encore, à Kohlschlag, sur le col de la Matt, et récidivé le 9. Mais c'étaient les Français qui, le lundi déjà, avaient donné le signal des attaques dans cette région. C'est bien plutôt ces derniers qui entreprennent l'enveloppement par le nord. Nous attendrons d'autres preuves avant de croire à la reprise imminente d'une large offensive allemande en Alsace.

En attendant, les Français gagnent du terrain lentement dans les bois d'Hirzbach, ce qui les met à 4 km. d'Altkirch par le sud-ouest, tandis que, dans la région du col du Bonhomme, mais plus au sud, à 3 km. de la Tête de Faux, ils entrent le 4 dans le hameau du Creux d'Argent et veulent prendre d'assaut, trois jours plus tard, le mamelon des Hêtres, 3 km. encore plus au sud. Cela, c'est pour Colmar.

* * *

Rarement, la région dite de l'Est aura été si calme. La neige, la tourmente, y sont pour beaucoup. Le bois Le Prêtre voit de l'avance française à la sape, surtout le mardi 6 et le vendredi 8 ; celui de Mortmare, très actif le 6 et le 8, amène les Français, le jour suivant, dans une tranchée abandonnée par les Allemands, mais que ceux-ci font sauter instantanément avec ses occupants. Plus à l'ouest, au bois d'Apremont, stimulés par leur succès de la semaine précédente dans le bois Brûlé, les Allemands sont à l'attaque. Mais le 75 fonctionne à point. Cinq jours auparavant d'ailleurs ils avaient, de l'autre côté de leur « bec » de St-Mihiel, perdu une carrière servant de tranchée à l'intersection de la route de Verdun et de celle venant de Maizey.

Le reste des Hauts-de-Meuse, comme le nord de Verdun et la région entre Meuse et Argonne, n'offrent rien à la chronique, sauf un effort infructueux des Français pour enlever Boureuilles.

A l'ouest de cette localité, et à 600 m. seulement dans l'Argonne même, une attaque repoussée des Allemands sur le point 263 montre la ligne de feu beaucoup plus à l'est qu'on ne s'y serait attendu, vu la situation très occidentale du bois de Courte-Chausse, où se déroulèrent les événements les plus tragiques de la semaine : la nouvelle attaque de deux des trois bataillons garibaldiens contre les tranchées allemandes, le 5 ; tranchées dont ils enlevèrent trois lignes successives, mais pour subir sur leur flanc gauche une contre-attaque à la mitrailleuse, où le second fils de Ricciotto, Costante, perdit la vie. Recul final déduit, on avait gagné 80 mètres. Le 8, ils rétablissent la ligne française ébranlée.

Plus au nord, sur la route transversale, au point où cette route croise la vaste avenue longitudinale qui a nom Haute-Chevauchée, un violent effort allemand accom-



pagné de tranchées sautées à la mine a fait reculer, le 7, l'adversaire, mais le jour suivant, après un nouveau pas en arrière, une partie du terrain perdu a pu être reprise.

Enfin, au nord de la coupure, dans cet éternel bois de la Gruerie, les succès allemands de la semaine précédente ont été, en partie aussi, compensés par la destruction d'un de leurs blockhaus, près du Four-de-Paris, et par une reprise de tranchées, que des attaques parties de Bagatelle et de Fontaine-Madame[1] n'ont pas empêché les Français de conserver.

[1] Ces *de* figurant dans le communiqué français pouvaient faire conclure à la prise préalable, par les Allemands, de ces deux carrefours. Mais la suite des événements tend plutôt à prouver le contraire.

En Champagne, l'intérêt au début de la semaine sembla se porter sur la région de Reims. C'est au nord-ouest de la ville que l'on progresse, pour finir par enlever, jeudi 7, le bois des Zouaves, avançant ainsi de 200 m. C'est un vif combat ce même jour, entre Bétheny et Prunay. C'est, au sud-est, la ferme d'Alger, où la sape allemande est arrêtée par l'artillerie. Mais comme les Allemands semblent avoir repris dans l'intervalle, le mardi 5, plusieurs de leurs anciennes tranchées à l'est de Souain, vite on se remet au travail de ce côté. Ce même 7, on éteint le feu des batteries adverses et on bouleverse par le sien les tranchées ennemies, entre Jonchery et Souain. Le lendemain, comme les Allemands veulent pousser au sud-ouest de Perthes, cote 200, on les refoule, on porte la ligne en avant, plus au nord on occupe Perthes elle-même et l'on avance au delà de sa lisière septentrionale. Ci, gain de 500 m. en profondeur, un des plus importants depuis l'offensive du 17 décembre.

Le surlendemain, on résiste là à un retour offensif de l'ennemi, tandis que, plus à l'est, on gagne, au-dessus de la ferme de Beau-Séjour, des tranchées que l'ennemi se vantera plus tard d'avoir reprises et, tout au bout de la ligne, un fortin qu'il ne reprendra pas[1], malgré qu'il doive y lancer deux bataillons coup sur coup.

L'envahisseur n'avoue aucun de ces échecs. En revanche, il a fini par reconnaître que, au nord de Soissons, on lui avait pris une « petite partie » de tranchées de la hauteur 132, qu'il occupait fortement. Cette opération a été faite en deux fois. Le 8, le général Maunoury s'emparait de deux lignes et d'une redoute.

[1] Après des alternatives diverses, ce fortin est définitivement et totalement conquis par les Français le 25 février.

Le 9, il y repoussait trois contre-attaques. Enfin, le 10, il s'y installait complètement, assure-t-il. C'est le premier progrès précis mentionné là depuis le début de l'interminable bataille.

A part ce fait d'armes, il n'y a que des exploits d'obus à enregistrer sur le front de l'Aisne. Ainsi, à Blanc-Sablon, le château au sud de Craonne, une baraque pleine de mitrailleuses a été démolie. Sur ce, passons à l'ouest.

* * *

A part une légère avance signalée jeudi à La Boisselle, tout est silencieux jusqu'à Arras, y compris la grande ville. En revanche, au nord d'icelle, on s'est opiniâtrement battu, surtout au début de la semaine. Tandis qu'à Notre-Dame de Lorette, les Français travaillaient à arrêter, à coups de grenades à main, une avance des Allemands vers un petit bois récemment conquis[2], ceux-ci faisaient sauter une tranchée sur la route de Lille et tentaient de s'en emparer. Ils y réussirent le mercredi, mais pour peu d'heures. Pendant ce temps, l'activité de leur artillerie, vers Arras surtout, prouvait que, si on leur avait réellement réduit au silence six batteries le lundi précédent, il leur en restait encore quelques-unes.

Plus au nord, tant de Lille à Armentières que dès la frontière belge, rien. Dans cette dernière région, la Lys a débordé sous l'action des pluies et forme un obstacle bienfaisant aux entreprises guerrières. Au sud d'Ypres, nous ne trouvons que des tranchées endommagées et des lance-mines allemands détruits, au sud-est de Zillebeke. — Bixschoote comme Dixmude, bref tout le canal de l'Yser reste paisible, et ce n'est toujours que

[2] Le bois de Bouvigny probablement, à l'ouest de l'éperon.

vers la mer, désormais vide de vaisseaux anglais, que l'on voit l'infanterie à l'ouvrage. Les Allemands, malgré, ou peut-être à cause de leur renonciation officielle à Saint-Georges, ne peuvent s'empêcher de l'attaquer mardi, par le sud-est, sans succès, de même que dans les dunes. Et ils ne parviennent à enrayer, paraît-il, des progrès adverses, ni à l'est de Saint-Georges ni dans ces mêmes dunes, perdant un mamelon vers Lombaertzyde. En revanche leurs avions s'obstinent à survoler Dunkerque, moins peut-être pour en terroriser la paisible population que pour s'assurer que la nouvelle armée de lord Kitchener ne commence pas à y débarquer.

* * *

Car il faudra cet événement pour rendre à la campagne de France et de Belgique son ampleur première. Tant que Germains et alliés en seront, de forces presque égales, à se disputer le terrain pouce à pouce, l'horrible massacre n'aura même pas l'excuse de la grandeur. Non plus même celle de l'intérêt. Et il faut bien la routine professionnelle, le besoin d'être complet, le désir de fournir au lecteur, plus tard, un répertoire que peut-être guère il ne demande, pour persister, semaine après semaine, à en raconter les monotones péripéties.

Le front russe se congèle

Il se congèle, car l'hiver vient, cet hiver qui ne devait rien arrêter, au dire des « bien informés », cet hiver qui devait même, en durcissant les lacs Mazuriques, enlever aux rares troupes allemandes demeurées là-bas le dernier obstacle qu'elles pussent opposer

aux ex-troupes du général Rennenkampf[1]. Pourtant jusqu'ici rien ne se produit, et notre page de Prusse orientale est demeurée blanche cette semaine. Or donc, passons.

L'immense bataille de Pologne et Galicie est en train aussi de se figer. Les deux ailes seulement, ailes extrêmes et presque excentriques, s'agitent encore. En Bukovine, tout au sud-est, les Russes, qui avaient, la semaine dernière, presque achevé leur deuxième conquête de la plaine, ont poursuivi l'ennemi, le 3, jusqu'à la frontière roumaine, à Suzcawa et, le 9, dans ses montagnes jusqu'au delà de Kimpolung, dernière ville de la vallée la plus méridionale. Depuis, plus de nouvelles.

Tout au nord, au contraire, le mouvement, commencé plus tard, soit le 9 seulement, continue. Les Russes ont repris une fois de plus l'offensive vers Mlawa. Les attaques, d'abord faibles, se sont faites plus pressantes. Les positions des adversaires n'ont pas été jusqu'ici modifiées, mais elles pourraient l'être, car c'est là-bas, pour l'un comme pour l'autre des généralissimes, la seule région où il leur soit encore possible de « manœuvrer ».

Nous avions vu, la semaine dernière, les Allemands porter leur effort décisif, entre Vistule et Pilica, sur deux secteurs : celui de Bolimow au centre, celui de Rawa au sud. Ce dernier ne leur a pas apporté de bien grandes satisfactions ; il semble que tout y soit demeuré stagnant.

Vers Bolimow, les progrès ont été plus marqués. S'avançant sur la route Alexandrow-Blonie, l'assaillant

[1] Les Prussiens eurent soin de briser constamment la glace des lacs pour empêcher les Russes de profiter de cette voie hivernale. Quant au général Rennenkampf, il semble avoir été remplacé dès novembre à la tête de la Xme armée par le général baron de Siewers.

avait en effet pris, la semaine dernière, les positions de Borzimow. Depuis, il a progressé le 4 jusqu'au delà de Chumin[1] ou Roumine, sans pouvoir cependant atteindre la Suchka. Le gain total n'est que de 6 ou 7 km. depuis quinze jours que la Rawka est forcée.

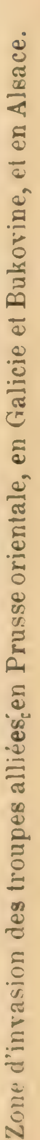
Ce jour même, les régiments qui prolongeaient à leur gauche, c'est-à-dire au nord, les troupes du secteur de Bolimow, et que nous avions vus peut-être réussir à franchir la Bzura entre Biskoupi et Koslow, une fois amenés et organisés sur la rive droite, poussent soudain en avant, enlèvent plusieurs points d'appui russes et font irruption, le lendemain, jusque sur la Suchka inférieure, vers Sucha. Leurs adversaires affirment les avoir délogés instantanément de leurs tranchées, qu'ils avaient réussi à envahir devant ce village. Mais les Allemands n'ont pas reculé de beaucoup. Seulement, depuis, et malgré leurs perpétuelles affirmations que leurs attaques progressent, ils n'avancent plus.

En effet, plus ils poussaient vers l'est, plus les lignes slaves se faisaient denses, et plus leurs fortifications offraient de résistance, tant et si bien que l'assaillant est forcé dès le 6 d'appliquer les principes de la guerre de siège. A ce taux-là, l'hiver peut passer et la Vistule n'être pas rejointe. Le mauvais temps se met d'ailleurs de la partie, et c'est lui que l'état-major rend responsable de ce que l'on piétine sur place, dans la boue glacée.

De leur côté, les soldats du tsar se couvrent de gloire dans des contre-attaques partielles, où les métairies jouent le principal rôle : celle de Moghely, notamment, devant Soucha[2], qui se trouve concentrer tout

[1] Erreur. Voir note de la page 14.

[2] Erreur. Cette métairie est au sud de Borzimow et même de Chumin. Quant à Sucha, elle se trouve, durant la grande bataille, assez loin derrière le front allemand.



Zone d'invasion des troupes allemandes et autrichiennes en Belgique, France et Pologne russe.

Zone d'invasion des troupes alliées en Prusse orientale, en Galicie et Bukovine, et en Alsace.

l'intérêt du 7 et du 9, ce dernier jour, concurremment avec sa jumelle de Dolowatha. Samedi encore, les Allemands tentent l'attaque de Sucha par le nord, sans succès.

Et cela continue ainsi. L'équilibre des lutteurs est parfait ; les Allemands assez forts pour obliger les Russes de garder la défensive générale, les Russes assez forts pour empêcher l'offensive ennemie de progresser.

Il faut croire qu'il en est de même vers Tomaschow et sur tout le secteur sud de la Pilica, car rien ne s'y passe. Les tentatives russes pour franchir la Nida, près de son confluent avec la Vistule, appartiennent, en effet, à la semaine en cours.

En Galicie, nous avons anticipé jeudi dernier, en annonçant la reprise par les Autrichiens de toute la chaîne des hauteurs s'étendant au sud de Gorlice. Car cette reprise ne s'est effectuée que le dimanche 3. Nous prévoyions un rapide renforcement des Russes sur ce point. Mais, soit difficulté de s'engager dans les Carpathes au cœur de l'hiver avec une trop grande armée devant un adversaire décidé à disputer chaque contrefort, soit qu'il fût devenu urgent de porter dès lors toutes ses réserves sur la Rawka, pour faire échec à l'avance allemande, les Autrichiens de l'ouest galicien ont été laissés en repos. Seul, le duel d'artillerie s'est déroulé sur la Dunajec, au nord-est de Zaklyczin et derrière Gorlice.

C'est à peine si, plus à l'est, les vallées carpathiennes offrent pitance meilleure au chroniqueur. Au début de la semaine, il semblait que les Russes, appuyés de troupes fraîches, au dire de leurs adversaires, allaient tout de bon tenter l'invasion tant de fois annoncée, et qui devait avoir les conséquences les plus radicales,

tant militaires que politiques. Mais non. Les Autrichiens tiennent toujours les cols, jusqu'à celui de Dukla inclusivement. Sur son voisin le plus proche à l'est, au col de Wegliska, ils annoncent même une contre-offensive heureuse le jeudi 7 devant Czeremcha. Enfin plus à l'est encore, dans la vallée hongroise de l'Ung, où ils avaient été refoulés du col d'Uszok la semaine précédente, leur dernier échec date de lundi. Depuis ils semblent avoir repris un léger avantage.

Et voilà la première semaine où, à l'exemple de sa sœur d'Occident, mais avec quatre mois de retard, comme il sied aux planètes d'une cristallisation moins avancée, l'énorme vague humaine, fatiguée de ses flux et reflux, à son tour hésite, s'épaissit et s'arrête. Ici aussi, en avant désormais pour la guerre d'usure, au moins jusqu'au printemps[1].

Sur le front serbo-monténégrin
Et les Turcs ?

Toujours le calme plat, qu'on assure devoir être troublé bientôt par l'arrivée peu vraisemblable de contingents allemands. Le coup de l'aide germanique semble inventé par les neutres... hostiles pour agacer le sentiment public austro-hongrois. Les Allemands ont d'autres chats à fouetter, et il leur en a trop coûté au début de la guerre de vouloir disperser leurs forces.

Bref, pour l'instant, il n'y a à noter que, dans la nuit du 4 au 5, la mise en fuite des Autrichiens, qui s'étaient installés dans l'île des Tziganes, en face de Belgrade, et

[1] Le maréchal Hindenburg devait bientôt faire mentir le pronostic.

les escarmouches de la frontière dalmatico-monténégrine, le samedi 9, vives surtout autour de Trebinjé, au nord-ouest de Cattaro, et où chacun s'attribue la victoire.

* * *

Les Turcs, eux, ont gardé longtemps le silence. Ils viennent de le rompre pour nous dire qu'il n'y a eu de défaite ottomane nulle part, que les opérations devant Ardahan sont seulement arrêtées par la neige et le gel, que le seul général capturé est un brigadier blessé, qu'enfin sur le « théâtre principal », — on ne nomme pas Sary-Kamysch, on ne l'a d'ailleurs jamais nommée, même lorsqu'on y entrait en conquérants, — des positions dominantes ont été enlevées à l'ennemi au delà de la frontière. Qu'est-ce à dire ?

Que le XIe corps de la 3me armée, laissé en réserve, comme nous l'avons vu, dans la vallée de l'Araxe, s'est porté, un peu tard, au secours des débris du IXe et du Xe et qu'il a été même assez heureux pour surprendre en pleine poursuite, à Kara-Ourgan, les têtes de colonnes russes, qui ne s'y attendaient pas, croyant avoir anéanti la résistance ennemie, comme elles le crurent lors de leur avance insouciante sur la Silésie.

Ceci n'est pas pour pousser le parallèle jusqu'au bout, car nous ne savons pas en réalité si le général Liman de Sanders a su prendre de flanc son adversaire, comme le fit si bien Hindenburg, ni s'il a suffisamment de troupes à sa disposition, non seulement pour tenir, mais pour reprendre l'offensive stratégique et le plan de campagne caucasien si fâcheusement interrompu. On assure que derrière le XIe corps se hâtent trois divisions : la 17me (celle de l'ancien corps de Monastir), la 3e (de Constantinople) et la plupart des troupes de

Bagdad. C'est possible[1], mais il faut attendre le résultat du combat pour en juger. Ce dernier continue toujours, et opiniâtre, affirment les Russes. Aux dernières nouvelles, il tournait en leur faveur.

Pendant ce temps, la colonne qui avait pénétré dans l'Asserbeidjan et que nous croyions repoussée déjà sur Van, si elle le fut, avait déjà repris sa marche en avant, car nous apprenons qu'elle a occupé Kotur, et marche sur Tabriz, par Khoï. Ourmia, de son côté, où s'étaient réfugiés les Russes après leur échec du Soldouz, si elle n'est pas prise, serait sur le point de l'être, le principal point d'appui de sa défense étant tombé le 5. Enfin, après leur échec à Meyan Duab, la colonne moscovite qui couvrait Tabriz par le sud s'est repliée sur Meragha. Telles sont du moins les nouvelles turques. Les Russes se contentent de donner un démenti en bloc à tout cela. Ici encore, attendons[2].

Quant à la Mésopotamie, ce sont encore les Turcs qui nous apprennent une tentative anglaise de remonter le Tigre au delà de Korna, et qu'ils auraient repoussée.

Reste la colonne du littoral caucasien de la mer Noire, dont nous n'avons de nouvelles que par ricochet, la flotte turque ayant « bombardé avec succès » des troupes russes massées près de Makriali. Or, Makriali étant à deux pas de la frontière, il s'ensuit que les Turcs venus par la vallée du Tschorokh jusqu'à Xeda, à 20 km. à l'est de Batoum, doivent avoir l'ennemi presque entre eux et leur base, ce qui amène à se demander s'ils n'ont pas réintégré le sol natal[3].

[1] Cela n'a pas été confirmé.

[2] C'était exact. Mais les Russes ne tardèrent point à prendre leur revanche.

[3] Pas encore : ils étaient demeurés sur des positions à l'est d'Artwin.

On parle bien du corps de Damas qui serait dirigé vers Suez, mais les sables du Sinaï n'en demeurent pas moins singulièrement déserts.

Sur mer et aux colonies

Nul besoin de quitter les eaux turques, car c'est sur la mer Noire que, par une douce ironie, s'est réfugiée cette semaine la seule activité navale de la grande guerre. Encore cette activité, en dehors du bombardement de Makriali par les Turcs, se résume-t-elle en des obus russes lancés le même jour contre le port arménien de Sinope, à mi-chemin entre Trébizonde et le Bosphore, et en une rencontre entre le croiseur turc *Medjidié*, convoyant un transport, et deux vaisseaux russes. Le transport a été coulé, et son « protecteur » a pu s'enfuir avec l'agréable sentiment de la mission accomplie. Le second torpillage du *Courbet* semble bien être une fable. Mais a-t-il vraiment pu réparer si vite les avaries avouées du premier, qui datent du 24 décembre seulement ?

Quant aux colonies, l'Afrique offre trois théâtres belliqueux : le Kameroun, où les Allemands renforcés ont tenté en vain de reprendre Edea, sur la Sanaga. Les Français tenaient cette tête de pont depuis plusieurs mois déjà. Le Sud Afrique où, sur les confins du Bechuanaland, la dernière bande insurgée — c'est toujours la dernière — a été anéantie.

Enfin, les côtes de l'Afrique orientale allemande, où la flotte anglaise a bombardé Dar-es-Salam, la capitale et débarqué des troupes à Tanga, où elles ont subi un premier échec, amplifié et enjolivé par la presse alle-


Lagune
Marais
Alesio et Scutari
Portes
Cap Pall
Sinavlas
Salines
2e ligne de défense
Artillerie
Rastbul
Sciak
Avant-Postes
Kavaja
MER ADRIATIQUE
Durazzo
Château
Débarcadère
Mizurato
Sardegna
Défenses d'Essad-Pacha.
Lignes des Rebelles
Canons et Mitrailleuses
Vaisseaux Italiens
Km.
0
1
2
3
4
ATAR sc

mande, sans qu'on puisse savoir s'il a eu pour résultat de rejeter l'ennemi à la mer.

* * *

Et le roi d'Arcadie — pardon : d'Albanie, Essad pacha, est toujours assiégé dans Durazzo !

VINGT-QUATRIÈME SEMAINE DE GUERRE

Du 10 au 16 janvier 1915

Retour offensif des Allemands à Soissons Leur échec à Arras

Genève, 17 janvier.

Contrairement aux derniers mois, où l'activité semblait s'être réfugiée surtout aux ailes des 600 km. de front, c'est vers le centre de ce corps immense que le sang a depuis peu reflué, ou plutôt — car il faut employer des images tristement adéquates aux choses — qu'à flots il s'est répandu.

L'Alsace, couverte de neige, n'offre rien, cette semaine, qui vaille la peine d'être signalé, si ce n'est le 16 une avance vers Orbey des Français qui avaient le 4 janvier occupé le hameau du Creux-d'Argent, à 6 kilomètres à l'est du col de Louchpach.

* * *

Sur l'autre versant des Vosges, nous n'assistons qu'à un seul engagement, celui du 14 à Menil, 2 km. au sud de Senones, où l'infanterie française bouscule les Allemands d'avant-ligne et leur comble leurs tranchées. Semblable autre surprise, tranchées en moins, au pied du massif du Donon, dont les occupants étaient sortis pour « piller » Saint-Sauveur, sur la Vezouze-du-Val.

Sur le front lorrain, retour offensif allemand au nord de Nomeny. Les crêtes qui dominent la ville sont prises mardi par l'ennemi. Mais l'artillerie française les en

chasse après trois jours. A moins qu'il ne s'agisse pas d'eux, mais de leurs voisins de droite, dans le bulletin qui signale le déblaiement de la position au nord de Clamery. [1]

Par là, nous touchons à Pont-à-Mousson et à son bois Le Prêtre, où des attaques allemandes sont repoussées le 15, tandis que la veille il en a été fait autant à la forêt de Mortmare, au nord de Flirey-en-Woëvre. Sur les escarpements des Hauts-de-Meuse, le bois d'Apremont continue à faire parler de lui : aux offensives allemandes de la semaine précédente les Français ripostent, du 11 au 12, par des avances à la sape qui déterminent, le 14, une contre-offensive partielle de l'ennemi et la perte momentanée de quelques tranchées, tandis que, sur d'autres points, ce sont eux toujours qui attaquent. Ce sont les seuls à continuer le jour suivant.

Dans l'intervalle, ils avaient coupé de leur base quelques contingents de Bavarois de la rive gauche de la Meuse, en détruisant les passerelles que ces derniers avaient jetées sur le fleuve. Une tentative des Germains d'élargir leur «coin» des Hauts-de-Meuse par une attaque dans le bois Bouchot, à l'est du fort Troyon, lundi 11, n'a pas réussi, pas plus que celle de resserrer Verdun par le nord dans le bois de Consenvoye, le même jour. Au contraire, ce sont eux qui doivent se défendre, le 15, contre un vigoureux retour offensif de l'adversaire.

L'Argonne est toujours le lieu d'une activité particulière des Allemands. Au nord d'abord, dans le bois de la Gruerie, ils attaquent, dimanche 10, à Fontaine-Madame et à Bagatelle. Ils progressent, et pourtant on

[1] On n'a plus eu de nouvelles de cette affaire.

les a refoulés : c'est dans l'ordre. Ils reprennent la tentative par l'artillerie, à Fontaine-Madame, le vendredi 15. — Au sud de la coupure Four-de-Paris-Varennes, lundi 11, ils s'emparent d'un point d'appui sur la route des Romains, qui ne doit point être celle du sud, trop éloignée, mais simplement l'autre nom donné à la Haute-Chevauchée, qui coupe la ligne de feu en deux endroits. On n'entend plus parler du régiment italien. Enfin, le 15 et le 16, l'envahisseur persiste à annoncer de « petits succès ».

* * *

Mais c'est sur l'Aisne, sur le plus ancien front de bataille, celui qui n'a pas varié depuis le 13 septembre, que se livre la partie intéressante, à défaut d'autre qualificatif plus stratégique.

En Champagne, d'abord, au nord de la ferme Beau-Séjour, nous assistons sur la crête du Calvaire à une tentative des Allemands de reprendre le fortin qu'on leur avait enlevé le 9. Comme cet ouvrage est naturellement ouvert du côté du nord, après deux jours de combat ils peuvent pousser, à la sape, une tranchée jusque dans l'intérieur. Mais, depuis le 10 qu'ils y sont, ils ne progressent pas. Les Français, qui tiennent toujours le saillant du fortin, c'est-à-dire la pointe sud, ont établi une tranchée à 60 m. de la leur. Pendant que l'ennemi est bien occupé là, le 16, on lui enlève, plus au nord-ouest et à 200 m. en avant des lignes, un petit bois qui permet d'embrasser de l'œil, comme de couvrir de balles,[1] la vallée de la Dormoise et la route qui

[1] Les balles étaient en tout cas prématurées, puisque, même après la grande offensive de février et mars, les canons français n'ont pu commander la ligne de la route de la Dormoise. Il semble aussi qu'une crête plus au nord ait constamment dérobé et dérobe encore la Dormoise aux regards de l'assaillant.

sert de voie principale de communication aux lignes allemandes de la Champagne.

Plus à l'ouest, vers Perthes, les Allemands estiment avoir repris les deux lignes de tranchées qui leur avaient été précédemment enlevées, tandis que les Français voient toutes les attaques repoussées avec, en plus, un gain net de 200 m. de tranchées, sans parler d'un autre, six jours plus tard, en dépit des contre-attaques prononcées sur eux dans l'intervalle.

L'envahisseur s'est vu encore attaqué sans succès, le 13, dans la région de Souain, où par ailleurs le duel d'artillerie a fait rage.

* * *

Nous voici à Soissons.

Nous avions laissé, dans notre dernière semaine, les Français au point culminant de leur offensive au nord et au nord-est de cette ville. C'est le 10, en effet, qu'ils réussissaient à s'emparer de tout l'éperon 132, dont l'abrupte falaise s'avance entre le vallon de la Jossienne, où repose le village de Crouy, et la grande route de Soissons à Saint-Quentin, pour se prolonger à l'ouest de cette voie jusqu'au vallon de Vaux, soit un développement total de 3 km.

Après avoir repoussé, toute cette journée et la suivante, des assauts d'infanterie lancés à la reprise de cette position importante, — car elle commande non seulement les routes de Saint-Quentin et de Laon, mais encore la voie ferrée menant à cette dernière ville, — les troupes du général Maunoury se voient soudain, dans la nuit du lundi au mardi, soumises à un intense bombardement, prélude d'une action plus importante. En effet, le général Lochow a complété ses effectifs sur ce point. Il a deux divisions au moins, peut-être plus, à



sa disposition [1] contre une seule française, à 3 brigades. Les Allemands, eux, estiment avoir lutté contre trois divisions, dont une mixte. L'empereur lui-même est là, stimulant jusqu'au dernier soldat par sa présence.

L'Allemand a bombardé aussi le plateau de Perrière, qui, de l'autre côté de la Jossienne, se relie au plateau de Vregny. Comme on croit voir là une ruse habituelle aux armées germaniques pour détourner l'attention du véritable objectif, on n'y prend pas assez garde, et l'on renforce l'éperon de l'ouest, le 132, où en effet l'événe-

[1] Le général d'infanterie Lochow commandait le IIIe corps d'armée (Brandebourg); le lieutenant-général Wichura la 2me division, chargée de l'action. Il n'est pas sûr que les effectifs engagés fussent supérieurs.

ment semble leur donner raison, car là se prononce la première attaque, le mardi 12 à midi, après que des batteries lourdes françaises du vallon de la Jossienne ont été privées, par un assaut préliminaire, de leurs postes d'observation.

Au début, les Français semblent avoir l'avantage. Leurs renforts amenés sur la gauche de l'éperon déclanchent une contre-attaque qui contient l'ennemi, l'arrête et le fait même légèrement reculer. Mais les forces chargées, à droite, de tenir la route de Saint-Quentin sont assaillies par des forces supérieures. Les contingents qui, de Crouy, escaladent le sentier en zigzags pour prendre l'assaillant de flanc trouvent le rebord fortement occupé et sont repoussés dans le vallon. Le lendemain, mercredi, en dépit des succès de la gauche, l'éperon entier doit être évacué, et c'est tout au plus si l'on peut tenir la lisière nord dé Crouy.

Au même instant, l'on apprend qu'à son tour le plateau de Perrière, celui de Vregny, sont attaqués. Là, les Français ne disposaient pas de réserves et ne peuvent espérer de renforts, car derrière eux la crue de l'Aisne sans cesse grossissante avait emporté une partie des passerelles par lesquelles ils avaient remplacé les ponts détruits lors de la retraite sur la Marne. Leurs détachements, ramenés vivement des hauteurs, se sont bien retranchés dans les villages du pied des pentes, à Bucy, à Moncel, à Sainte-Marguerite, à Missy. Mais ils risquent à tout moment d'être rejetés sur la rivière, qui leur sera alors un tombeau.

C'est pourquoi, le soir venu, ordre est donné de mettre cette barrière entre soi et l'assaillant. On se retire sans être inquiété, l'ennemi ne pouvant, d'ailleurs, s'aventurer dans cette plaine sous le feu de l'artillerie qui couronne la rive sud. Tout ce qu'il peut faire, c'est

de poursuivre l'adversaire de ses plus gros projectiles. A Soissons seulement, il lui serait possible peut-être de tenter quelque chose, car la rivière, par sa double boucle au nord, vient lécher là le pied des pentes. Mais à quoi bon, puisque aussi bien on n'a aucun but ultérieur? D'ailleurs, la ville est bien gardée : son faubourg Saint-Médard constitue la plus formidable des têtes de pont du secteur, toutes tenues, du reste, et mises en état de défense. La colonne débouchant de Crouy arrive bien jusqu'à Saint-Paul, à 1200 m. des premières maisons, mais elle en est chassée. Ceux de Cuffies atteignent la verrerie de Vauxrot et s'y retranchent, ainsi que dans les métairies d'alentour. Mais c'est tout.

Faute de mieux, on compte alors le butin : 35 canons, dont plusieurs lourds, sept mitrailleuses, plus de 5000 prisonniers,[1] et il y a, paraît-il, 4 à 5000 cadavres ennemis sur le champ de bataille. La première « belle journée » de France depuis le 1er septembre! Et, moyennant précautions oratoires, on en arrive, sans rire, à parler de Saint-Privat...

Du côté français, on a fort bien compris que, pour douloureuse qu'elle fût comme pertes d'hommes, de matériel, et peut-être aussi de confiance dans la nouvelle offensive générale entreprise il y a un mois, cette affaire ne pouvait avoir aucune suite stratégique. C'est pourquoi, loin de dégarnir d'autres points du front de l'Aisne pour venir à la rescousse, on a continué à bombarder avec aplomb, infanterie comme artillerie, réduisant au silence, le 14, des batteries vers Craonne, et repoussant crânement, le 16, des attaques prononcées

[1] *Note du jour même.* — La plupart ont été faits dans le vallon de la Jossienne, les colonnes allemandes de Vregny, une fois leur besogne terminée, ayant fait une conversion à l'ouest, ce qui prit les défenseurs de Crouy entre deux feux.

contre la sucrerie de Troyon, et contre Baulnes, à l'endroit où la ligne de feu, après avoir, d'Oulches, suivi le chemin des Dames, à 5 km. au nord de l'Aisne, s'infléchit vers le sud-ouest pour se rapprocher de la rivière[1].

* * *

Si l'on en excepte les exploits habituels d'artillerie, l'activité du front ouest s'est concentrée sur deux points : La Boisselle (2 km. au nord-est d'Albert) et les environs d'Arras.

Le 10 déjà, à la suite d'une avance française de la semaine précédente, La Boisselle, aux mains des alliés depuis novembre, fait l'objet d'une lutte opiniâtre. C'est vers l'ouest, sur la route d'Aveluy surtout, qu'on se dispute une ferme, laquelle est finalement, le 15, détruite par l'artillerie allemande et évacuée par les Français, qui le leur paient en bouleversant leurs tranchées voisines.

A l'est d'Arras, sur la route de Cambrai, on se bat à 300 m. des murs de ce qui reste de la grande ville. Une fonderie servait de fortin aux défenseurs. Les Allemands la font sauter samedi, s'y précipitent, mais en sont chassés par la garnison[2]. Face au nord, près d'Ecurie, sur la route de Lille, les zouaves enlèvent jeudi des positions, lesquelles leur sont reprises le lendemain.

Les Anglais, eux, avaient, le 10, conquis un point stratégique qu'on disait important. Les Allemands semblent l'avoir recouvré le surlendemain. Nous continuons

[1] On trouvera en appendice quelques détails de plus, topographiques surtout, sur l'affaire de Soissons, écrits le soir même de l'engagement.

[2] L'assiégeant avait réussi à gagner 300 m. dans la direction du Poids public et jusqu'à 600 m. seulement de la Grand'Place. Mais il les reperdit entièrement peu d'heures après et fut rejeté sur Blangy.



d'ignorer où cela s'est passé. Probablement immédiatement au sud du canal de La Bassée, vers Cambrin.

Enfin, à part un petit progrès vers Becelaere, à l'est d'Ypres, il faut dépasser Dixmude pour trouver à dire sur la Belgique. A 4 km. au nord-ouest de ce qui fut l'unique profit net de l'énorme effort allemand sur l'Yser, à Stuyvekenskerke, les Belges ont fait sauter, par-dessus le canal, un dépôt allemand de munitions. L'offensive vers Lombaertzyde[1] a chômé toute la semaine. Il a fallu même, sous le feu de l'artillerie ennemie, — à

[1] Occupée par la division navale, sous les ordres du général Lessing. Elle avait auparavant, sous le commandement de l'amiral von Schrœder, pris part au siège d'Anvers, incorporée au IIIe corps de réserve.

moins que ce ne soit sous la trombe d'une tempête de sable, — évacuer une tranchée à Palingsbrug, non loin de la tête de pont de Nieuport. En revanche, le samedi, on en a « nettoyé » une autre près des dunes, ainsi qu'un des redans qui défendent l'aile droite extrême des envahisseurs. On a aussi gagné sur un autre point 200 m. en profondeur. Les Allemands disent qu'il ne s'est rien passé.

* * *

L'hiver s'en mêle tout de bon, et l'on ne peut que s'associer au mot de lord Kitchener : « Quand la guerre finira ? je n'en sais rien. Mais ce dont je suis sûr, c'est qu'elle commencera au printemps. » Nous sommes, en effet, en plein entr'acte, sur un front comme sur l'autre. Mais le mois de mai nous tient en réserve une floraison de roses rouge de sang, telle que l'humanité n'en aura sans doute jamais vue[1].

Offensive russe en Prusse orientale et au nord de la Vistule

La Prusse orientale a donné, cette semaine, signe de vie tout le long de sa frontière. Elle semble avoir tenté de réagir contre l'ankylose dont a souffert — ou dont a bénéficié, cela dépend du point de vue — sa voisine la Pologne.

En effet, on apprenait soudain, le 13, que les troupes russes du nord se mettaient en branle. Au sud-est de Gumbinnen, d'abord, puis vers les lacs Mazuri-

[1] Ce fut, en effet, avec ce mois que débutèrent l'offensive franco-anglaise au nord d'Arras et l'offensive austro-allemande en Galicie.

ques, à l'est de Lœtzen, avec un succès contesté du reste par l'adversaire. La veille déjà, à l'ouest de Lyck, sur la frontière sud, de la cavalerie russe s'avançait par la vallée de la Rosogga, et de l'infanterie s'emparait même d'un village fortifié, après un vif combat. Qu'est devenue cette marche concentrique? On l'ignore.

Par contre, plus au sud-ouest, dans la région entre Mlawa et Dobrschin sur la Vistule, l'avance russe, commencée le même jour,[1] aboutissait à la prise de Radzanowa sur la Wrka, à 25 km. de Mlawa. Sur la même ligne, mais 30 km. encore plus au sud-ouest, voici que le mercredi 13 la Swkra est atteinte et Serpez occupée. La cavalerie allemande qui se retire là semble former l'aile droite de l'armée de Soldau, celle-là même qui avait tenté, le mois passé,[2] de marcher sur le Narew par Ciechanow et Przanysch. L'aile gauche russe avance encore, touche à la rivière, la franchit à Guez (*sic*), pousse jusqu'à Budy-Sulkowsja.

Nous sommes le samedi 16. Allons-nous assister à la fameuse offensive vers Thorn, par où l'armée germanique de la Bzura serait en grand danger, se trouvant coupée de sa base? Mais, le lendemain, les Allemands, jusqu'ici silencieux sur cette partie de la bataille, nous préviennent qu'une tentative russe a été repoussée sur la ligne Serpez-Biezun-Radzanowa. Ce front, dirigé vers le nord, n'indiquait pas de si vastes desseins.

* * *

Pendant ce temps, sur la Bzura et dans la région à l'est de son confluent avec la Rawka, les Allemands continuent leur guerre à la sape, coupée de brusques attaques partielles, sans résultat. Du moins leurs bul-

[1] Elle avait en réalité débuté le 13 déjà, mais de façon hésitante.
[2] 10 décembre.

letins ne nous parlent-ils que du temps défavorable, tandis que leurs adversaires multiplient les succès de détail dans la défensive : le 10, attaques repoussées ; le 11, idem, de jour et de nuit, vers Sucha et Moghely, et à coups de grenades à main ; le 12, derechef sur tout le front : au nord de la route Bolimow-Blonie, soit de Biskoupi à Sucha et au sud de cette même route, soit de Chumin à Volia-Szydlowska. Cette attaque générale échoue, selon les Russes, tandis que, pour ce jour-là, les Allemands notent quelques petits progrès. Les jours suivants, 13 et 14, il n'y a plus que des tentatives partielles infructueuses. Le 15, nouvel effort, cette fois avec l'appui d'artillerie lourde, dont les effets, là et ailleurs, sont fortement ressentis par l'ennemi. Mais cet ennemi tient toujours. Enfin, le 16, grâce à cette intense préparation par l'obus, six régiments allemands peuvent arracher, vers Chumin, une tranchée aux défenseurs. Une tranchée, cela fait bien au juste cinquante mètres en profondeur. Du reste, elle leur est reprise le lendemain. Partout ailleurs, échec aussi. L'assaillant estime lui-même qu'il n'y a pas de changement.

Plus au sud, trouverons-nous mieux ? Guère ; voici, le dimanche 14, une attaque sur le secteur central de la Rawka, celui qui n'est pas encore forcé, à l'est de Skiernevice, à Samice · refoulée. Le jeudi 18, malgré les dénégations russes, le bulletin germanique enregistre la capture d'un point d'appui au nord-est de Rawa, probablement à Konopnitza, à 4 km. sur la route de Varsovie. Mais le surlendemain le défenseur continue à soutenir qu'il repousse tout, à coups de grenades toujours, engins dont l'armée russe semble, par l'état qu'elle en fait soudain, devoir être tout nouvellement munie, du moins par grandes quantités.

Russes et Allemands sont d'accord, ou peu s'en faut, pour ignorer les opérations au sud de la Pilica. Les Autrichiens, dont c'est le secteur surtout, nous tiennent au courant de tentatives nouvelles des Russes pour franchir la Nida, qu'ils avaient laissée si tranquille pendant une décade. Ce fut dimanche 14 que cela débuta, les assaillants réussissant à s'emparer, sur la rive gauche ouest, d'une métairie que le feu de l'artillerie lourde adverse les obligea d'abandonner au bout de 24 heures. Le mercredi 16, soit le troisième jour de la lutte, l'effort slave semble se concentrer sur Konesmesty, nœud important de routes vers lequel, en décembre déjà, ils avaient fait maints efforts, partis de Wislika. Inutile, et c'est trois jours plus tard, après un violent duel d'artillerie sur tout le secteur au sud de Pintschow, au tour des Autrichiens de prendre par trois fois l'offensive, avec non moins d'insuccès.

En Galicie la stagnation est pire, c'est-à-dire que l'équilibre est encore plus parfait : rien que du canon, mais du canon de taille. Tarnow pourra vendredi en dire des nouvelles; de même que les Russes qui, le surlendemain occupaient les tranchées au nord-est de Zacklyczin. Mais si les batteries autrichiennes firent merveille, celles des Russes ne demeurèrent pas en reste et réduisirent au silence plus d'une de leurs adversaires.

Dans les Carpathes, c'est toujours l'hiver qui seul opère. Depuis que les Russes se sont lundi retirés plus près du col d'Uszok, rien ne se passe plus sur les crêtes. Seule la Bukovine s'agite encore faiblement. Depuis leur occupation de Kimpolung, le 9, les Russes ont fait des progrès. Ils ont, d'un affluent de la Moldawa, passé sur la Goldene Bistritz jusqu'à Kirlibaba, à la frontière politique de la Hongrie. De là, ils n'auront plus

que 10 km. ou 20, à leur choix, avant d'atteindre les cols, qui leur donneront, pour la deuxième fois en trois mois, accès dans les vallées de Transylvanie.

Chez les Turcs. La bataille de Karaourgan

Cette fois il n'y a plus de doute : les Russes, « considérablement renforcés », disent les Turcs — selon une formule qui le dispute, en cette guerre, à celle du « nouveau groupement » — ont remporté la deuxième manche de la partie dont la première avait été gagnée à Ardahan et Sary-Kamisch. La colonne d'Olty est dispersée et l'on n'en parle plus.[1] Quant au XI[e] corps, il a échoué dans sa contre-offensive à Karaourgan. La bataille commencée le 7 janvier s'est terminée le 12 par la capture de 4 bataillons (92[e] régiment), laquelle semble avoir été précédée, la veille, d'une capture semblable (52[e]). Les renforts qu'on disait expédiés de l'ouest n'arrivèrent pas, ou trop tard et, dès le 13, le reste de ce qui fut la troisième armée battait en retraite sur Erzeroum. Les Turcs n'avouent pas encore, mais c'est tout comme : quand on en est à « déjouer une tentative d'enveloppement d'un de nos corps par de la cavalerie... »

Comme consolation, il reste aux Ottomans d'avoir occupé Tabriz en Perse. Mais cette conquête pourra difficilement être maintenue[2], si les Russes avancent en Arménie, comme ils en ont peut-être bien l'intention. Il reste aussi que le corps expéditionnaire contre l'Egypte se serait « concentré », ce qui est bizarre, puisqu'on

[1] On en reparlera plus tard, ce qui indique que la « dispersion » n'était pas si complète.

[2] Elle dut en effet être abandonnée dès le début de février.

trouve des Turcs à Tor, sur le golfe de Suez, comme on en trouve à 350 km. de là, à El Arisch, sur la Méditerranée. D'ailleurs, concentré ou non, il eût mieux fait de se trouver présentement dans le Caucase et en supposant naguère, devant la disparation des corps du Sinaï, que le général Liman de Sanders avait rappelé tout son monde contre l'adversaire principal, nous nous trouvons avoir fait trop de crédit à son esprit stratégique.

* * *

C'est, comme la semaine dernière, sur les rives turques qu'il faut chercher l'*event* naval. Il se réduit à peu de chose : un sous-marin français, le *Saphir*, coulé accidentellement devant les Dardanelles. Autrefois, pour un naufrage de ce calibre, les hypocrites télégrammes des chefs d'Etat s'entre-croisaient à travers le monde. *Tempi passati !*... Il n'y a pourtant que six mois.

VINGT-CINQUIÈME SEMAINE DE GUERRE

Du 17 au 23 janvier 1915

Reprise de l'offensive allemande en Alsace. Succès français dans le bois Le Prêtre.

Genève, 24 janvier.

L'axe de l'intérêt, cette semaine, s'est sensiblement déplacé vers l'est ; la Champagne et Soissons ont cédé le pas à l'Argonne, au bois Le Prêtre et à la Haute-Alsace.

* * *

Pour débuter par l'Alsace, la neige semblait devoir réduire les Vosges entières à l'inaction, comme elle avait commencé de le faire il y a dix jours et plus. Et ce fut le cas, en effet, jusqu'au 19. Or, le lendemain, on apprend que les Allemands, partant de Wattwiller, s'étaient emparés de la prairie de Hirzenstein et des ruines de son château. Cinq cents mètres plus haut et à 2 km. de là vers le nord-ouest, se dresse le Hartmannswillerkopf. La colonne en fit l'assaut, tandis que du nord débouchait, partie de Sulz, une autre tête d'attaque et que d'Uffholz, au sud, en survenait une troisième.

Dans cette lutte corps à corps, à travers les bois montueux et glissants de neige, les alpins français, montagnards éprouvés et intrépides skieurs, semblent devoir faire facilement façon des braves landwehriens badois qui leur sont opposés. Mais peut-être les renforts qui sont sûrement arrivés aux quatre régiments du Sundgau



comprennent-il des troupes plus jeunes et aguerries.[1] Toujours est-il qu'après trois jours de lutte incessante, les Français peuvent bien annoncer l'échec de la colonne d'Uffholz, qui leur a pris une tranchée, puis l'a reperdue; mais, dès le 21, les assaillants assurent avoir chassé de ses positions le défenseur de la position septentrionale, soit du Hartmannswillerkopf lui-même; le 22, il assure de même avoir repoussé toutes les contre-attaques et le 23, avoir encore progressé. Entre temps ses adversaires ont affirmé, il est vrai, l'échec des assauts ennemis, mais le combat conti-

[1] En effet, on apprit tôt après la présence de corps spéciaux de skieurs.

nuait, et l'affirmation n'a pas été renouvelée. Faut-il en déduire un succès germanique ?[2]

En tous cas, il n'y en eut pas un, plus au sud, contre les hauteurs qui dominent Steinbach au nord, non plus que contre la cote 425, malgré les efforts dirigés de ce côté, mais plutôt, à ce qu'il semble, pour attirer l'attention de l'ennemi sur tous les points à la fois.

Quel est le but des Allemands en tentant de s'emparer ainsi de toutes les crêtes qui séparent la vallée de Guebwiller de celle de St-Amarin ? D'abord, en arrêtant l'avance française, de préserver Guebwiller, de dégager Cernay, serrée de si près, et de dissiper toute inquiétude quant à la libre disposition du chemin de fer Mulhouse-Colmar-Strasbourg. Mais aussi, vraisemblablement, de s'assurer à nouveau au moins le débouché de la vallée de St-Amarin, c'est-à-dire Thann. En un mot, rétablir par une contre-attaque, comme à Soissons, le *statu quo ante*. Il ne faudrait pas prêter au grand état-major des desseins plus ambitieux.

Dans les Vosges, en Lorraine, repos, sauf près de St-Dié, à Wissembach, attaque des alpins repoussée le vendredi 22, et à St-Dié même bombardement allemand le jeudi 21.

En revanche, au nord-ouest de Pont-à-Mousson, les Français pensèrent pouvoir achever d'un coup ce qu'ils avaient préparé durant de si longues semaines par leurs attaques incessantes suivies de patientes avances. Dans le bois Le Prêtre le 16 une attaque subite les rendit maîtres de la Croix-des-Carmes, à 2 km. au sud de Vilcey, voie de communication importante entre Thiaucourt et la

[2] Le résumé officiel français de dizaine a confirmé la perte du Hartmannswillerkopf, lequel fut repris le 26 mars, reperdu le 26 avril et finalement partagé, à ce qu'il semble, dès le 27 du même mois.



Meuse. Le lendemain, un second ouvrage enlevé portait à 500 mètres de front les tranchées conquises en cette région. Enfin, un nouveau bond leur fit gagner 100 mètres en profondeur le 19. Mais, le lendemain 20, une contre-attaque allemande leur arrachait une partie de leurs gains. Toutefois, le reste – un bon reste — leur demeure.

Même histoire dans le bois d'Apremont. Un vigoureux effort des Français leur vaut 100 mètres de tranchées le 20, mais 24 heures plus tard l'ennemi les en délogeait et les repoussait, affirme-t-il, jusque dans leurs anciennes positions.

* * *

Avant de franchir la Meuse, signalons une petite attaque française repoussée dans le bois de Consenvoye, et arrivons d'un trait en Argonne. Là l'envahisseur n'a jamais cessé, on peut le dire, d'être à l'offensive et, cette semaine, il a continué de plus belle. Le dimanche 20, il attaque près de la lisière est, à la cote 263, sans succès, paraît-il, ce qui ne l'empêche pas, ce même soir, d'annoncer la prise de tranchées — là ou ailleurs ? Puis, après un jour d'accalmie, commence dans le bois de la Gruerie un fort travail de mines, qui aboutit à l'explosion du saillant d'une tranchée française. Les Allemands affirment qu'ils ont gagné ce jour-là 500 m. de terrain en profondeur. Est-ce pour cela qu'on les voit, trois jours plus tard, à l'assaut d'une position dite Marie-Thérèse, à Fontaine-La-Mitte,[1] non loin du Four-de-Paris, à 500 m. en effet au sud-ouest de St-Hubert ? ou bien y avait-il là une sinuosité de la ligne que nous ignorions ? Bref, tant au nord du secteur à Fontaine-Madame, qu'au sud à Fontaine-la-Mitte, l'action continue ardente jusqu'au dimanche 27. Le gain total allemand ne serait néanmoins, selon l'adversaire, que de 50 m. de tranchées.

Après trois jours de stagnation, mercredi 20, il parut que la Champagne allait revoir ses beaux jours de fin décembre ; les Français s'emparent par surprise de trois postes ennemis, au nord de la Crête du Calvaire et, le lendemain, deux petits bois tombent également entre leurs mains. Pourtant, depuis, on se contente de repousser les contre-attaques, tandis que plus à l'ouest, vers Perthes et vers Souain, viennent se butter, la nuit du 20 au 21 les Allemands sur les

[1] Erreur. L'ouvrage Marie-Thérèse est plus au nord, non loin de Bagatelle, entre ce pavillon et la source dite Fontaine-Madame.

Français. la journée du 22 les Français sur les Allemands.

Au sud-est de Reims, comme sur l'Aisne, l'artillerie alliée a beaucoup travaillé et ne compte plus les ouvrages qu'elle démolit : à la Marquise (sur la voie romaine, près de Prosne), à Craonne, à Heurtebise, dans les bois de Saint-Mard... On aimerait savoir si vraiment l'ennemi est hors d'état de lui rendre la pareille ; mais l'état-major allemand ne parle presque jamais de ses obus. A Berry-au-Bac, l'infanterie se réveille et les Germains prennent deux tranchées, pour les perdre, l'une le lendemain, l'autre deux jours plus tard. Saint-Paul, ce faubourg avancé de Soissons, a été violemment bombardé par eux le 18 et le 21, mais sans autre but que d'empêcher l'ennemi de s'y installer à nouveau.

* * *

Tout le front ouest, à part le duel des canons, se résume en deux actions, sur les mêmes points que la semaine dernière. Comme huit jours auparavant, c'est le dimanche 17 qu'on se bat dans La Boisselle. Chassés par le feu qu'allument les projectiles allemands, les Français doivent évacuer une partie du village. Mais ils y retournent le lendemain et repoussent, de même qu'un peu plus au nord, à Thiepval, toutes attaques ultérieures. C'est aussi à Notre-Dame-de-Lorette que l'on continue à se disputer quelques pouces de terre. Le 19, les Allemands s'emparent d'une tranchée que, le 20, on s'empresse de leur reprendre en faisant prisonniers tous ses occupants. Un solide bombardement prélude le 21 à une réédition de l'attaque allemande ; mais le 75 arrête les bataillons. C'est encore lui



qui samedi, vers Le Rutoire, fait au pioupiou le cadeau gratuit d'une tranchée qu'il vient de forcer l'ennemi à évacuer. Nous allions oublier les zouaves qui vers Ecurie cherchèrent vaillamment, mais sans succès, le 20, à recouvrer leur gain éphémère de la semaine précédente.

Inutile, ou presque, de pousser plus avant. Car c'est la tempête sur toute la région de Lille, sur toute la Belgique. Tout ce qu'on peut noter qui ne soit pas l'œuvre de l'artilleur est, à l'est de la route de Nieuport-Lombaertzyde, un progrès français, suivi d'un autre plus important, de 100 mètres en profondeur, à l'ouest de cette même chaussée. Les Allemands voulurent



LES CÔTES DU NORFOLK (A YARMOUTH, A KING'S LYNN), QUI VIENNENT DE RECEVOIR LA VISITE DES ZEPPELINS DE LA MARINE.



contre-attaquer 24 heures plus tard, mais le feu des batteries les en empêcha.

Et nous en aurons fini avec cette pâle semaine, si nous notons le raid de zeppelins sur Yarmouth et Sandringham, les 80 bombes jetées le 22 sur Dunkerque par les *taube*, exploits auxquels répondirent les aviateurs anglais en tentant de détruire les points militaires de Gand et Zeebrugge. On se demande comment le pays qui inventa le plus lourd que l'air n'est pas à même de défendre ses villes les plus exposées contre les attentats de ceux qui, venus bien après lui, n'ont fait que le copier.

Suite de l'offensive russe au nord de la Vistule. Les Allemands dans les Carpathes.

Avant-hier, dimanche 17, le secteur nord-est de la Prusse orientale a eu de nouveau un de ses brusques et fugitifs réveils, mais il appartient déjà à la semaine suivante; et c'est tant mieux, car cela nous permettra de voir à loisir dans huit jours si, cette fois au moins, l'offensive russe se met en branle.

En attendant, nous pouvons assister à l'arrêt, du moins provisoire, de celle entreprise entre la frontière allemande et la Vistule inférieure, et dont nous avions retracé, mercredi dernier, les premiers pas.

D'abord, d'un bout à l'autre de la semaine, les combats, que de part et d'autre on s'accorde à trouver de peu d'importance, se déroulent au centre sur la même ligne. Le dimanche 17, en effet, on combat à Konopki, station de chemin de fer à mi-route de Mlawa et de Ciechanow et plus à l'ouest à Radzanowa, où les Allemands se vantent d'avoir repoussé l'ennemi ; or le lendemain c'est toujours Radzanowa qui est en cause et, le samedi, les Russes nous entretiennent encore de la même localité.

Seulement ce front, qui au début semblait ne pas dépasser en fait 40 km., révèle tout d'un coup un prolongement occidental inquiétant pour le feld-maréchal. D'abord, le lundi déjà, les Russes sont à Bieshun et à Sierpez, 15 km. à l'ouest et 30 km. au sud-ouest de Radzanowa ; le mercredi 20 il semble bien que Skempe, à 20 km. de Sierpez, soit prise, comme l'annoncent les assaillants, puisque le lendemain ils se font battre, au dire de leurs adversaires, à Blinno et Goïsk, c'est-à-dire à 4 km. au nord de la ligne Skempe-Sierpez. Mieux : les



Allemands livrent le 20 un « petit combat heureux à l'est de Lipno. » Lipno ? Voici qui nous rapproche encore singulièrement de la Vistule, en même temps que de la frontière de Posnanie. Enfin le vendredi 22, qui semble être le point culminant de l'avance slave, la Vistule est bel et bien atteinte, à Schpetal-Gorny, c'est-à-dire à 2 km. de Vlotchlavek.

Vlotchlavek, Lipno, théâtres des premiers combats de la fameuse offensive de Thorn ! Après 70 jours de lutte, voici que nous nous y retrouvons. Tout serait-il à recommencer ? On le croirait, si l'on ne pouvait voir là-bas, à 100 km. plus à l'est, l'armée principale du grand-duc tenue en échec sur la Bzura et la Rawka.

Mais tout échec qu'il y ait, l'avance allemande sur Varsovie et Ivangorod serait réduite à néant si l'armée russe du nord réussissait à percer.

Aussi Hindenburg prend-il ses mesures. Non seulement par lui toutes les têtes de colonnes de l'aile gauche slave viennent donc se heurter, vendredi 22, à des forces au moins égales. Mais l'avant-veille déjà, à l'autre bout de la ligne, il avait repris l'offensive sur un front s'étendant de Mlawa à Chorzele, offensive tournante et qui, prenant l'adversaire de flanc, dut l'obliger à reculer, puisque le lendemain le bulletin parle de combats dans la région de Przanysch, — encore une vieille connaissance, plus jeune d'un mois pourtant. Au début de décembre déjà, les Allemands avaient poussé jusque-là, cherchant à atteindre le Narew, mais avaient dû rebrousser chemin. Aujourd'hui comme alors ils y trouvent sans doute, quoi qu'ils en disent, trop forte résistance, car les voici l'arme au pied.

Leurs adversaires aussi, du reste, et c'est même un curieux phénomène que l'arrêt subit de cette action de grande envergure, — plus de 130 km. à cette heure, — commencée, de part et d'autre, sur un plan si intéressant et dans la seule région de tout le front, si l'on en excepte les Carpathes, qui puisse être rendue décisive par la seule force de la manœuvre. Sans doute n'y a-t-il pas là, à beaucoup près, la densité de troupes que l'on rencontre au sud du grand fleuve. Les Russes calculent que l'ennemi n'y a engagé que cinq corps d'armée alors que, sur un front tel que celui-ci, il devrait y en avoir le double. Au sud de la Vistule ne sont-ils pas 14 corps sur 140 km ? Mais plus de deux cent mille hommes sont déjà quelque chose, et leur action devrait peser d'un poids considérable sur la grande bataille, surtout par le point d'où elle s'exerce. Seulement, les

Russes sont là, qui leur opposent une barrière jusqu'ici infranchissable. Pour courir leur chance, attendent-ils des renforts, et combien ? [1] Ou bien sont-ce les Russes qui, ayant pris l'initiative du mouvement, les gagneront de vitesse et s'enfonceront comme un coin entre eux et les armées de la Rawka ?

* * *

Là, nous retombons dans la monotonie des engagements partiels et des tranchées que, durant des jours, des semaines, on se dispute. La Bzura inférieure est toujours intacte, malgré les attaques obstinées que les Allemands prononcèrent le lundi contre la tête de pont de Vitkovitz. Dans le secteur de Sucha, et spécialement sur le front Gulki-Vissoufka, ces attaques se sont renouvelées chaque jour, jusqu'au samedi 23, où elles sont « couronnées de succès ». Mais cette expression commise par les Allemands, représente pour les Russes exactement le contraire des faits. L'assaillant ne parle même pas de sa double attaque du 18 au nord de Rawa, et pour cause.

Nous avions vu, la semaine dernière, les Russes tenter durant trois jours de prendre l'offensive sur la Nida. Ils ont fait le même effort, plus au nord cette fois, le 20, sur l'une des routes menant à Kielce ; vers Loputzno, le 23, entre Opochno et Tomaschow. Pour l'empêcher de diriger sur ces points des renforts, on l'arrosa tout du long de copieuses salves d'artillerie, dirigées surtout contre la gare de Chemziny, qui sert d'origine d'étape aux unités de la région de Kielce.

[1] Ces renforts, au nombre total de quatre ou peut-être six corps d'armée, arrivèrent au début de février et déterminèrent l'attaque générale de la frontière militaire russe (Niémen, Bobr, Narew) par les Allemands, laquelle vint échouer une fois de plus à Przanysch.

En Galicie, la semaine n'a apporté au total que peu de satisfaction à l'envahisseur. D'abord, sur la Dunajec inférieure, dont il tient les deux rives et même quelque chose de plus à l'ouest, la grosse artillerie récemment prêtée par les Allemands à leurs alliés a rendu les positions autrichiennes plus difficiles encore à entreprendre qu'auparavant. Ils ont su la faire taire devant Radlow et l'empêcher de bombarder Tarnow plus avant, mais elle les a en retour obligés d'évacuer quelques tranchées par-ci, une métairie par-là. Dans la région de Zacklyczin, ils auraient même dû, le mardi 19, reculer de 6 km., affirment leurs adversaires. Et ce même jour on leur détruisait leur pont militaire sur la rivière. Ils se consolent en songeant que, l'avant-veille, ils avaient repoussé une attaque du XXe corps allemand sur Radlow. [1]

Dans les Carpathes, le calme régnait sous la neige depuis le lundi précédent, lorsque, le 22, une division autrichienne, remontant la vallée de l'Ung, obligea à se replier sur les crêtes les avant-postes que les Russes avaient poussés de quelques kilomètres sur territoire hongrois. Ce fut l'affaire d'Iaskiaski.

La Bukovine était, nous l'avons vu, le dernier vestige de l'activité slave sur ce front. Nous avions laissé les Russes à Kirlibaba, sur la Goldene Bistritz supérieure, à 10 km. du col le plus rapproché. Une contre-offensive hongroise, menée le 22, les força à repasser dans la vallée de la Moldawa. Pendant ce temps les soldats du tsar avaient par un autre col, celui de Jakobleny, tenté d'atteindre cette même Goldene Bistritz un peu plus

[1] Le XXe fut retiré peu après et envoyé combattre au nord de la Vistule, avec quelques troupes autrichiennes. On le retrouve en mai, à ce qu'il semble, parmi les troupes Linsingen combattant sur le Dniestr.



bas. Une colonne arriva jusqu'à Ischanesti, mais n'a pu aller plus loin, s'étant heurtée à de puissantes positions ennemies hérissées de canons.

L'action s'est là-dessus calmée ; mais la guerre n'en est pas moins portée aux frontières mêmes de la Roumanie, et l'on comprend qu'à l'instar de la Suisse ce pays se croie tenu à certains préparatifs militaires, qu'il n'est pas absolument nécessaire d'interpréter comme la décision de prendre part au conflit européen.

Aux dernières nouvelles russes, les Autrichiens tendraient à reprendre l'offensive sur le col Dukla et, en général, dans toutes les Carpathes. Ce n'est peut-être rien. Mais ce pourrait être aussi le début d'une reprise

en force de la manœuvre tentée en décembre, et l'on serait presque en droit de se demander si les fameux 80,000 Allemands censés dirigés sur le théâtre excentrique serbe n'ont pas tout simplement, à la faveur de cette équivoque soigneusement glissée dans l'oreille des correspondants « bien renseignés », pris en toute sécurité le chemin des hautes vallées hongroises. Nous ne tarderons pas à être fixés sur ce point[1].

La retraite des Turcs

Elle continue, sans doute, ou plutôt elle a continué, mais qu'en est-il aujourd'hui ? Le vague et l'incohérence souvent des communiqués rendent bien difficile une conclusion ferme. Toutefois, il semble que, pour ce qui concerne le théâtre principal des opérations, les IXe et Xe corps, battus à Sarykamisch et Olty, et le XIe venu à la rescousse, mais battu lui-même à Karaourgan le 12 ont définitivement abandonné les frontières caucasiennes et se sont repliés derrière les positions d'Asap, d'Ardost et de Khorassan, après un dernier combat malheureux des divisions 32 et 33 où cependant une contre-attaque, déclanchée à propos, permit d'éviter l'enveloppement. Ceci se passait le 18. Depuis, les Russes ayant reconquis les positions d'attente devant leurs frontières qu'ils occupaient avant l'offensive turque de décembre, ne paraissent pas disposés à aller plus loin.

Pendant ce temps, les autres colonnes turques en retraite sur territoire caucasien s'en tirent avec des for-

[1] Cette double hypothèse s'est trouvée de point en point confirmée.

tunes diverses. Celles d'Ardahan, très éprouvées, semblent abandonner la place sans combattre, et les Russes ont pu le 18 occuper paisiblement Ardanouth. En revanche, les troupes qui avaient pénétré dans l'est de Batoum, rappelées par leur généralissime, mais intactes, livrent en ce moment, sur les pentes escarpées qui dominent la rive gauche du Tschorokh, un combat en des positions fortement organisées et que l'ennemi n'est pas jusqu'ici arrivé à prendre.

Les Turcs ne nous parlent plus de l'Asserbéidjan. Les Russes non plus, d'ailleurs.

En Mésopotamie, deux attaques anglo-indoues le 18 et le 21 sur Korna, au confluent du Tigre et de l'Euphrate, semblent avoir été repoussées.

Sur mer : la bataille du Dogger Bank

La semaine proprement dite n'a à enregistrer que les multiples transports et felouques coulés par les torpilleurs russes dans la mer Noire, et le début de la guerre aux navires de commerce, entreprise par les sous-marins allemands, guerre dont le *Durward* fut le 21 la première victime. Mais, bien qu'elle se soit passée le dimanche, nous n'attendrons pas huit jours encore pour parler de la sensationnelle rencontre des escadres de croiseurs-dreadnoughts germaniques et britanniques dans la Dogger Bank ; rencontre qui a démontré — bien qu'on la sût d'avance — l'incontestable supériorité du type *Lion* sur le type *Seydlitz*, tant en armement qu'en vitesse. La destruction du *Blücher* — à la vérité de beaucoup le moins précieux des grands navires engagés dans l'affaire — fait franchir aux pertes de la marine alle-

mande le cap douloureux des cent mille tonnes. C'est sensiblement moins au total que celles de son rival, mais proportionnellement c'est sensiblement plus. Les habitants des ports du Royaume-Uni vont pouvoir désormais, au moins pour un temps, dormir tranquilles. Ils l'auront bien gagné.

VINGT-SIXIÈME SEMAINE DE GUERRE

du 24 au 30 janvier 1915

Combats à Craonne et La Bassée. La « semaine de l'empereur ».

Il ne s'est trouvé qu'un seul journal en France, et il ne s'en est naturellement point trouvé d'autre que le nôtre en Suisse romande, pour constater que le « gros » effort allemand qui doit avoir été donné, qui ne pouvait pas ne pas être donné le 27 janvier, jour de l'impérial anniversaire, n'a jamais existé que dans l'imagination de l'auteur du communiqué français, plus « allemand » ce jour-là que n'importe lequel des sujets de Guillaume II[1]. Toutefois, en considérant la semaine dans son ensemble, on y distingue nettement un effort allemand. Seulement, cet effort semble avoir été donné pour de tout autres raisons que le sentimentalisme dynastique. Car, entrepris plusieurs jours avant la date fatale, il s'est précisément arrêté ce jour-là et le lendemain, pour reprendre ensuite avec un regain de vigueur. On assurait récemment que de grands mouvements de troupes se produisaient en Allemagne. Ce pourrait être simplement les compléments destinés à reporter les compagnies à l'effectif normal. Cela fait, et les lignes ainsi renforcées, on est reparti à l'assaut.

[1] Plusieurs grands journaux neutres, à commencer par le *Secolo*, l'avaient fait remarquer comme nous dès le jour même.



En Alsace, on s'est bien calmé : à la cote 425, française ; à Steinbach, peut-être inoccupé ; au Hartmannswillerkopf, vraisemblablement allemand. Aussi l'Alsace, si animée ces dernières semaines, n'aurait cette fois rien apporté de notable, n'avait été l'offensive soudaine prise par les Français plus au sud, sur un front de 16 km., entre Aspach-le-Haut et les bois de Hirzbach. Cette offensive, dont le but semble avoir été de s'emparer de la route directe Altkirch-Cernay, se déclancha... le jour de l'empereur. Les Allemands ne pouvaient répondre à ce geste de loyalisme à rebours qu'en faisant tout pour l'arrêter. Et ils y parvinrent, sauf sur le secteur entre Burnhaupt-le-Bas et Ammer-

zwiller, où le terrain conquis par l'assaillant fut conservé et organisé par lui.

De l'autre côté des Vosges, — toujours ce même 27, — nous retrouvons les Français à l'attaque. A Launois, dans le district du Ban-de-Sapt (nord de St-Dié), les voici qui progressent et, plus au nord, au-dessus de Senones, les pentes du signal boisé dit la Mère-Henry leur cèdent 400 m. de plus. Enfin, aux derniers contreforts du Donon, sur la plaine lorraine, la semaine se termine par un engagement à Angoment (près Badonvillers), village que chacun se vante d'occuper. Elle s'était ouverte par la capture d'un détachement bavarois à Emberménil, non loin de la frontière, à l'est de Nancy.

Faut-il que sur le front en général et qu'en Woëvre méridionale surtout les tranchées des deux camps se touchent pour que la mine destinée au fossé ennemi en arrive à ne faire sauter que le sien propre ! C'est ce qui est arrivé aux Allemands vendredi 29 à Flirey. Ils s'en consolent en repoussant le même jour une attaque française dans le bois d'Ailly. Cette attaque était sans doute pour tenter de reprendre un point d'appui perdu le 26. En fait de pertes, les Allemands peuvent pleurer sur celle de leurs passerelles jetées une deuxième fois en huit jours entre St-Mihiel, Chauvoncourt et les Paroches, travail qu'une deuxième fois les obus français réduisirent à s'en aller tristement au fil de la Meuse. Mais les pontonniers en referont d'autres, qu'on leur détruira aussi.

* * *

L'Argonne a toujours été, depuis trois mois, la région où l'offensive allemande a été le plus continue comme le plus persévérante. Même entre le 15 novembre et le

15 janvier, époque où l'armée germanique se tenait sur la défensive générale, le bois de la Gruerie — car c'est dans ce secteur septentrional de la grande forêt que s'est réfugiée, semble-t-il, toute l'activité de l'envahisseur — ne cessa de retentir de ses coups de pioches, de ses explosions de mines, de ses attaques à la baïonnette. La semaine dernière avait vu la fin — provisoire — des combats engagés en avant de St-Hubert, vers Fontaine-Lamitte. L'Allemand se vantait d'avoir gagné 500 m., tandis que son adversaire ne lui en reconnaissait que 50, et non pas en profondeur, en longueur seulement. Encore affirme-t-il les lui avoir repris le 26.

Aussi le lendemain voit-il les Allemands de nouveau à l'ouvrage. Ils attaquent par St-Hubert, après Fontaine-Madame. Ils échouent et avec de sanglantes pertes. Mais le surlendemain de ce jour, vendredi 29, une récidive probablement nocturne leur fait enfoncer, sur un front que ni l'un ni l'autre des belligérants ne nous détermine, les lignes françaises, qui doivent en hâte aller se reformer 200 m. plus loin. C'est tout d'ailleurs, et après ces 200 mètres-là l'assaillant n'est guère plus avancé.

La Champagne n'aurait vu que le duel éternel des artilleries, — avec un succès marqué français, — si les Allemands ne s'étaient le 26 avisés d'entreprendre la cote 200, qui fut déjà le théâtre de si violents combats fin décembre. Sur ce point, on le voit, les lignes françaises n'ont pas suivi le mouvement général en avant de tout le front Perthes-Massiges. Mais elles y résistent aussi à tous les assauts. Ce fut le cas cette fois encore.

*
* *

Le dimanche avait été des plus calmes sur l'Aisne, sauf une petite attaque allemande repoussée à Berry-



au-Bac. Mais le lundi 25 le plateau de Craonne, qui ne faisait plus parler de lui depuis quelque temps, a eu un réveil soudain. Une violente attaque allemande, que rien ne faisait prévoir, se jette sur le rebord sud-occidental du plateau. Les Français avaient fortement établi leur droite à l'est de la ferme de Heurtebise (la ferme elle-même faisait partie des lignes allemandes). Au centre, la ligne rejoignait la ferme de Creute et le Chemin des Dames. Leur gauche, plus à l'ouest, s'appuyait à un fortin en terre. Ils avaient installé une partie de leurs réserves — deux compagnies — dans une carrière servant aussi de chambre à munitions, près de Creute.

Ce fut cette carrière que visa brusquement la rafale des obus et des bombes. L'assaut fut si soudain et brutal, qu'avant qu'on eût pu prendre des mesures pour mettre à la raison l'artillerie de l'agresseur, ce réduit était à moitié démoli et son entrée murée.

Profitant du désarroi causé par cette aventure et de l'affaiblissement où la perte de ses réserves d'hommes et de projectiles mettait l'adversaire, l'Allemand se rua sur les triples lignes du rebord du plateau, qui résistèrent. Mais Creute dut être évacuée, et ses défenseurs se replièrent dans le petit bois Foulon, au sud de la route, où l'ennemi les suivit. A minuit les deux compagnies enfermées dans la carrière se constituaient prisonnières.

Là s'arrête ce que les Français reconnaissent comme exact. Mais les Allemands vont plus loin ; ils estiment avoir dans la même nuit enlevé aussi les lignes de droite, rejeté les défensurs du rebord du plateau ; bref, avoir conquis un nouveau front de 1500 mètres, auquel ils ajoutèrent, le surlendemain, 500 mètres encore. Là, on ne s'entend plus du tout ; l'adversaire ignore tout cela ! il affirme avoir reconquis la majorité du terrain perdu. Il faudra attendre[1].

Le reste du front de l'Aisne n'offre rien de particulier, sauf l'échec d'un coup de main que hasardèrent les Allemands dans le bois de Saint-Mard, pour y reprendre les tranchées perdues en décembre entre Tracy-le-Val et Puisaleine; sauf aussi une tentative de passer sur la rive sud de l'Aisne, qui eût pu être le début d'un mouvement à large portée stratégique, mais qui, facilement repoussée et nullement renouvelée, n'a

[1] Les récits subséquents des belligérants, bien que plus détaillés, ne résolvent pas les contradictions ci-dessus.

eu d'autre résultat que de mettre les Français davantage sur leurs gardes. L'essai fut tenté sur le point le plus méridional de la bouche de la rivière, à la tête du pont de Venizel et à 1200 mètres plus à l'est, au moulin des Roches. On se demande la raison de cette entreprise et même si elle a jamais sérieusement existé autrement que sous la forme d'une forte patrouille lancée en reconnaissance pour voir où, comment et jusqu'à quel point les rives étaient défendues.

* * *

Toute l'activité du front ouest se concentre sur le canal de Béthune, le reste ne consistant qu'en fusillades et en canonnades, dont le principal résultat fut l'explosion de tous les caissons d'une batterie allemande à Neuville Saint-Vaast. Donc, au nord et au sud du canal, sur la route départementale de La Bassée à Givenchy et sur la route nationale de La Bassée à Béthune par Guinchy, les envahisseurs prononcent, le 25, — le même jour que Craonne, le même jour que Saint-Hubert, — une violente attaque sur cinq colonnes, une division pour le moins, contre la première division anglaise. Ils sont rudement rejetés, au nord, par une contre-attaque de flanc fort réussie. Au sud en revanche, point de suture des lignes françaises et anglaises, ils réussissent au prix de fortes pertes à s'emparer de quelques tranchées — 1100 m., affirment-ils. Ce ne doit pas être sur la route même, en tout cas, puisque là leurs adversaires ont pu relever et compter les morts, — 300 pour le moins, — ce qui prouve qu'ils sont demeurés maîtres du terrain. Mais peut-être plus au sud[1].

[1] Au contraire : probablement plus au nord, entre la route et le canal. Car immédiatement au sud de la route commencent les lignes françaises.



En tout cas, après avoir annoncé, au premier abord, qu'ils avaient repoussé toutes les attaques, les Anglais nous ont appris et répété, à deux jours de distance, qu'ils avaient récupéré la totalité du terrain perdu. De leur côté, les Allemands avouent que l'Anglais a contre attaqué, mais pour dire qu'ils l'ont repoussé. Le lendemain 29 et le surlendemain 30, ils ajoutent qu'ils ont arraché aux Français[1] trois nouvelles tranchées pour le moins. Tout comme à Craonne, la contradiction est irréductible et nous manquons de base pour trancher le différend. Les prochains événe-

[1] Donc au sud de la route de Béthune à La Bassée.

ments nous l'apporteront-ils ?[1] En tout cas les Allemands ont dû perdre dans cette affaire 2500 hommes.

* * *

En Belgique deux fronts d'attaque seulement. Le premier est à l'est d'Ypres, Passchendaele ou Becelaere[2], on ne sait à moins que ce ne soit plus au sud Zillebeke, qui avait été fortement bombardée la veille. Bref, le 25 — toujours ce 25 — une offensive allemande est arrêtée net par le feu de l'artillerie et des mitrailleuses, et c'est un vrai massacre des compagnies de tête. Le reste ne suit pas. Coût de l'opération : 1500 hommes.

A l'autre bout du front des Flandres, à Nieuport et au delà, ce sont au contraire les alliés qui attaquent. Les Belges d'abord, qui progressent à Pervyse le 25, après en avoir fait autant la veille à Saint-Georges. Pendant ce temps les Marocains, la 42e division, ceux qui se distinguèrent si fort sur la Marne à l'attaque de La Fère-Champenoise, avancent pas à pas vers l'ouest, à la sape, le long du canal de l'Yser, qu'ils ont franchi au pont de Nieuport. Arrivés au pied de la grande dune, après un vif bombardement, ils donnent l'assaut. C'est le 28 au soir.

Un instant les valeureux assaillants prennent pied dans la dune. Mais une contre-attaque les en déloge, et si leurs camarades ont pu compter les cadavres de leurs ennemis sur les routes de La Bassée, l'ennemi leur rend la pareille devant Lombaertzyde. Cet échec,

[1] Guère.

[2] Un combat qui se livra tôt après, près du château d'Heerentage et de la ferme Verbeck, donne à penser que non seulement Becelaere, mais encore une partie des bois à l'ouest étaient aux mains allemandes, même avant l'offensive du 22 avril sur Ypres.

c'est la version allemande. Les Français, eux, ne disent pas qu'ils aient dû abandonner la dune; toutefois ils n'en parlent plus, si ce n'est pour dire que, là aussi, les pertes allemandes furent grandes.

* * *

Car jamais les adversaires ne se seront tant jeté de calculs macabres à la tête que durant cette semaine. Comme toujours, celui qui est le plus touché est celui qui a le plus attaqué. Et le chiffre de 20,000 hommes articulé par un des communiqués français comme les pertes allemandes des 25 et 26 n'apparaît pas comme tout à fait impossible. Ce qu'il y a de plus effrayant dans ce dénombrement comme dans ceux qui l'ont précédé, c'est qu'après tout cela, Français en décembre comme Allemands en janvier n'ont pas avancé d'un pouce et qu'on n'entrevoit, dans l'état actuel des choses, le dénouement de la formidable partie que derrière l'extermination du dernier soldat, derrière la dernière cartouche et la dernière ration.

L'offensive russe en Prusse orientale. L'offensive austro-allemande s'accentue dans les Carpathes.

Nous nous demandions, mercredi dernier, si la soudaine flamme jaillie des obscurités de Prusse orientale ne serait cette fois encore qu'un feu follet, ou bien s'il y fallait voir le prélude d'un réel incendie, et laissions à la semaine suivante le soin de répondre. Cette semaine a répondu : ce n'est ni l'un ni l'autre tout à fait.

Ce n'est pas un feu follet, car le front a cette fois une ampleur inaccoutumée — pas loin de 150 km. Au

début, les 24 et 25, il ne s'agissait, d'après les renseignements allemands, que d'attaques russes au nord-est de Gumbinnen, et d'un duel d'artillerie au sud, vers Lœtzen. Mais dès le 26, le mouvement, tel qu'il nous est révélé plus tard par l'envahisseur slave, se développe au sud tout le long de l'Anger jusqu'au delà de Lœtzen ; au nord, non seulement par Mallwischken et Lasdehnen, jusqu'au Niémen : il dépasse le fleuve et s'infléchit comme un harpon menaçant par le nord-ouest jusqu'à Tilsitt.

Les Allemands ont beau nous dire ce jour-là que l'offensive ennemie ne fit aucun progrès, que du reste les attaques sont sans importance : ils ne doivent pas être tranquilles, car dès le lendemain 27 on les voit prendre les devants par le centre, poussant leur pointe entre Gumbinnen au nord et Darkehmen au sud, le long de l'Anger, et plus à l'est jusqu'à Alt-Maygunischken, mais sans succès.

A Gumbinnen même et plus au nord, ils demeurent sur la défensive, faute d'effectifs suffisants, et ils ne peuvent pas empêcher le 28 que l'adversaire, s'avançant jusqu'au nord de Tilsitt, ne vienne détruire la station de Poggegen, à 6 km. à peine de la ville, ainsi investie de deux côtés.

Ils sont plus heureux à Kussen, où les attaques russes échouent le même jour, à 12 km. à l'ouest de Pillkallen, et ils peuvent de même s'opposer à l'offensive moscovite tentée sur le secteur du centre, à Darkehmen, ainsi que sur le secteur sud le long de l'interminable et filamenteux bras méridional du lac Löwentil, sur la voie ferrée Lötzen-Lyck.

Mais voici trois jours que les bulletins des adversaires font silence sur toute la ligne de Prusse. Et voilà pourquoi on ne saurait parler encore d'incendie,

car le propre d'un incendie est de se propager. Or on dirait que les pompiers allemands ont réussi déjà à circonscrire le fléau. Du moins pour l'heure. Attendons le prochain crépitement.

* * *

Nous avions constaté, la semaine dernière, l'arrêt subit de l'action russe entreprise au nord de la Vistule et qui promettait tant. Telle nous l'avons quittée, telle nous la retrouvons. L'Allemand annonce de petits combats heureux au nord-est de Vlotchlavek, le 25. Le lendemain mardi, c'est au tour du Russe de presser des bataillons ennemis à Skempe. Le 27 le Germain prend sa revanche plus au nord-est encore, à Bieshun. Mais ces ondulations, qui courent ainsi d'un bout à l'autre du vaste front sont faibles, et sans lendemain.

Tout aussi décevante, bien que mille fois plus acharnée, est la lutte au sud du grand fleuve. Voulez-vous du Borzimow ? En voici avec abondance. Les Russes y avaient perdu le 23, puis repris une tranchée — ni plus ni moins. Le 24, ils en enlèvent une de l'ennemi. Ils repoussent à la baïonnette de violentes attaques le 26; font irruption dans les sapes allemandes le 27. Il faut croire que d'autres sapes subsistèrent et arrivèrent à distance d'assaut, car le lendemain ces Allemands prononcent avec toute une division une forte attaque, qui réussit en partie ; du moins ils annoncent la prise d'une position principale à l'est de Kowitz (nord-est de Borzimow), ce que leurs adversaires avouent, mais sous la forme d'une tranchée seulement, l'Allemand ayant été délogé de toutes les autres. Les attaques germaniques se succèdent sans interruption toute la nuit et le jour suivant. Les Russes contre-attaquent, du reste,

OUEST

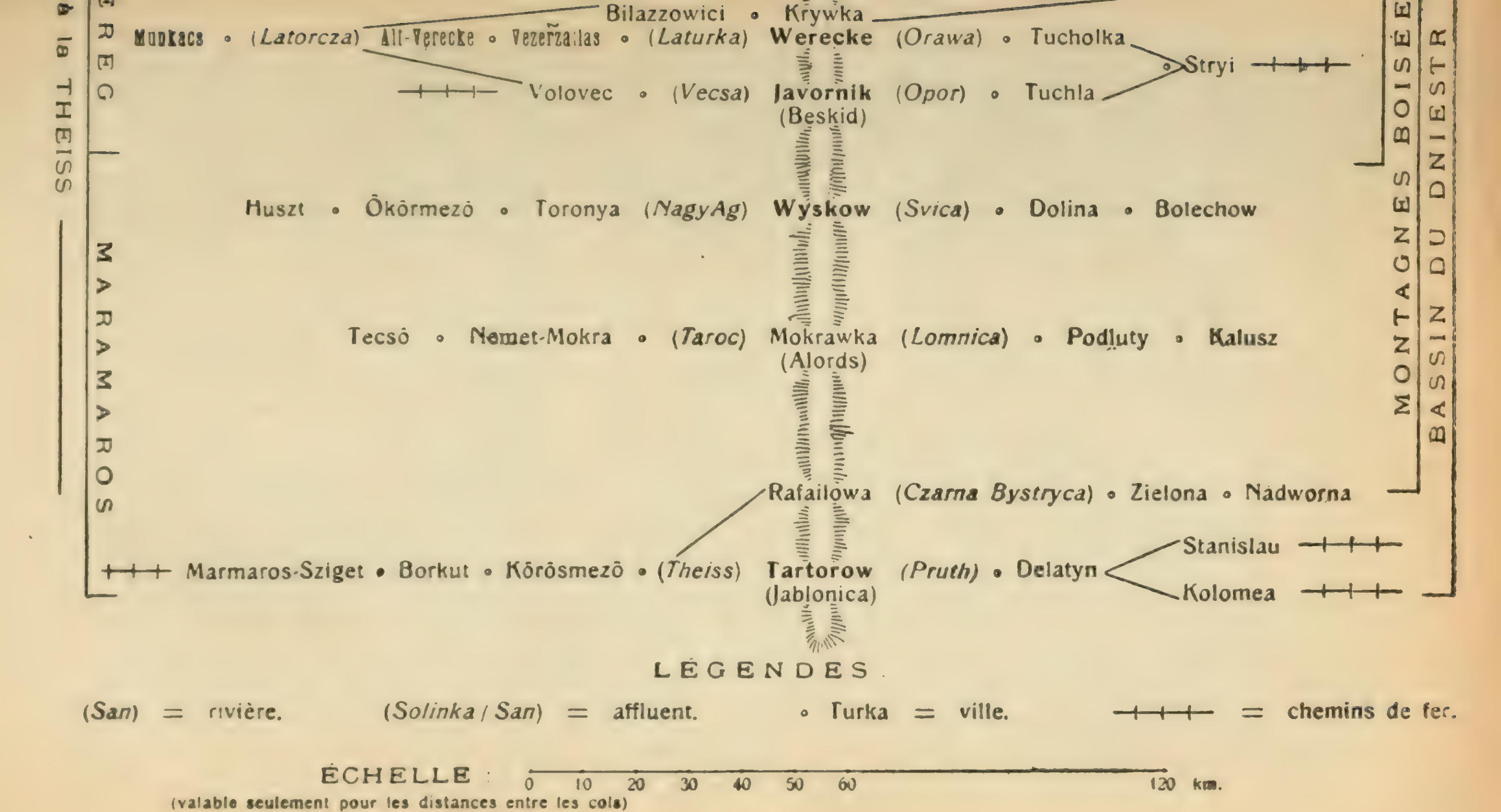
des cols des Carpathes avec les vallées y aboutissant et leurs principales villes

Comitat	HONGRIE — Villes	HONGRIE — Rivières	COLS	GALICIE — Rivières	GALICIE — Villes
SAROS			Muczynka	(*Bostiaka / Dunajec*)	Tylicz • Neu Sandec
SAROS		(*Swarsop*)	Lackova	(*Biala*)	Bieliczna • Grybow
SAROS			Plazini	(*Rapa / Wisloka*)	Blechnarka • Uscieruskie
SAROS	(*Topla*) Bartfeld • Zboro • Polyanka	(*Kamenec*)	Konieczna	(*Zdynia*)	Gorlice
SAROS			Ciechanie	(*Wisloka*)	Krempna • Zmigrod
SAROS	(*Ondawa*) Stropko • Svidnick	(*Ladomerka*)	**Dukla**	(*Jasiolka / Wislok*)	Dukla • Krosno
SAROS			Wegliska	(*Jasiel / Wislok*)	Iasliska • Rymanow
ZEMPLEN		Wirawa	Paleta	(*Ostawica / San*)	Radoszyce
ZEMPLEN	Homonna • Mezö-Laborcz	(*Laborcz*)	**Lupkow**	(*Ostawa / San*)	Lupkow • Sanok
ZEMPLEN		Olsinko	Wysola		
ZEMPLEN	Oroz-Ruszka	(*Ciroka*)	Rastoki	(*Solinka / San*)	Baligrod • Lisko
UNG	Novoszedlika	(*Uliczska*)	Babia-Skala	(*Wetlinka / San*)	Wetlina
UNG			Wolosate	(*Wolosatka / San*)	Lutowiska

BASSIN DE LA VISTULE

DES ORIENTALES

Toutes ces vallées abo



1. Les *traits obliques* reliant deux vallées signifient que la plus courte vient aboutir à la plus longue.

avec une ardeur égale tout le vendredi, tout le samedi. Quand nous les quittons ce 30 au soir, la bataille fait toujours rage.

Même spectacle un peu plus au sud, à l'est de Bolimow, dans le secteur Volja-Schidlovsa, le 27 et, la veille, plus au sud encore : à l'est de Skiernewice, vers Grabskebudy et Kamion[1], sur la Rawka cette fois, que l'envahisseur n'a pas encore réussi à franchir dans ce secteur. Il faut dire que là, comme sur la Bzura inférieure, comme sur la Nida, l'artillerie russe est présente et formidable. On la dirait renforcée depuis la dernière semaine, car le grand-duc ne tarit pas sur ses exploits, alors que précédemment il se plaignait des pièces lourdes de l'adversaire.

* * *

Les Autrichiens aussi, d'ailleurs, sont satisfaits de leurs gros calibres. Eux aussi parlent des exploits de ces « joujoux », spécialement le 25 devant Tarnow, et le 30 où leurs obus forcent l'ennemi d'évacuer ses tranchées. Tout cela pour dire qu'il ne se passe rien sur la Dunajec.

En effet, tout le sang de ce corps immense a reflué vers son extrémité sud-orientale, les Carpathes. Nous avions vu, à la fin de la semaine dernière, les Austro-Hongrois subitement renforcés dans la vallée de l'Ung y reprendre l'offensive, après douze jours de sommeil, et repousser l'envahisseur jusque près du col d'Uzsok, lequel au soir du quatrième jour de combat est finalement reconquis le 26.

Mais le mouvement ne se borne pas là. C'est sur tout le front de près de 250 km., entre le col de Dukla à

[1] N. p. c. a. Kamion ou Kamiony, au confluent de la Bzura et de la Vistule.

l'ouest et celui des Tartares à l'est, que l'armée austro-hongroise, pourvue de renforts — y compris les 80,000 Allemands qui sont bien là où nous n'avons cessé de les voir se diriger — prend résolûment l'offensive.

Tout d'abord l'attention des Russes est attirée surtout par le col de Doukla et passages voisins. C'est là qu'il porte son premier effort contre-offensif, et avec succès. Le 27 il peut annoncer que l'ennemi se retire précipitamment. Plus à l'ouest encore, au col Konieczna, il refoule l'offensive autrichienne au sud des crêtes. C'est pour lui l'essentiel, car ce sont ces passages qui, aux mains ennemies, menaceraient le plus directement les lignes de la Dunajec.

Mais pendant ce temps les Austro-Allemands se hâtent dans les autres vallées. Dès le col de Lupkow, vers l'est, ils ont la supériorité du nombre et ils avancent. Nous venons de voir que le col d'Uzsok est tombé, le 26, en leur pouvoir. Le surlendemain c'est le tour du Verecke, celui de Javornik, après des combats à Vezerszallas et Volovec. La vallée de la Latorcza est ainsi libre d'ennemis. Pendant ce temps, plus à l'est encore, le col de Toronya est pris, le 27, et les Russes repoussés jusqu'à Wyskow, à 4 km. de la frontière. Ainsi le cours du Nagy-Ag redevient tout entier hongrois. Enfin sur le dernier col avant celui des Tartares les Russes, défaits à Rafailowa, se retirent sur Zielona, direction Nadworna.

Or, ce sont là les cols qui donnent, les uns dans la vallée du San supérieur (Lupkow, Rastoki, Uzsok), les autres sur les sources du Dniestr (Uzsok également) ou de ses affluents (Wyskow). C'est là que les alliés germains ont concentré leurs forces principales pour tenter un mouvement tournant à vaste rayon — bien plus vaste que celui esquissé en décembre et qui

échoua contre les lignes russes de Galicie et de Pologne. Du moins, ce semble être là la crainte de l'état-major russe. A lire les bulletins de son adversaire, on lui assignerait à Vienne — avec la permission d'Hindenburg — un objectif plus modeste, et plus politique que guerrier : celui de rassurer tout simplement Budapest en débarrassant une fois encore la Hongrie des menaces de l'invasion. Ce qui tend à le faire croire, c'est d'abord le *cocorico* triomphal du 30 et des jours suivants, qui semble être celui qu'on pousse une fois l'œuf pondu et le but atteint. C'est ensuite le fait que l'on ne fait guère mine, depuis trois jours, de vouloir pousser plus loin l'aventure et redescendre une fois de plus dans ces vallées galiciennes au risque d'être obligé de les évacuer à la course, comme ce fut déjà le cas à trois douloureuses reprises[1].

Peut-être aussi cette réserve vient-elle tout simplement de ce que les Russes sont arrivés à leur tour en force. Auquel cas nous ne tarderons pas à en voir les effets, sous la forme d'une reprise des cols par les armes slaves.[2]

Et si cette histoire vous ennuie...

En attendant, personne ne songe plus à la Bukovine. C'est qu'il ne s'y passe plus rien. Le duel même d'artillerie qui sévissait encore le 25 à Valeputna, au pied du col de Jacobleny, et devant Kirlibaba, vers les sources de la Goldene-Bistritz, s'est arrêté. Et du même coup l'on ne nous parle plus des préparatifs roumains. Ils doivent pourtant se poursuivre : l'alerte a été chaude et peut se renouveler.

[1] C'est ce qu'on fit pourtant, en février, par les cols les plus orientaux ; mais le retour de fortune prédit se produisit dès le 24, non loin du Dniestr, sur la Czeczwa.

[2] Effectuée, en effet, entre fin mars et fin avril.

Après Karaourgan. Les Russes reprennent Tabriz. L'Allemagne décrète le blocus de l'Angleterre.

Comme nous ne sommes pas de ceux qui croient, avant de les avoir entendus tirer, à la présence de 400,000 Austro-Allemands sur le Danube, ce front ne nous donne cette semaine qu'un vol d'avion au-dessus de Belgrade et une canonnade vers les Portes de Fer, le 28. Or donc tournons-nous vers l'Orient — le vrai, l'asiatique — pour y « faire le point » des opérations.

Sur le théâtre principal, soit celui de Sary-Kamisch à l'Araxe, rien de nouveau. Le long bulletin russe paru ces jours-ci donne de toute cette campagne un récit identique à nos récits propres, avec quelques précisions en plus. Ainsi nous savons qu'Enver bey commandait personnellement ; que la position principale des Turcs à la bataille de Karaourgan était la ville et le château de Zivin, sur territoire arménien, à trois kilomètres de la frontière ; que l'anéantissement du régiment ottoman (naguère, il y en avait deux : le 52e et le 92e ; aujourd'hui, ils se sont fondus en un seul) a eu lieu à Altouboulak ; qu'enfin la dernière position de repli des vaincus fut Tchermouk et Weykhnya-Khalik. Pour le surplus la poursuite est arrêtée, ainsi que nous l'avons dit, la Russie n'ayant pas assez de troupes pour s'offrir le luxe d'envahir sérieusement l'Asie mineure.[1]

L'aile gauche de l'armée de Sary-Kamisch — aile qui pourrait bien mieux figurer comme corps de flanqueur indépendant — opérait, nous l'avons vu, dans la vallée de l'Olty Tschaï. Entraînée dans la retraite qui suivit la déroute du gros, elle put reprendre pied au sud

[1] Elle a pourtant constamment progressé depuis, mais pas à pas, et ne paraît pas être allée bien loin, sauf dans la région de Van.

d'Olty, et ressaisir même l'offensive le 26. Offensive d'ailleurs purement tactique, et destinée à couvrir le flanc de l'armée de Karaourgan, car, après deux jours de succès, les bulletins se taisent sur son compte. Les Russes se taisant aussi, il faut en conclure que tout y est au calme plat.

Entre la vallée de l'Olty et la mer Noire coule, parallèlement à la côte, comme on sait, le Tschorokh. Nous y avions laissé la colonne de Batoum arrêtée dans sa retraite et tenant de fortes positions sur les escarpements ouest du fleuve, entre autres à Sultan Selim. Mais tout comme le dreadnought de ce nom, après des exploits sans nombre jusqu'au 28, il lui fallut en fin de compte se replier sur Bachkioi, où l'ennemi ne paraît pas s'être soucié de la poursuivre.

* * *

Un seul domaine restait aux fils du Prophète où leur offensive se fût jusqu'ici déroulée sans revers : l'Asserbéidjan. Mais il était probable qu'après s'être débarrassés de leurs adversaires du Caucase, les Russes se retourneraient aussitôt contre ceux de la Perse. Et ainsi fut fait. De l'Araxe débouchèrent des renforts qui allèrent grossir les détachements de Khoï. Le 26 janvier les Turcs qui, venant de Tabriz, marchaient sur ce qu'ils appelaient le « dernier réduit des Russes dans l'Asserbéidjan », se heurtèrent à des forces supérieures. Ces forces, après deux jours de combats, non seulement les rejetèrent au sud-est sur Sofian d'abord, sur Tabriz ensuite, mais les chassèrent successivement de ces deux villes pour y faire leur entrée triomphale, le consul russe en tête. On ajoute que l'accueil de la population fut des plus sympathiques. N'en doutons pas, surtout si elle avait peur.

Les Turcs battent en retraite sur Meragah. C'est ce qu'ils ont de mieux à faire, et même de regagner au plus vite les montagnes qui les séparent de la Mésopotamie. Autrement ils pourraient trouver, en y arrivant, la route coupée par des détachements ennemis venus le long de la rive ouest du lac d'Ourmia.

Et c'est ainsi que l'armée ottomane, faute d'avoir su se concentrer opportunément sur le point essentiel de la lutte, a réussi à faire battre en détail toutes ses colonnes par un ennemi certainement fort inférieur en nombre, mais qui a su, lui, admirablement opérer sur ce qu'il est convenu d'appeler « la ligne intérieure ».

Du côté anglais, simple escarmouche aux abords de Kantarah, sur le canal de Suez, qui prouve que les Turcs ne sont pas loin, mais qu'ils ne sont pas bien dangereux, du moins pour l'instant, et qu'ils le deviennent de moins en moins à mesure que les renforts arrivent à l'Egypte. Du reste ils sont là pour les y attirer et les empêcher d'affluer en France. Indirectement, ne sont-ils pas une des causes de l'échec de l'offensive tentée fin décembre par le général Joffre ?

L'Afrique n'a rien donné d'autre, à part une insignifiante révolte des noirs du Nyassaland dans l'Afrique orientale anglaise. Les côtes turques n'ont vu qu'un débarquement anglais à Alexandrette aux fins d'y détruire les câbles télégraphiques, tandis que les côtes russes de la mer Noire auraient vu, selon Constantinople, le bombardement d'un de leurs ports... dont le nom demeure un mystère. C'est le secret du Sérail.

* * *

Ayant déjà noté le fameux combat naval au Dogger-Bank du dimanche 24, nous n'avons pas à y revenir, sinon pour relever l'insistance avec laquelle les Alle-

mands affirment — et croient sans doute — avoir coulé un vaisseau anglais : le *Tiger*, précise-t-on dans les journaux. Nous en sommes désolés pour eux, mais réellement il n'y a aucune apparence.

Une canonnière allemande, *Gazelle*, a été torpillée par un sous-marin russe près de l'île de Rügen. Elle a pourtant pu regagner le port. Et c'est tout pour la flotte de guerre.

Mais il y a la flotte de commerce, qui se voit maintenant ouvrir, bien malgré elle, un compte dans le grand livre des batailles navales.

L'amirauté allemande commencera en effet de mettre à exécution sa menace de couler tous les navires marchands des puissances de l'Entente. Les neutres auront moins à souffrir de ces pertes tout étrangères qu'ils n'avaient à souffrir des cargaisons à eux destinées et saisies par les vaisseaux britanniques. Mais voilà une preuve de plus du caractère férocement désespéré de cette guerre affreuse. Chaque nation y joue son va-tout. On veut affamer les 110 millions d'habitants des deux empires alliés et, sous prétexte de « boucher les fissures », on prétend obliger les neutres à participer à ce blocus. Les empires en question répondent en cherchant à affamer leurs adversaires par la destruction de leurs arrivages maritimes. Eh bien ! soit, d'un côté comme de l'autre. Et puissent les nations belligérantes s'apercevoir à la longue que leurs non-combattants, aux guerres enfantées par notre « civilisation » d'aujourd'hui, souffrent autant et plus que leurs armées sous la mitraille. Peut-être cela leur ôtera-t-il l'envie de recommencer.

VINGT-SEPTIÈME SEMAINE DE GUERRE

Du 31 janvier au 6 février

Des escarmouches. La nouvelle armée anglaise et ses conséquences. Les réserves allemandes.

La semaine qui vient de finir a sonné pour les Vosges le glas — au moins provisoire — de l'hiver. Cela tombe mal pour les Allemands, qui venaient justement de mettre sur pied un corps spécial de skieurs, fait pour tenir tête aux alpins français. Mais le jour même où ils annonçaient, le 3, une rencontre heureuse de patrouilles dans ces conditions, le dégel survenait.

Cette escarmouche se reliait à une action française dans la direction du Hartmannswillerkopf, ainsi que plus au nord-ouest, au col du Kohlschlag. Mais cette avance semble ne pas avoir eu de lendemain, pas plus que les progrès du 2 vers Burnhaupt-le-Bas et peut-être qu'un certain terrain conquis plus au sud, au delà d'Ammerzwiller. D'ailleurs, les Allemands n'ont eu qu'un succès moindre encore, car leur attaque d'Uffholz dans la direction de Steinbach le 4, de même que celle du lendemain au sud d'Altkirch, ont été refoulées sans peine.

Dans l'est, si l'on excepte une petite tentative allemande, vite enrayée, sur les Hauts-de-Meuse — à la corne ouest du bois Bouchot — et un succès des avant-postes en Woëvre et sur la Seille le 3, il n'est à relever que des incidents de l'air. Nous ne voulons pas parler seulement de la neige, à laquelle succéda le brouil-

lard, mais aussi et surtout de l'avion allemand abattu à Verdun le 4 et de celui qui vint jeter des bombes le lendemain sur St-Dié, à l'heure où les Français «descendaient» un ballon captif à Sommepy en Champagne. L'élément terrestre est représenté par un train de 25 wagons auquel les obus français mirent le feu dans la Woëvre le 5.

En Argonne on est toujours plus actif qu'ailleurs. C'est pourquoi nous enregistrons pas mal de remue-ménage, le lundi 1er, près de Fontaine-Madame, ainsi, plus au nord-ouest, qu'à Bagatelle, où une tranchée, sous l'explosion des fours de mines, doit être évacuée par les Français, d'ailleurs sans perte d'hommes et pour repousser avec d'autant plus d'énergie deux attaques que l'ennemi, le lendemain. lance par la brèche qu'il croit avoir ainsi faite. Le surlendemain, récidive et même succès. Comme, le jeudi 4, les Allemands reviennent encore à la charge, les Français passent cette fois à la contre-attaque et non seulement refoulent l'ennemi sur son point de départ, mais lui prennent quelque terrain. Le lendemain, on s'y consolide, tandis que les Allemands parlent d'une agression française repoussée, sans qu'on sache s'il s'agit de cette affaire ou d'une autre.

* * *

La région de Massiges à Perthes a fourni le «clou» de la semaine, un bien petit clou, bien peu acéré. Après quelques jours de repos, les Français avaient repris leur travail méthodique de consolidation et d'avance sur la ligne Perthes-Le Mesnil-Massiges. Le 1er février, ils réoccupaient un petit bois au nord de Perthes et progressaient le lendemain, tant dans cette direction que plus à l'ouest, à cette cote 200 contre la-

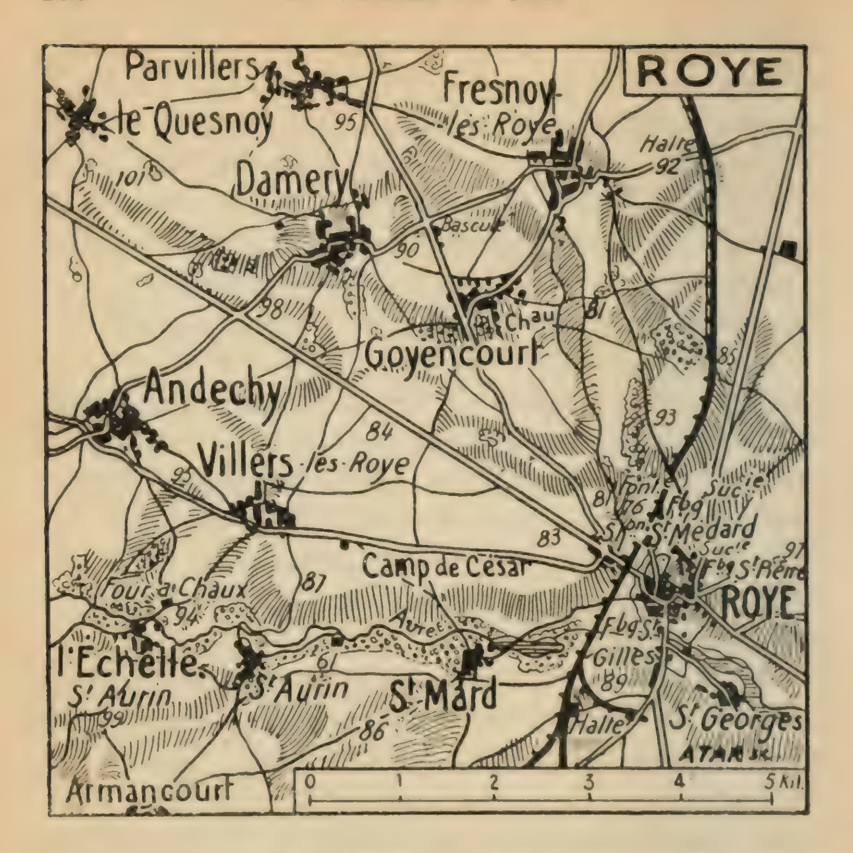
quelle tant d'infructueuses attaques allemandes furent déjà menées. Le lendemain 3 — est-ce à la suite d'une attaque française ? les Allemands le prétendent — l'envahisseur se rue sur les tranchées de première ligne dans tout le secteur. Partout il est repoussé, sauf à l'aile droite, à Massiges où, l'assaillant s'étant fait précéder d'explosions réussies, il fallut abandonner les excavations désormais inhabitables et se creuser d'autres abris quelques mètres en deçà. Telle est la version française. Les Allemands, eux, disent avoir traversé successivement, sur un front de deux km., trois lignes de tranchées et les avoir conservées malgré des contre-attaques survenues le lendemain 5. Pourtant, ce même 5, les Français annoncent des progrès sur ce point, progrès accentués le lendemain en dépit des poussées de l'adversaire.

Le reste de ce front a vu encore deux attaques infructueuses : des Français au nord de Perthes, le 4, et de deux compagnies allemandes, le 6, sur la crête du Calvaire.

Le long de l'Aisne, le calme persiste. Seul le canon arrose la ligne de projectiles. Une seule de ces averses fut suivie d'attaque d'infanterie : le 2, vers Soissons. Mais le faubourg de St-Paul tint bon.

* * *

De Noyon, dont la gare fut bombardée le 1er par les pièces lourdes françaises, jusqu'à Arras, nous ne trouvons en action que de l'artillerie. C'est surtout dans le secteur de Roye, vers Quesnois, et dans celui d'Albert que le 3 elle s'en donne sur les blockhaus allemands, de même que le lendemain sur les batteries ennemies, tant vers la Somme encore, à Hem, que plus au nord à Hébuterne, à Pozières et Adinfer. Pourtant là, le 1er,



vers Beaumont-Hamel où une charge allemande est refoulée, ainsi que le 2 vers Arras, le fusil commence aussi à parler.

Près de là, sur la route Arras-Lille, au nord d'Ecurie, où les zouaves avaient il y a quinze jours possédé durant quelques heures une précieuse tranchée, cette même tranchée ou une autre voisine, a été enlevée à nouveau par eux le 4, conquête qui résista à tous les bombardements. La veille comme le lendemain, plus au nord, les Allemands ont en vain cherché à reprendre la lisière du bois de Notre-Dame-de-Lorette.[1]

Enfin c'est encore la route Béthune-La-Bassée qui

[1] C'est-à-dire du bois de Bouvigny.

retentit des plus vifs combats de la région. Le mardi 2, l'Allemand avait attaqué sans résultat. Au contraire, l'assaut que les Anglais donnèrent le 6 à la briqueterie dont l'ennemi avait peut-être bien pu s'emparer le 25, lors de sa grande attaque, ainsi qu'aux tranchées adjacentes, réussit. Les combats s'y sont du reste prolongés le lendemain.

Et nous voici une fois de plus en Belgique où, à part une attaque allemande repoussée le 31 au sud-est d'Ypres, attaque renouvelée avec succès cette fois le 6 (sans succès, affirme-t-on à Paris), il n'y a que duos de batteries et circuits d'avions.

* * *

Mais le grondement de la mer se rapproche. Et si l'on voulait dégager le fait saillant de cette semaine qui, sur le front occidental tout au moins, en compte si peu, il faudrait le chercher hors des tranchées, sur ces flots de la Manche où les transports, bien protégés par une triple rangée de cuirassés, de torpilleurs et de mines sous-marines, font la navette, paraît-il, entre les deux rives, déposant sur sol français les premiers contingents de ce million d'hommes que lord Kitchener a su lever pour l'écrasement définitif du frère d'autrefois devenu le rival détesté : le Germain.

Cette armée, ceux qui l'ont vue défiler dans les rues de Londres — parmi lesquels un de nos confédérés zurichois qui nous en parlait hier — assurent qu'elle fait une profonde impression, et que les Allemands se font illusions grandes, s'ils pensent qu'elle ne sera pas de taille à affronter avec succès les champs, ou plutôt les sous-sols des champs de bataille. Du reste, les efforts qu'ils annoncent vouloir faire plus qu'ils ne les font pour en entraver le débarquement prouve assez qu'ils

n'ont pas des nouveaux venus, tant s'en faut, tout le mépris qu'ils professent.

Sans doute leurs officiers, à ces Anglais nouveaux venus, ne seront-ils pas férus de science militaire. Mais peut-on en dire davantage de tant de ces jeunes chefs qui semblent commander dans les tranchées allemandes de l'heure actuelle? Quant au soldat, il aura eu plusieurs mois pour apprendre tout à loisir son métier. Bien des unités germaniques, qui ont fait pourtant leurs preuves, n'en pourraient témoigner autant. Ajoutez que ces volontaires sont, pour la plupart, rompus aux sports, et vous conviendrez que ce million-là ne sera pas sans peser d'un poids terrible dans la balance des forces.

Ces forces, actuellement, semblent égales. Sans doute les Allemands auront-ils de quoi égaliser à nouveau, car s'il est probable que leurs cinq millions de première levée (active, réserve, lanwehr, et landsturm second ban [1]) sont à cette heure engagés, il leur reste, au moins sur le papier, d'abord le million et quart de la « toise » de 1914,[2] dont pas un individu n'a encore été appelé, sauf les volontaires; ensuite, les trois millions, toutes déductions faites, que doit leur procurer la réserve de recrutement [3] (soit tous les valides non incorporés à 20

[1] Ce dernier partiellement, c'est-à-dire dans les provinces prussiennes de l'est, la Prusse rhénane, l'Alsace et la Lorraine. On nous assure que, dans ces mêmes provinces, tous les hommes mobilisables de 17 à 45 ans ont été levés et transportés ailleurs, dans l'intérieur du pays, où on les emploie à des besognes accessoires, mais où surtout ils sont à l'abri des incursions ennemies et des exils forcés qui pourraient s'ensuivre.

[2] C'est-à-dire la classe 1915 (dont l'effectif varie, suivant les appréciations, de 500.000 à 800,000) et les ajournés des classes précédentes.

[3] Cette réserve de recrutement, ou Ersatzreserve, qui est évaluée à 2 millions et quart (15 classes à 174,000 hommes) a été appelée dès la mobilisation. Mais on commença par l'instruire, et actuellement une fraction de cette catégorie seulement se trouve sur le front.

ans) et tout le landsturm premier ban [1] qui fonctionne comme réserve ; enfin, d'autres volontaires encore. Le tout doit pouvoir former 4 millions, dont 2 ½ au moins seraient susceptibles de s'aligner comme troupes combattantes, le reste servant d'arrières ou encore de dépôt. Seulement, il faudra faire face toujours de deux côtés, et peut-être serait-il sage à l'état-major allemand de ne compter guère sur plus d'un million et demi à ajouter sur le théâtre de l'ouest. [2]

Pour peu donc que la France puisse remettre de son côté plus du demi-million — et sans doute doit-elle pouvoir le faire, ses dépôts étant encore pleins, à ce qu'on assure, et de nouvelles classes parfaisant leur instruction pour ce printemps [3] — l'équilibre des forces doit se rompre en faveur des alliés. Et encore sans compter la future armée, deuxième million, que lord Kitchener nous promet et dont le Parlement va baptiser le berceau encore vide à coup de livres sterling. Il est vrai que ce nouvel arrivage est encore lointain : mais le temps compte-t-il dans cette guerre ?

Tout ceci naturellement suppose : 1° que le million britannique en train de franchir le canal est bien au complet ou à peu près, et cela, nous n'avons pas le droit d'en douter jusqu'à indices formels du contraire ; 2° que les Russes resteront assez menaçants durant toute la campagne qui va s'ouvrir pour obliger les Alle-

[1] Composé : 1° des hommes de 35 à 45 ans venus de l'Ersatz-reserve ; 2° des hommes de 20 à 45 ans refusés lors de la revision pour léger défaut corporel.

[2] Il n'était pas encore question sérieusement alors de l'intervention italienne, qui réclamera peut-être bien à la longue son demi-million d'Allemands, ou même plus.

[3] Depuis, un communiqué officiel français a donné 1 ¼ million comme disponibilités immédiates, plus 500,000 réformés reconnus aptes à une seconde visite, plus 400,000 et davantage, classe de 1915. En Allemagne, la classe 1915 ne sera appelée qu'en octobre prochain.

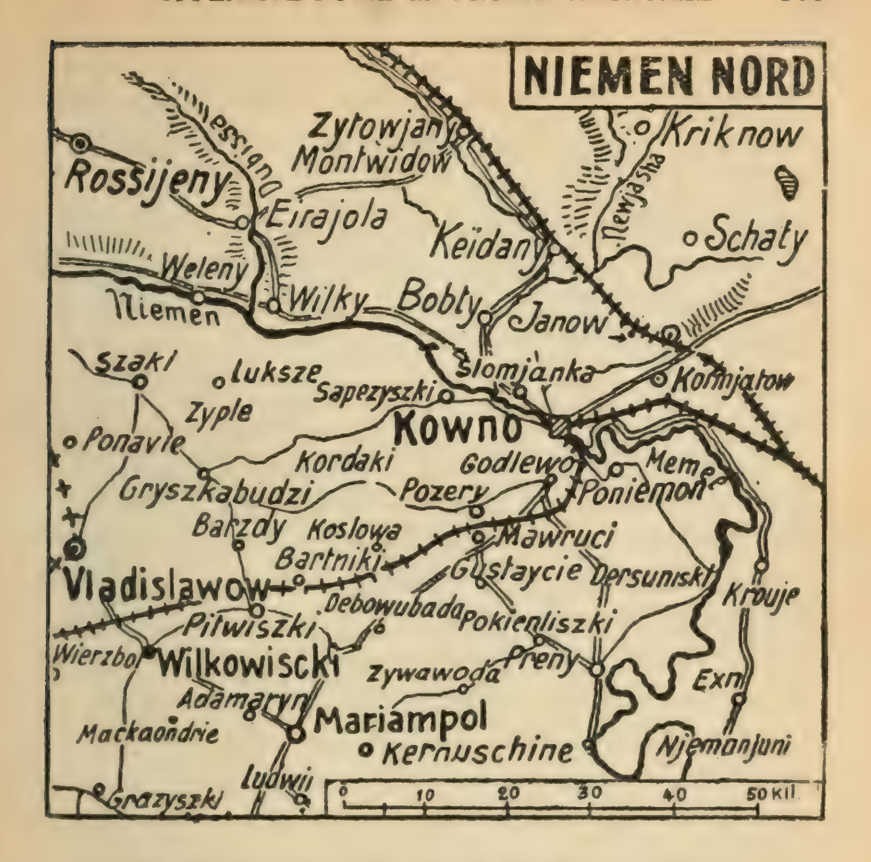
mands à continuer de diviser équitablement leurs forces.

On nous pardonnera cette rapide revue des forces actuelles et futures en présence, revue nécessaire au moment où va s'ouvrir la partie que chacun des deux camps espère décisive — espoir plus confiant dans le camp des alliés que dans celui de leurs adversaires.

Mais on nous pardonnera aussi de passer sous silence la nomenclature des céréales, des légumes, des métaux, des sels ou acides, dont l'immanquable autant qu'imminente disette obligera tôt ou tard les armées de la Duplice à mettre bas les armes sans plus combattre. Toutes ces dissertations sont bâties un peu en l'air — car qui peut se vanter de connaître l'état exact des choses en Allemagne et en Autriche, réserves, succédanés, « fissures » et le reste ? Elles n'aboutissent, d'autre part, qu'à donner aux neutres l'impression qu'on n'espère plus pouvoir venir à bout de l'ennemi par la force seule des baïonnettes. Il serait prudent, au contraire, de se persuader qu'à l'instar de feu Mirabeau, ce dernier argument sera l'unique capable d'obliger l'intrus à vider les lieux. Et l'on aurait tort de voir d'ores et déjà autant de signes de détresse dans les innombrables mesures qu'est en train de prendre, pour conjurer tout péril économique, le peuple le plus organisateur et, il faut le reconnaître, le plus prévoyant que la race humaine ait jamais produit.[1]

Donc, pour l'instant et pour longtemps encore, place au canon, au canon seul. Il est trop tôt pour faire le compte des dernières cartouches.

[1] Depuis, le relâchement d'une partie de ces mesures, celle entre autre qui concerne le pain, est venu confirmer cette interprétation. L'offensive sur la Dunajec à coup d'artillerie et la recrudescence de bombardement sur le front de France ont prouvé aussi que la Duplice était loin encore de manquer de munitions.



Les Russes partout à l'offensive

A) En Prusse orientale

La semaine dernière nous avait laissé sur un point mort en Prusse orientale. Les Russes s'étaient heurtés, au centre (Gumbinnen) et au sud (Lœtzen), à une efficace résistance allemande, tandis que du trident du nord, pour désigner ainsi les trois vallées parallèles de l'Inster supérieure, de la Szeszuppe et du Niémen inférieur, on ne savait plus rien.

Ce nord s'est réveillé depuis. Partis de Lasdehnen, sur la Szeszuppe, les Slaves avancent dès le mercredi 3, en combattant à cheval sur les trois rivières. Le ven-

dredi des renforts allemands surviennent, et les assaillants doivent reculer. Pourtant le lendemain, renforcés à leur tour, ils rétablissent le combat en leur faveur, ce que conteste d'ailleurs l'adversaire.

Rien n'a été tenté sur le reste du front, les Slaves se contentant de consolider leurs positions conquises, paraît-il, à la suite de l'attaque infructueuse des Allemands le 27 janvier.

B) Au nord de la Vistule

Qu'y a-t-il réellement comme troupes entre la frontière prussienne et la Vistule inférieure ? On parlait, à Pétrograd, de cinq corps allemands. Mais cela semble exagéré. En tous cas, ce ne sont guère que des exploits de cavalerie qui figurent à l'ordre du jour des bulletins moscovites, et la portée des combats incessants qu'on se livre dans ces parages ne dépasse guère celle de simples escarmouches. Pourtant, dans l'ensemble, les soldats du tsar avancent sensiblement.

D'abord, près de la Vistule, les Allemands avaient prononcé la semaine dernière, de Schpetal-Gorny, 2 km au nord-est de Wlotchlavek, une contre-offensive qui les avait amenés 12 km plus à l'est sur la route Lipno-Dobrshin et au delà, à Makow et Dyblin. Le 31 les Russes les en ont délogés et les ont repoussés à mi-chemin de leur point de départ, à Welge (sur cette route encore, mais sensiblement plus au nord-ouest) et à Nassegnewo, où ils sont restés.

Dans la contrée de Lipno et plus à l'est, les Russes tenaient la semaine dernière la route qui de cette ville, par Skempe, Blinno et Goïsk, mène à Serpez. Le 26 janvier, des bataillons allemands avaient été refoulés sur Skempe. Le bourg lui-même fut pris d'assaut le 2 février, tandis que, plus à l'est, ceux de Blinno refoulaient une

attaque allemande. Le bulletin de Berlin annonçait bien ce jour-là que des combats de cavalerie étaient terminés et l'ennemi repoussé. Mais, le lendemain, cela recommençait et finalement, le samedi 6, les hussards de Goïsk, se portant 4 km en avant, enlevaient les villages de Podlesije et Prondystary par une attaque nocturne.

Enfin sur la grande route de Serpez à Rypin se sont livrés les combats les plus importants. De Jonze, où ils devaient être pour se trouver dans l'alignement des autres troupes, les cosaques venus de Serpez se sont rapidement avancés dimanche 31 jusqu'à peu de distance d'Orchulewo, par la rive ouest du lac de ce nom. Cinq jours, ou plutôt cinq nuits plus tard, ils attaquaient « avec succès » les avancées de ce village. Les Allemands ne nous renseignent pas là-dessus. On peut donc supposer que les Russes ont progressé.

Pour la contrée de Dobrshin et celle de Mlawa, on n'a que des données très vagues. Est-ce à cette région ou à tout le front nord-Vistule que se rapporte la phrase laconique du bulletin germanique sur le 31 : « Repoussé les Russes de quelques localités qu'ils avaient occupées le 30 » ? Mais le lendemain les Russes nous parlaient de collisions favorables de ce côté. Bref il faut croire que l'action y est plus languissante qu'à l'extrémité opposée de la ligne.

D'ailleurs, l'intérêt est tout autre part. Transportons-nous-y.

C) Sur la Bzura et la Rawka

Là se joue en effet le drame, drame sanglant s'il en fut jamais, le plus sanglant qu'ait vu cette guerre probablement depuis l'Yser.

C'est exactement dimanche qu'il entre dans sa phase aiguë. Toute la semaine s'était passée à se disputer —

avec quel acharnement ! — quelques lambeaux de tranchées. Le feld-maréchal décida d'en finir. Le matin de ce 31, après une journée et une nuit surtout de contre-attaques russes en partie réussies, il fait appel à ses réserves, amène en chemin de fer jusqu'à Bednary des détachements pris sans doute sur d'autres parties du front, les achemine par Bolimow sur les ponts de la Rawka, puis les lance sur les trois routes qui mènent à l'est vers Volja-Schiedlowska, au nord-est sur la métairie de Moghely et sur Chumin, enfin, par un détour du nord, sur Sucha et Borzimow.

Sept divisions avec leurs 600 et quelques pièces d'artillerie sont aussi massées sur un front d'à peine plus de 10 km. A un signal donné, toutes les bouches vomissent l'enfer sur les tranchées russes ; 140.000 fusils crépitent, 140.000 baïonnettes se jettent dans un assaut furieux. Les premières lignes sont fauchées ; il en survient d'autres. La vague qui déferle et meurt est suivie d'une autre, menaçante, aiguë. Contre la seule distillerie de Borzimow, il n'y a pas moins de cinquante mitrailleuses braquées, crachant toutes ensemble leurs balles en un jet continu, strident.

Et pourtant les Russes résistent à un pareil assaut. Toute la journée du dimanche ils tiennent sans broncher. Au centre, à Chumin et à Moghely avec sa métairie, ils sont d'airain. Au nord, à Borzimow, ils perdent des tranchées, mais ils les reprennent. Pourtant les assaillants, pas à pas, progressent. Le lendemain lundi voit les attaques redoubler. Elles s'étendent maintenant au sud jusqu'à Bolimowski et sa scierie. Mais c'est au centre que se rue l'effort principal allemand.

Enfin, cet effort est récompensé par un gage, si unique soit-il. Le 2 février au soir, Chumin est prise et plus au sud une vaste ferme près de Volja-Schied-

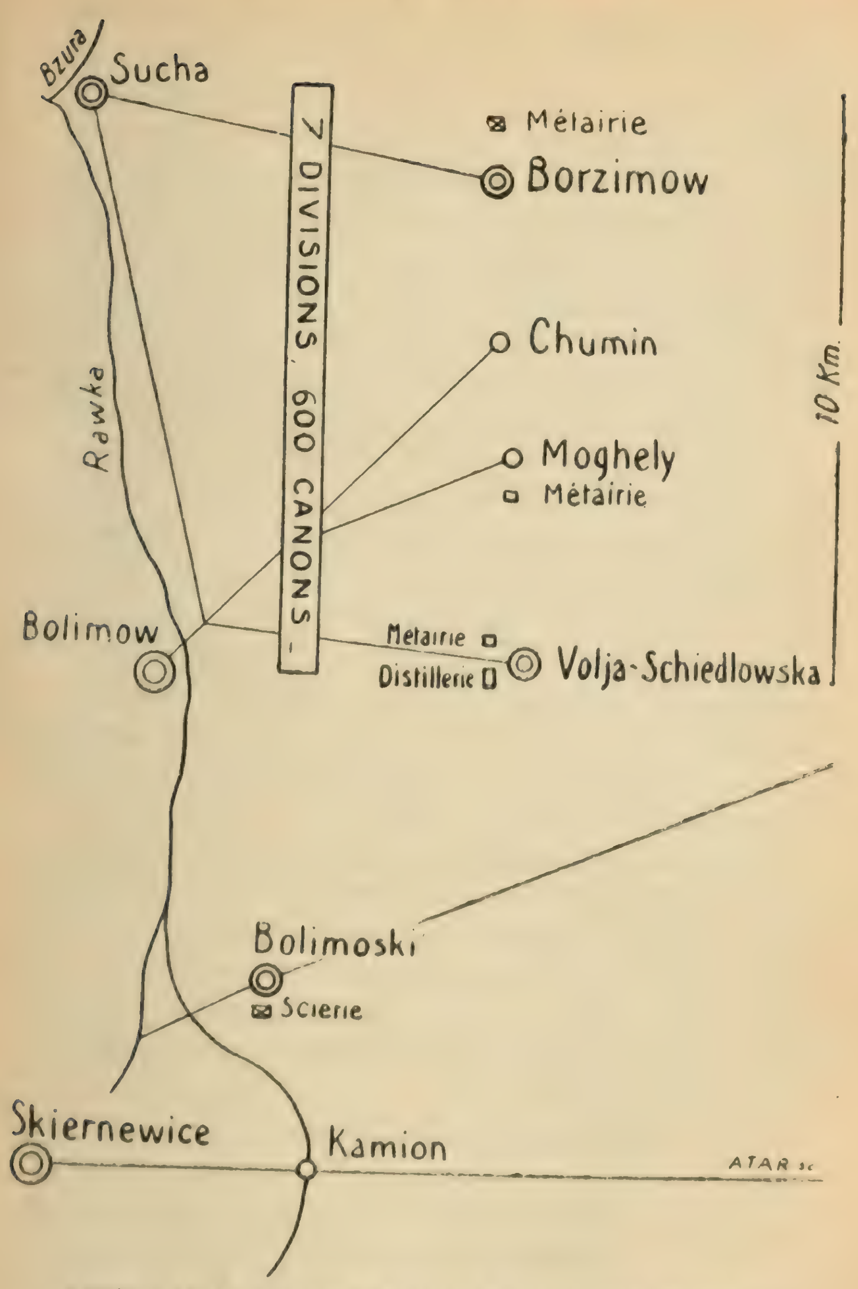


SCHÉMA DE LA GRANDE BATAILLE DE BORZIMOW-CHUMIN

lowska tombe aux mains de l'assaillant, permettant l'approche du village.

Mais ce sera tout. Les renforts sont enfin arrivés au défenseur. Le 3 au soir, voici qu'il prononce une formidable contre-offensive. L'Allemand est rejeté sur Chumin — nous tenons ce renseignement des Russes seuls, leurs adversaires se bornant, pour ce jour-là, à dire que de « sérieuses attaques sur le front de Chumin » ont été repoussées. Est-ce un demi-aveu ? car pourquoi ce « front » ? pourquoi pas le village même ? En tous cas, l'aveu de la défensive imposée y est. Quant au fait d'avoir tout repoussé, ce n'est peut-être pas incompatible avec les affirmations russes, qui précisent : la nuit du 3 au 4, outre la reprise de Chumin, deux lignes de tranchées enlevées vers Borzimow ; le 5, au même lieu, près d'une métairie, nouvelle ligne arrachée à l'ennemi « sur une longueur considérable » avec une partie des tranchées de seconde ligne et six mitrailleuses, positions que trois contre-attaques ennemies ne parviennent pas à ébranler. Enfin le samedi accalmie : ceux qui survivent s'arrêtent pour souffler.

Tout cela évidemment ne constitue pas un succès bien décisif et si l'élan de l'assaillant est brisé pour l'instant, rien ne dit que des renforts, arrivant où le défenseur vient de s'épuiser dans sa contre-offensive, ne vont pas retourner une fois de plus les rôles. Aussi le grand-duc ne s'en tient-il pas à cette risposte simpliste : front contre front.

On a vu que son adversaire, pour accumuler le maximum de forces sur le point où il avait décidé d'enfoncer la ligne ennemie, n'avait pas craint de dégarnir quelque peu d'autres secteurs de son front. On le peut supposer du moins, car soudain on voit les Russes de la Bzura, assez tranquilles depuis une dizaine de jours,

passer à l'offensive en plusieurs endroits. Cela commence le 3 par une attaque de nuit au sud de Sochazew, à Dakow. Les Allemands la repoussent. Mais le lendemain elle se renouvelle, et avec tant de force que les positions défendant la tête du pont sont enlevées et que le pont lui-même, ou tout au moins son débouché sur la rive droite, tombe aux mains de l'assaillant.

En même temps, on apprend que, chose infiniment plus grave, les Russes ont franchi la rivière à proximité de son confluent, lieu éminemment favorable pour eux, ayant l'appui des bateaux qu'ils lancent de Varsovie sur le fleuve. A 1500 mètres à l'ouest de la rive, ils atteignent Kamion. Le 5 de vives contre-attaques allemandes ne parviennent pas à leur faire lâcher prise. Au contraire, entre les deux points sensibles au nord de Witkovice, un point d'appui « très important » est enlevé.

Il faut reconnaître à Hindenburg une crânerie peu commune. De même qu'en décembre, tandis qu'il assénait ses coups multipliés sur le front de Ilow-Lowicz, il dédaignait les diversions les plus dangereuses que l'ennemi tentait sur Varsovie, dans les Carpathes, de même aujourd'hui la menace grave que constitue la tentative d'enveloppement russe par son flanc gauche n'a pas le don de l'émouvoir. Peut-être a-t-il bien pris de ce côté des mesures, s'il faut en voir le résultat dans le fait que, cette nuit, aucune nouvelle russe ne nous parvient plus de la Bzura. Mais en attendant il ne nous paraît pas avoir changé un iota à son plan. Il continue, avec une volonté de fer, à jeter sur Borzimow et Chumin de nouvelles troupes. Et c'est l'une de ces colonnes que l'artillerie russe a réussi à disperser samedi 6, sur la route menant de Bednary à Bolimow. [1]

[1] A la lumière des événements subséquents, on peut se demander si la grande offensive allemande en Prusse orientale et sur

C'est en vain aussi, probablement, que plus au sud, au delà de la Pilica, l'ennemi prononcera ses attaques : le dimanche 31 et le jour suivant, vers Inowlods ; le 5 à Lopuczno, sur la route de Kielce. On se borne à leur répondre le 31 par de l'artillerie, le 2 par des démonstrations qui se renouvelleront le 4 à Rembowo (à l'est d'Andreiew), ainsi qu'à Cernik (dans la région de Chemziny), où l'on jette un pont, aussitôt détruit par les Russes, pour revenir à la charge le lendemain, en même temps que, non loin du confluent de la Nida avec la Vistule, à Kivalibogovitz.

* * *

Et peut-être le général allemand eût-il mieux fait d'aller jusqu'au bout de sa théorie, et de laisser les Russes faire ce qu'ils voulaient en Galicie, voire en Hongrie, afin d'avoir tout son monde sur le point décisif. Car réellement que lui a rapporté l'aide qu'il est allé donner à ses alliés sur le front sud ?

C'est ce que nous allons voir.

d) Dans les Carpathes

La Galicie occidentale est devenue et demeure un secteur mort, une guerre de « chiens de faïence », où parle seulement la voix profonde du canon lourd. Les Autrichiens ont pourtant essayé quelque offensive, d'abord le 31 janvier, sur divers points ; puis plus sérieusement le 4 devant Konary, à 15 km. du confluent

le Narew du 6 au 20 février fut décidée devant l'échec de la percée sur la Bzura ou si — ce qui paraît plus probable, vu la succession instantanée des mouvements — la percée de la Bzura était une diversion chargée de faciliter la manœuvre préparée dans le nord. Nous retrouvons le même procédé fin avril : la Dubissa et la Courlande ouvrent les voies à la Dunajec.

de la Dunajec et de la Vistule et le lendemain, 40 km. plus au sud, à Ciekovitz. Simples reconnaissances? Peut-être. Peut-être aussi tentatives de diversion propres à empêcher les Russes de trop accumuler les forces dans les vallées carpathiennes.

Car la situation qui se dessinait déjà lors de notre dernière « semaine » sur ce vaste front de 250 km. de montagnes, n'a fait que se développer durant celle-ci.

Nous avions vu que les Russes, devant la menace que constituait pour eux l'arrivée des troupes allemandes et l'offensive qui s'ensuivit, avaient lancé leurs premiers renforts vers le col de Dukla et ceux qui l'entourent, à l'ouest jusqu'à Konieczna, à l'est jusqu'à Lupkow, soit un front de 50 km.

Le 27 janvier, on s'en souvient aussi, les Russes reprirent possession des cols de Konieczna (ou Khony) et de Dukla. Le 1er février, ils pénétraient dans le comitat de Zemplen, c'est-à-dire dans la vallée de la Laborcz, par le col de Wegliska (Jasliska), et descendaient jusqu'à la gare de Mezö-Laborcz, première station hongroise de la ligne Przemysl-Budapest, où aboutit aussi le passage de Lupkow. Là, attente de renforts sans doute ou de jonction avec la colonne de Lupkow, dont on ne sait pas à cette heure si elle arriva ou non, si même elle a pu s'emparer des crêtes. Bref, le samedi 6, ou peut-être le 5 déjà, l'assaut est donné à trois positions ennemies, qui tombent. Total du butin de cette vallée seule : 4.500 prisonniers et 8 canons, sans parler des mitrailleuses.

Pendant ce temps, dans l'ouest du secteur, l'avance se poursuivait plus rapide. Le 3 l'envahisseur s'établissait à Svidnik, y faisant 2.000 prisonniers et le 5, 12 km. plus au sud, à Stropko. Plus à l'ouest encore, le détachement venu du col de Konieczna atteignait ce même

jour Zboro, à 9 km. de la frontière, et marchait sur Bartfeld.

Ce sont là des renseignements exclusivement russes, car du côté autrichien il faut se contenter de la phrase stéréotypée, mais qui n'en est pas moins expressive : « Les combats violents continuent », alternant avec des « attaques russes repoussées », qui dans leur vague ne signifient pas moins.

* * *

A l'est du col de Lupkow s'étend une autre région de même largeur, celle des vallées de la Laborcz (comitat de Zemplen) et de l'Ung, qui donne son nom à la province qu'il irrigue. Là nous trouvons les Russes à l'offensive toujours, mais cette fois sur le versant galicien des cols, au moins pour le moment.

La lutte paraît s'être concentrée dans la partie orientale de ce secteur, autour de Lutowiska, par où l'on accède au col de Wolosate, et non loin du col d'Uzsok, que traverse une des deux grandes lignes de chemins de fer Budapest-Lemberg (*via* Ungyar-Sambor). Là il semble que les Russes ont réussi dès le 1er février à arrêter la marche en avant des forces austro-allemandes qui avaient reconquis le col dès le 26 janvier. Les deux jours suivants ils doivent avoir pris l'offensive à leur tour, car l'ennemi parle d'attaques repoussées. Enfin le 4 Pétrograd accuse un progrès corsé de 3.000 prisonniers vers Uzsok, tandis que le 6 près de Lutowiska l'ennemi est forcé à une retraite « précipitée ».

* * *

Du col d'Uzsok jusqu'à celui de Wyskow nous tombons dans une région de cimes plus hautes, qui embrasse une centaine de kilomètres. C'est là que les

contingents allemands sont venus surtout. Leur offensive aboutit le 3 à la reprise des crêtes par les alliés et à la retraite des Slaves sur des positions plus au nord, après d'opiniâtres combats qui avaient duré les deux journées précédentes. Les Austro-Hongrois disent que tout ceci se passe dans les Montagnes Boisées, tandis que leurs adversaires réservent à cette région le nom de Beskides, terme qui dans l'autre camp désigne, de façon plus conforme à la géographie officielle, toute la partie ouest et centrale des Carpathes. Cette divergence n'est pas faite pour faciliter au critique de trouver sa route dans ce dédale de vallées et de passages où il doit faire excuse à ses lecteurs d'oser les conduire si souvent.

C'est au cours de la poussée germanique que le 1er février un bataillon du 22e régiment allemand (IIIe corps de réserve ?) fut « anéanti » au sud-est du col de Javornik, appelé plus spécialement Beskid.

Le lendemain les bulletins de Vienne annoncent la continuation des progrès, tandis que les Russes avouent la « pression de très grandes forces ennemies ». Enfin le 5 ces forces se heurtent à une résistance soudaine, et les Russes peuvent dire qu'ils ont « entravé l'offensive ennemie dans les Beskides. » Quelques heures plus tard il se trouve même que les alliés sont repoussés au moins d'un des cols, celui de Javornik, car un vif combat s'engage au sud de la crête, devant Volovek. Mais d'après le bulletin autrichien que nous analyserons la semaine prochaine et qui donne le dénouement heureux à leur avis de cette affaire, on dirait que jamais les Austro-Allemands n'étaient allés plus loin. Cela tourne au casse-tête.

[1] Rappelons que les crêtes de ce secteur avaient été prises une première fois par les Russes vers la mi-septembre, perdues entre le 1er et le 15 octobre, reprises au début de décembre.

Reste un dernier secteur, celui des hauts cols de l'est : celui d'Alords, que les Russes ne tenaient déjà plus il y a huit jours, et celui des Tartares, qu'ils continuent à tenir. A Alords, appelé aussi Rafailowa, c'est leur propre communiqué qui, à défaut de celui de leurs adversaires, nous annonce le 6 leur retraite sur Nadworna, après que trois jours auparavant ils avaient espéré retenir l'ennemi par une forte contre-attaque.

Dans le même secteur faisons rentrer la Bukovine qui, après avoir été entièrement envahie, sauf deux cols, depuis près d'un mois, a vu l'envahisseur forcé dès le 5 à rétrograder et à évacuer la haute vallée de la Suczawa et celle de la Moldawa sous la pression des Autrichiens venus, par l'ouest, de Kirlibaba et par le sud, du col de Jakobleny. Dans la première vallée, Iswor est réoccupée le 4, en même temps que dans la seconde Moldawa et Briaza, par où, poussant leurs avantages, les soldats de François-Joseph rentrent le 6 à Kimpolung ; et là ne s'arrêtera pas leur marche « triomphale »... jusqu'au jour où un nouvel afflux de troupes russes les obligera à refaire une fois de plus et en sens inverse le chemin qu'ils doivent en vérité savoir par cœur. [1]

De ce fouillis de détails qui pourront paraître oiseux il est impossible à l'heure qu'il est de tirer une conclusion générale, qui serait pour le moins prématurée. Tout ce que l'on peut dire, c'est que les adversaires se tiennent pour l'instant partout en échec : les Allemands ont arrêté les Russes au nord sur les routes de la Prusse orientale et « occidentale » ; les Russes ont

[1] Cet afflux n'arriva qu'au début de mai, alors que la Bukovine était depuis longtemps redevenue toute autrichienne, et ne put reconquérir cette province que jusqu'au Pruth. Dès le 10 juin, du reste, il fallut reprendre le chemin du Dniestr.

coupé net la marche allemande vers Varsovie et Ivangorod et de leur côté les Autrichiens, aidés de leurs alliés, s'ils n'ont pu libérer que pour peu de jours le territoire hongrois dans les vallées de l'ouest, y sont parvenus de façon plus durable au centre et à l'est, Bukovine comprise. L'avance ou l'arrêt des Russes des vallées occidentales dira si oui ou non l'aide allemande offerte à la Hongrie fut efficace et s'il valait la peine, dans la poursuite de ce but, d'avoir affaibli les lignes de Pologne au moment où on leur demandait l'effort décisif.[1]

Sur les fronts d'Orient

Une journée austro-monténégrine

Le front serbe nous laisse toujours le loisir de nous occuper d'autre chose, car il n'offre qu'un éphémère réveil le 5. Encore est-ce sur les lignes monténégrines. Les Autrichiens, ce jour-là, attaquent sans succès les lignes que leurs adversaires occupent à Wisegrad, à Goratza sur la Drina (en territoire bosniaque) et à Fotcha. En même temps, sur le sol monténégrin cette fois, ils bombardent les positions de Grahowatz, tandis que des aéroplanes vont jeter des bombes sur Cettigné et sur des transports français et que les navires embossés dans les bouches de Cattaro ouvrent le feu sur le Lovcen. Après cet éclair fugitif la nuit retombe plus épaisse et l'on en est à se demander quel but offensif poursuivait ainsi l'archiduc Eugène, ou mieux quels préparatifs d'offensive ennemie il songeait à troubler. L'avenir nous l'apprendra peut-être.

[1] Selon ce que nous avons dit plus haut il n'est pas prouvé que la décision fût recherchée en Pologne.

La première attaque du canal de Suez

Tandis que les fronts du Caucase comme celui de l'Asserbéidjan ne nous offrent rien cette semaine à raconter et que l'action en Mésopotamie se borne à une simple escarmouche le 1er février entre les Ottomans de Korna et deux bataillons, ou peut-être moins, d'Anglo-Hindous, le canal de Suez a reçu, lui, son baptême de feu. Car on ne peut compter comme tel les quelques coups de fusils échangés le 18 novembre entre les avant-postes égyptiens et les quelques Bédouins qui étaient parvenus à El Kantarah. On disait alors : « Avec l'aide d'Allah, nos troupes ont atteint le canal... » Ce n'était pas tout à fait cela.

Cela ne semble pas non plus être tout à fait cela encore, en dépit des récits enflammés de nos confrères italiens et des communiqués, très vagues sur ce point, du gouvernement du protectorat. C'est au tour du défenseur cette fois d'avoir vu l'armée entière de Djemal pacha sur le canal. Mais même si les 12 000 Turcs dont parle le *Daily Telegraph* s'y sont trouvés bien comptés, cela ne fait toujours qu'une division, donc une avant-garde.

Quelle était la tâche de cette avant-garde ? D'enlever le canal par surprise ? C'eût été quelque peu naïf, après avoir donné à l'adversaire trois mois entiers pour se préparer. Donc cet ennemi étant averti et prêt, risquer l'aventure avec 12.000 hommes eût été une folie. Plus probablement y eut-il tentative de reconnaître à fond les positions de l'adversaire, de l'obliger à se démasquer et de permettre peut-être à quelques individus de se glisser entre les lignes jusqu'au cœur du pays pour y servir d'espions et d'agitateurs secrets.

Bref, le 3 à l'aube les Turcs s'approchèrent du



canal sur trois colonnes, chacune pourvue d'artillerie et de cavalerie. Au nord un bataillon marchait sur El Kantarah. Au centre, 25 km. plus au sud, un autre bataillon s'installa devant Ismaïlia, qu'il commença de bombarder pour attirer sur ce point l'attention de l'ennemi, alors qu'ostensiblement il creusait des tranchées et s'y blottissait en vue du combat traînant. Pendant ce temps le gros, soit un peu plus d'une brigade et demie ou 9.500 hommes, allait au secteur principal, 20 km. encore plus loin, à Toussoum, vers les anciens lacs desséchés. Dispositions normales pour une attaque à fond, mais bizarres pour une reconnaissance. Enfin !

La colonne d'El Kantarah fut facilement repoussée,

de même que celle d'Ismaïlia où l'attaque ne fut du reste même pas prononcée. Beaucoup d'obus surtout qui tombèrent, assure-t-on, principalement dans le lac Timsah. Quant au combat essentiel, il dura près de douze heures. Tandis que l'artillerie anglaise, appuyée du feu de ses vaisseaux et de deux navires français, le *Dentrecasteaux* et le *Requin*, faisait front aux Turcs et leur détruisait leurs ponts, l'infanterie franchissait le canal plus bas vers Serapéum. Menacés ainsi d'être pris à revers, les Ottomans durent battre en retraite, laissant 252 prisonniers aux mains anglaises et des tués et blessés dont on ignore le nombre, mais qui pourraient, avec les quelque cinquante tombés dans les deux engagements accessoires, s'élever à environ 350. Bref, un total de pertes de 600 hommes. On ne parle pas de canons pris, ce qui prouve que l'assaillant sut se dégager à temps, ou qu'il avait pris soin de ne pas s'engager à fond.

Les Anglais, eux, n'accusent que 15 morts et une soixantaine de blessés; cela signifie que eux non plus n'eurent pas à livrer grande bataille et accentue le caractère purement démonstratif que nous avions supposé dès la première heure à l'action du 3, et que confirme un communiqué officiel de Constantinople. On y affecte d'être très satisfait des résultats de cette « reconnaissance ». Quant à la pénétration à l'intérieur, quatre soldats y seraient parvenus, si l'on en croit la proclamation du commandant, général Maxwell défendant à la population, sous les peines les plus sévères, de donner asile à l'ennemi ou de le renseigner. Le loyalisme si éprouvé des Egyptiens aurait dû rendre cette précaution superflue.

Depuis, un bulletin officiel anglais nous a représenté l'armée turque en pleine retraite vers l'est. S'agit-il tou-

jours de la division d'avant-garde ? ou bien une partie des 48.000 hommes d'El Arish et des 32.000 d'Akaba s'était-elle avancée aussi et retourne-t-elle à son point de départ sans qu'on sache vraiment le pourquoi de cette avance comme de ce recul ? De toute façon, « l'expédition d'Egypte » est encore à faire. Elle ne se présente pas, il faut le dire, sous de bien heureux auspices. Peut-être attendra-t-on pour tenter le passage — si jamais on doit le tenter — l'achèvement du chemin de fer qui, partant à Maan de la ligne à voie étroite du Hedjaz, doit atteindre Suez par Kalaat el Nachl. Trois cents kilomètres dans un désert sans eau et coupé d'une ou deux vallées abruptes, ne se construisent pas en un jour !

Ne quittons pas l'Afrique sans noter au passage une petite révolte au Nyassaland anglais, vite réprimée, et l'arrivée à Bertua, au cœur du Kameroun, de la colonne française partie de Sangha. Les Allemands vont se trouver d'ici peu serrés entre cette colonne et celle venue par l'ouest après avoir débarqué à Duala.

L'extension du blocus

Sauf un torpilleur allemand coulé par un sous-marin russe près du cap Mœn (Danemark) le 3, les flots n'ont plus vu de heurts de navires de guerre. Mais la croisière des sous-marins allemands contre les navires de commerce continue et s'enrichit d'un nouveau chapitre, inédit comme les précédents. Nous avons vu que, pour obliger les puissances de l'Entente à renoncer à leur blocus, l'Allemagne avait décidé d'user de représailles en coulant les navires marchands destinés à ravitailler l'ennemi. L'*U-21* entre autres fit une randonnée fructueuse en pleine mer d'Irlande. Ce que voyant, l'Angleterre a conseillé à sa flotte de commerce l'emploi des

pavillons neutres. Là-dessus l'Allemagne décrète que, ne pouvant plus distinguer le neutre de l'adversaire, elle coulera indistinctement tout navire trouvé dans les eaux anglaises. Œil pour œil, blocus pour blocus. L'Angleterre rétorque que l'emploi du pavillon d'autrui n'est nullement contraire au droit des gens maritime et que d'autres pays l'ont fait. Au milieu de tout ce beau débat les neutres, eux, se disent que leur alimentation en va devenir d'autant plus difficile, sinon impossible. Ils avaient pourtant tout fait pour éviter de se trouver sur le chemin des querelles des grands de ce monde. Mais ce monde n'est-il pas la propriété exclusive des grands ?

VINGT-HUITIÈME SEMAINE DE GUERRE

Du 7 au 13 février 1915

Le fortin Marie-Thérèse. Début de l'offensive allemande d'hiver en Alsace

Cette semaine, surtout dans les trois derniers jours, a été la semaine aérienne par excellence. D'abord l'activité des avions patrouilleurs fut exceptionnellement grande. Puis Verdun a reçu le jeudi 11 la visite d'une dizaine de taubes qui l'ont arrosée d'une centaine de bombes, sans grands dégâts d'ailleurs. Enfin et surtout, durant deux jours les gares, voies ferrées et usines servant à l'armée d'Ostende, Bruges, Zeebrugge, Blankenberghe et le port de Middelkerke reçurent une pluie de projectiles que leur lançait une véritable flotte de 34 avions de la marine anglaise sous le commandement du pilote Samson et qui comptait parmi ses « soldats » le fameux Graham White en personne. Il est le seul aussi qui trouva moyen de tomber à la mer. Mais il fut recueilli à temps. Le reste du front belge est absolument vide. Les Allemands ont bombardé avec persévérance toute la semaine, mais spécialement les 8, 11, 12 et 13, on ne sait pas trop dans quel but spécial, les dunes et la ville de Nieuport, ainsi que Furnes, Ypres, et en général la ligne de l'Yser. Aucune infanterie n'a suivi. Des navires anglais ont fait leur apparition, mais sans doute uniquement pour servir de véhicules et de secours aux hydroplanes, car ils ne semblent pas avoir tiré. Une ferme pleine d'Allemands a été détruite le 8 par les canons belges. C'est tout.

Sur la route de Béthune à La Bassée, la semaine a vu la queue des combats de la quinzaine précédente, sans qu'on puisse clairement déterminer leur cours. Le dimanche 7 les Allemands sont tout heureux de reprendre une partie des tranchées qui avoisinaient la briqueterie à eux reprise par les Anglais le samedi précédent. Le lendemain les Français nous parlent d'un certain moulin qu'avait enlevé l'ennemi et qu'ils viennent de lui arracher. Depuis, ce secteur agité est entré dans une ombre ténébreuse dont on lui souhaite, pour ceux qui s'y trouvent, de sortir le plus tard possible.

Au nord d'Arras on s'est aussi quelque peu calmé. Il y a bien à Noulette une attaque allemande enrayée le 13, et à Carency une tranchée prise le 8, et des fourneaux de mines que les Français font le 11 exploser juste sous des postes ennemis. Mais quelles bagatelles est-ce que cela ?

Bagatelles aussi la lutte opiniâtre qui continue à se livrer autour de La Boisselle, région d'Albert. Pourtant c'est deux cents morts que les Allemands laissèrent devant et dans les entonnoirs qu'ils avaient pratiqués le 7 à coups de mines, mais où, s'y étant élancés, ils ne purent se maintenir. Une seule compagnie de « poilus » aurait eu raison là de deux compagnies et demie de Bavarois. L'exploit est peu ordinaire. Après deux jours d'accalmie on recommence. Cette fois ce sont les Français qui font éclater leurs fourneaux sous les tranchées ennemies. On leur rend la pareille le lendemain, mais ils gardent leurs trous. Et le samedi 12 cela continue. Cela risque de continuer longtemps.

Sur l'autre rive de la Somme, nous trouvons le 9 à Fay et le 13 à Dompierre, 11 et 12 km. au sud-ouest de Péronne, de menus faits de sape qui n'ont d'autre

intérêt que de nous fixer sur un secteur des lignes demeuré dans le vague.

* * *

On n'a pas ménagé les obus sur ce front à défaut de mitraille. Les Allemands s'en sont donné contre Soissons au début de la semaine et contre Tracy-le-Mont, Tracy-le-Val et Bailly vers la fin. L'artillerie lourde française a pris sa revanche contre la gare de Noyon. Il est curieux que de cette artillerie lourde, qui avait naguère sa citation quotidienne à l'ordre du jour, on ne nous parle presque plus. Est-ce pour ne pas se répéter trop, ou bien la ménage-t-on en vue des grandes occasions, celles qu'amènera forcément dans quelques semaines l'entrée en ligne de l'armée de Kitchener ?

Transportons-nous en Champagne, sans oublier en passant Reims, qui eut aussi son petit bombardement, le 13. Là nous trouvons trois centres d'action : Souain, Les Mesnils, Massiges. A Souain ce sont les Français qui attaquent. Le 11 ils s'emparent d'un petit bois au nord du village. Mais une contre-attaque survient et juste à ce moment une tempête de neige — sœur jumelle de la crue de l'Aisne — fait rage, empêchant tout soutien de la part de l'artillerie, qui ne sait où tirer. Bref le bois est perdu.

Au nord de Les Mesnils autre bois ; mais celui-là, conquis le 8, est solidement maintenu contre les retours offensifs de l'ennemi le lendemain.

Enfin Massiges, théâtre la semaine dernière d'une si violente attaque allemande qui lui avait fait gagner un peu de terrain, en voit la réédition le dimanche 7, d'abord, où on l'arrête et le vendredi 12, où elle réussit à prendre 1200 m. de tranchées. Au dire des assaillants s'entend. Car le défenseur n'a rien su de cette

affaire. Il est possible qu'il démente, comme il a démenti la prise de la tranchée que l'envahisseur s'attribuait l'autre samedi au sud-est d'Ypres.

* * *

A part une courte résurrection du bois Bolante le 10, toute l'activité de ce bois aux mille échos de mort s'est concentrée au nord de la route Vienne-Varennes, dans le bois de la Gruerie, et ce sur un front d'un kilomètre à peine : de Bagatelle à Fontaine-Madame.

C'est à Fontaine-Madame donc, à l'extrémité sud-est, que cela commença le dimanche 7 par une attaque allemande qui fut vite repoussée. Quelques heures après se développait plus au nord-ouest l'offensive de quatre bataillons. Elle réussit à arracher au défenseur une partie de ses tranchées et points d'appui. Mais le lendemain matin à l'aube, après une lutte de toute la nuit, l'assaillant ne conservait plus qu'une faible part de ce qu'il avait pris, et surtout l'ouvrage principal Marie-Thérèse (qu'une erreur nous faisait placer jusqu'ici à Fontaine-Lamitte) était demeuré invulnérable.

C'est contre ce bastion central que l'adversaire s'acharne. Ce n'était d'ailleurs point la première fois et chaque fois l'ouvrage avait défié ses efforts. Il en devait être de même le 10 où, ayant mené à l'attaque en colonnes toute une brigade, il échoue et jonche le terrain de ses morts. Il se console en additionnant les gains accessoires qu'il a faits, sans oublier les trois cents prisonniers et les six canons-revolvers.

Depuis, l'intermède est tenu par les mines et les lance-bombes. Mais nous entendrons encore parler de Marie-Thérèse.

La région de Verdun a fait peu parler d'elle sous le rapport de l'infanterie. Le bois de Caures, au nord de la

forteresse, a été le théâtre d'une vive attaque allemande dans la nuit du 11 au 12, attaque que les Français estiment avoir repoussée, tandis que leurs adversaires inscrivent plusieurs tranchées à leur actif.

En Woëvre les Allemands canonnent Rambucourt et le bois de la Hazelle, l'un et l'autre entre Apremont et Flirey. Les Français ripostent en accommodant à l'obus les gares d'Arnaville et de Thiaucourt.

* * *

La Lorraine du nord-ouest, la seule région peut-être de tout le front avec les Vosges où ne règne pas exclusivement la tranchée, semblait abandonnée de tous depuis longtemps. On aurait dit que le peu d'Allemands qui s'y trouvaient ne cherchaient qu'à s'y faire oublier.

Mais voici qu'au milieu de la semaine tout se réveille : d'abord, le mardi 9, les avant-postes du bois de Remabois, à mi-chemin entre Avricourt et le fort de Manonviller, taquinent ceux des Français, qui les rejettent sur Leintrey, complétant même la poursuite par les hussards. Le lendemain c'est au tour de la forêt de Parroy, dont la lisière orientale longe presque la frontière, de se voir « tâtée » par l'ennemi. Le vendredi c'est contre Arracourt et Ranzay. Enfin tout au nord, le samedi 13, une brusque poussée rejette des villages de Lesménils et de Norroy les détachements français qui s'y étaient installés de vive force le 3 décembre ; puis du même élan remonte au pas de course jusqu'au sommet de ce signal de Xon qui, avec ses 365 m. d'altitude, avait si longtemps permis aux Allemands de bombarder Pont-à-Mousson et le bois Le Prêtre, ainsi que d'observer à loisir toute la vallée de la Moselle. On comprend qu'ils aient voulu, après bientôt deux mois qu'ils en étaient privés, en recouvrer la jouissance.



Mais les Français avaient d'aussi bonnes raisons de chercher à les en exclure à nouveau, et c'est ce qu'ils ont fait dès le lendemain.

Depuis mercredi 10 les Vosges sont derechef en plein hiver. La neige tombe et fouette en tempête. C'est pourtant cette nuit du 9 au 10 que deux bataillons allemands du Ban de Sapt tentèrent sur La Fontenelle un coup de main qui leur réussit en partie, justement peut-être à cause de l'intempérie. Pourtant là aussi il paraît qu'ils ont dû abandonner le meilleur de leurs gains.

Enfin l'Alsace. On dirait que la première « tournée présidentielle » qu'y vient de faire M. Poincaré a eu le

don d'émoustiller les combattants. Car dès le jeudi 11, tandis que les Français du col de Sainte-Marie s'emparaient d'une tranchée vers le château de Lusse, leurs camarades du Südelkopf s'assuraient par surprise la possession d'un mamelon qui, un peu au nord de cette sommité, domine la ferme de Sudelle. Par là ils faisaient échec aux Allemands qui cherchaient depuis quelque temps à tourner par le nord et par les crêtes les défenseurs de Steinbach, de Thann et de toute la vallée de St-Amarin.

A cela, les Allemands répondent par un mouvement à plus large rayon encore. Possesseurs de la petite vallée de Guebwiller, qui ne va pas jusqu'aux cols des Vosges et s'enchâsse entre ses voisines de St-Amarin et de Münster, ils la remontent, se hissent de son extrémité jusque sur les croupes de Langenfeld et, repoussant les patrouilles de skieurs alpins, arrivent jusqu'aux villages de Hilsen et Obersenger, où nous les laisserons jusqu'à mardi prochain, qui nous dira si ce mouvement avait une portée, étant appuyé par des forces suffisantes, ou bien s'il ne s'agissait, comme en jugeait hier soir le bulletin français de 23 heures, que d'un engagement d'avant-postes.

* * *

Telle fut cette semaine, pétrie de menus faits sans importance pris isolément et même additionnés, mais qu'il était intéressant de relever par la preuve qu'ils donnent que presque partout les Allemands sont ou à l'attaque ou à la défensive active et ripostante. C'est donc que leur grand effort sur le théâtre oriental a pu être donné sans qu'en occident ils cessent pour cela d'être en forces. A moins qu'ils ne veuillent simplement s'en donner l'air. Mais ce bluff-là serait d'une bien dan-

gereuse sorte, car l'attaque suscite la contre-attaque, laquelle peut mener fort loin ; et ce n'est pas impunément qu'on provoque le chat qui sommeille — ou feint de sommeiller[1].

La double offensive allemande contre les ailes russes.

A. Par les Carpathes.

La lutte sur le théâtre oriental qui durant de si longues semaines s'éternisa en guerre de tranchées pour finir par une attaque furieuse et infructueuse du front, vient de retrouver soudain son caractère grandiose des premiers mois : grandiose par le seul fait que la manœuvre y a repris enfin ses droits souverains. Manœuvre par le nord comme par le sud, par la frontière de Prusse comme par celle de Hongrie.

Occupons-nous de celle-ci d'abord. En premier lieu pour nous en débarrasser, car son intérêt est moindre, ensuite parce qu'elle est antérieure à l'autre. Nous en avons esquissé les premiers pas dès le 22 janvier, jour où les Autrichiens soudain renforcés d'Allemands, surtout dans les vallées de l'est, prirent une offensive inattendue... pour ceux qui croyaient ces Allemands destinés aux Roumains ou aux Serbes.

Cette dernière semaine de janvier une fois écoulée et les cols repris par leurs propriétaires, en tout cas dès l'est de celui de Lupkow, on voit s'ouvrir février par un retour offensif des Russes dans le secteur ouest (Dukla-Lupkow), où ils progressent le long des vallées

[1] La grande offensive française en Champagne débutait en effet trois jours plus tard.

hongroises et dans le secteur du centre (Lupkow-Uzsok), où ils refoulent vers les crêtes l'ennemi qui les avait franchies, tandis que dans l'est et jusqu'en Bukovine, faute d'avoir pu se renforcer partout, ils sont obligés de céder le terrain, gardant toutefois en leur possession le col de Jablonica ou des Tartares.

Qu'a apporté de nouveau à la situation cette deuxième semaine de février dont nous entreprenons de relater les péripéties ?

Secteur ouest : les combats de Svidnik.

Dans le secteur ouest, le nord du comitat de Saros et l'angle nord-ouest de celui de Zemplen sont toujours envahis. Il y a d'abord les colonnes descendues de Konieczna jusqu'à Bartfeld, de Ciechanie et de Dukla jusqu'à Svidnik, enfin de Jasliska jusqu'à Mezö-Laborcz et à l'ouest de cette localité. Là les combats sont ininterrompus et confus. A Bartfeld et surtout à Svidnik, où la lutte est dure, Autrichiens comme Russes se vantent le lundi 8 d'avoir repoussé tout assaut. Ce soir-là et le jour suivant il semble que les Slaves ont eu le dessus et qu'ils avancent, faisant en deux jours plus de 3000 prisonniers. Mais voici que le 11 les Autrichiens repassent à l'attaque, et c'est toujours à Svidnik. Une contre-attaque donne aux Russes les hauteurs ennemies, mais cet ennemi revient à la charge le 13. Et cela n'a pas l'air de vouloir cesser. L'équilibre des forces est à peu près établi.

De même dans la vallée de la Laborcz, à Mezö-Laborcz, les Russes ne paraissent pas avoir pu tirer tout le parti voulu de leur succès du 6. Leur offensive était censée continuer le lendemain. Mais entravée par une attaque autrichienne de flanc, qui paraît s'être produite de l'ouest le 10, on dirait qu'elle piétine sur place.

Secteur du centre : engagements à Rabe, Smolnik et Lutowiska.

Le secteur du centre, maintenant : ici nous sommes en Galicie où, depuis le 30 janvier, l'envahisseur ne semble point avoir réussi à occuper à nouveau les cols. Cependant il progresse dans leur direction. Les Austro-Allemands qui avaient franchi le Lupkow s'étaient avancés presque sans coup férir jusqu'à Rabe, aux deux tiers de la route menant à Baligrod, point, on s'en souvient, le plus oriental de l'offensive de décembre. Mais là, ou peut-être au delà, les attendaient les Russes. Le 10 ils se ruent sur les arrivants, les rejettent au sud-ouest sur Smolnik, d'où ils les délogent trois jours plus tard.

En même temps ceux qui, venus par l'Uzsok[1], descendaient la vallée du San supérieur, se dirigeant comme leurs camarades du Lupkow sur Lisko, se heurtent aux masses slaves à Lutowiska le 7, et laissent aussi 3000 des leurs aux mains ennemies. Mais là les alliés ont le temps de se retrancher fortement et, malgré la prise de trois de leurs lignes le 11, leur front, tout comme celui d'occident, n'en est pas ébranlé. Pourtant les progrès russes, bien que lents, continuent.

Secteur est : bataille de Koziowa-Wyskow.

Passons au secteur est, qui correspond sur le versant nord au bassin du Dniestr. Nous avons dit que c'était là le centre de l'action allemande et que cette action avait eu pour conséquence, le 3 février, la reprise des crêtes, sauf celle de Jablonica ou des Tartares à l'est et celle de Beskid ou Javornik à l'ouest. Ce dernier col fut du reste enlevé dès le début de la

[1] IVme corps.



semaine[1] après un combat de plusieurs jours et très violent, au nord de Voloveck.

Les Allemands qui avaient franchi le col de Tucholka et celui de Tuchla avaient allègrement progressé de 20 km. le long de l'Opor et de l'Orawa jusqu'à Koziowa ou Koziuwka, qu'ils atteignirent le 8. Devant ce village s'arrondit en fer à cheval une vaste combe couronnée de crêtes[2] qui se prolongent durant 10 km. au nord-ouest jusqu'à Myta. Un corps d'armée sibérien, puissamment fortifié, attendait là.

Vingt-deux fois les Allemands s'élancent à l'assaut

[1] Par la brigade Drda, du corps Peter Hofmann ou « corps des Beskides ».

[2] Le Zwynin à l'est de la vallée (cote 992), l'Ostrysch à l'ouest.

de ces hauteurs[1], vingt fois ils sont repoussés. A deux reprises, ils parviennent à prendre pied sur les crêtes, mais les deux fois une contre-attaque les en rejette. Les cadavres jonchent les pentes, sans fruit. Le surlendemain, l'assaillant recommence, le 11 de nouveau, et par deux fois. Peine perdue. Alors il en revient à la guerre de siège. Il installe ses tranchées à 40 m. de celles de l'ennemi et prend la sape.

Ce même 8 février, jusqu'à 30 km. plus au sud-est, dans la vallée de la Svica, où l'on arrive par le col de Toronya ou de Wyskow, d'autres troupes, autrichiennes cette fois, étaient parvenues jusqu'au village de ce nom. A la même heure aussi le combat s'engageait, et il passa par les mêmes péripéties, avec cette différence que si l'obstination fut semblable, l'énergie déployée fut moindre et que les Russes, sentant devant eux des troupes moins aguerries, tentèrent finalement le samedi 13 de reprendre l'offensive. Cette offensive de 30 km. de front s'étend de l'aile droite allemande jusqu'à celle des Autrichiens, entre Koziowa et Wyskow. A cette heure, nous n'en connaissons pas le résultat[2]. A noter que le même jour un bulletin autrichien annonce la prise de deux hauteurs aux régiments sibériens qui défendaient Koziowa et Wyskow.

Les Autrichiens sur le Pruth.

Quelle qu'elle soit du reste, une victoire russe sur ce point ne saurait avoir grande portée stratégique, neutralisée qu'elle est d'avance par les progrès inquiétants qu'ont faits les Autrichiens dans les vallées galiciennes des Carpathes extrême-orientales. On savait bien, depuis quelque temps, que les Russes reculaient

[1] L'Ostrysch à l'ouest de l'Orawa, le Zwinin (cote 992) à l'est.

[2] Des régiments finnois y prirent part ; de tous, le 9me fut le plus éprouvé.

là devant des forces supérieures, mais on ne savait pas jusqu'où. On le sait maintenant. Les Autrichiens annoncent que le 12 ils ont débouché des vallées montagneuses et occupé la ligne des premières villes de plaine : Pazieczna sur la Czarna Bystrzyca ; Delatyn sur le Pruth, ce qui prouvait par le fait que le col des Tartares venait d'être repris ; Kossow, non loin de la Bialy Czeremosch ; enfin, sur cette rivière même, Kuty et Wisnitz qui se font face, l'une sur la rive galicienne, l'autre sur celle de Bukovine. Le lendemain les hauteurs au nord de Delatyn étaient prises, et le surlendemain Nadworna occupée, important nœud de routes et centre de voies ferrées.

En même temps, l'offensive autrichienne en Bukovine, commencée le 5, comme il a été dit, avait atteint le 7 la Suczawa, c'est-à-dire à peu près le débouché des hautes vallées. La ville du même nom, tout à l'angle sud-est de la frontière, fut réoccupée le 9, en même temps que Radautz plus au nord dans la plaine. Le Sereth est atteint le 11 pour être franchi trois jours plus tard.

Ce n'était pas encore là, évidemment, que les Russes avaient préparé leur résistance. Où sera-ce ? Sur le Pruth, dont l'ennemi n'est plus éloigné que de quelques kilomètres, et spécialement à Czernovitz, qui aurait été mis en état complet de défense ? Un avenir prochain nous l'apprendra.

Les alliés des Russes ont d'ailleurs raison de ne pas s'épouvanter de ce recul. Czernovitz fut déjà réoccupée par l'Autriche au cours de cette guerre : ce fut par un beau mercredi d'octobre et, peu de jours après, il lui fallait la quitter en hâte pour évacuer plus de Bukovine qu'elle n'en avait jamais évacué [1]. En Galicie aussi un

[1] En effet, lors de sa première retraite, qui date de septembre, le « corps des Carpathes » (général Peter Hofmann) avait pu se maintenir dans tout le centre et le sud de la province, tandis que, en octobre et novembre, il lui fallut reculer jusqu'au delà de la Suczawa.

retour offensif des Autrichiens, — dans ce même mois d'octobre, lorsque devant la première offensive allemande en Pologne l'armée russe battait en retraite sur la Vistule et le San pour y ressaisir tôt après la victoire — leur rendit momentanément les villes en question, et bien d'autres qu'ils ne tiennent pas encore aujourd'hui : Stryi, Drohobycz, Dolina... Quinze jours plus tard, ils avaient repassé les Carpathes.

La valeur de l'offensive.

Dès le début de la campagne de Pologne nous avons émis l'avis que l'offensive par les Carpathes serait pour l'état-major allemand le plus sûr moyen d'obliger les Russes à abandonner la Vistule. Et de fait la tentative qu'il fit de ce côté, bien qu'ayant échoué elle-même, eut pour résultat la retraite russe sur la Bzura, la Nida et la Dunajec, le débloquement de Cracovie et la défensive slave observée dès lors sans interruption en Galicie occidentale.

L'autre jour, lorsque se prononça la nouvelle offensive carpathienne, nous avions l'air de n'être plus tout à fait aussi d'accord. C'est que, du moment que le feld-maréchal avait résolu[1] de percer en son centre la ligne ennemie, il paraissait peu indiqué d'éparpiller ses forces en initiatives lointaines au lieu de les concentrer sur le point unique qu'on voulait décisif. Aujourd'hui qu'abandonnant la stratégie napoléonienne, décidément trop coûteuse avec les moyens de défense et les outils de guerre actuels, il en est revenu à la méthode de feu Moltke, soit l'enveloppement par les ailes, l'effort par les montagnes du sud reprend toute sa valeur, à condition qu'on puisse le pousser à fond et aussi qu'en s'y

[1] En tout cas, il voulait s'en donner l'air.

attachant on n'affaiblisse pas d'autant l'autre effort, plus décisif encore parce que plus rapproché du centre de la bataille et qui a nom : l'offensive par la Prusse orientale.

B. L'offensive allemande par la Prusse orientale.

C'est le samedi 6, on s'en souvient, que l'on apprit par un bulletin russe le renforcement des Allemands sur leur propre sol où, depuis une dizaine de jours, les trois corps d'armée russes[1] exerçaient une pression continue sur les lignes des lacs Mazuriques et celles, plus au nord, du Niémen et de ses affluents. Brusquement, cette offensive dut se transformer en défensive.

Mais ni eux ni le public européen ne crurent alors qu'il pût s'agir d'autre chose que de contingents destinés à arrêter l'avance slave. Ce front-là était et devait rester stratégiquement défensif. Pourtant le même jour on sentit que quelque chose d'important se préparait, mais sur un autre front, celui qui fait face aux forteresses du Bobr et du Narew. En effet le communiqué russe continuait, disant : « Les Allemands prennent l'offensive avec des forces considérables sur tout le front Johannisburg-Chorzele », tandis que tout à l'ouest de la région nord Vistule, à Serpez et plus au sud encore, les combats de cavalerie de ces derniers temps revêtaient tout d'un coup un caractère « plus acharné ».

Les bulletins allemands, eux, prenaient un ton mo-

[1] Il y en avait six au moins, soit toute la Xme armée, sous le commandement du général baron de Siewers, successeur de Rennenkampf. On croit dans les milieux militaires allemands qu'une grande offensive slave se préparait alors, et que de fortes réserves étaient déjà massées à cet effet derrière le Niémen, le Bobr et le Narew. C'est ce qui explique à leurs yeux la rapidité avec laquelle la contre-attaque russe se dessina sur tout ce front après la bataille des Mazuries.

deste, presque détaché : il y avait eu « de petites rencontres locales à notre avantage » le 6. Le lendemain seulement, elles acquéraient « çà et là une plus grande envergure », et leur cours était « normal ». Ce jour-là, on combattait encore dans le nord à Lasdehnen et à Ragupehnen, selon les Russes. L'avance allemande était donc nulle ou à peu près. Du front sud-est on ne parlait plus. L'attention un instant excitée s'alanguissait...

Brusquement, le 10, les Russes poussent le cri d'alarme. Ce n'est plus seulement contre le Narew que l'ennemi prend l'offensive avec de grandes forces. Quatre corps d'armée, ni plus ni moins, ajoutés au Ier corps d'active et aux formations de la landwehr qui étaient seules chargées jusqu'ici de la garde des frontières orientales prussiennes surgissent tout d'un coup [1]. Un groupe, le plus considérable, sous le commandement du colonel-général von Eichhorn, jusqu'ici sans commandement effectif, sort de la région de Gumbinnen et marche, on le dirait, droit à l'est le long de la voie ferrée qui mène aux stations frontières de Eydt-

[1] Le général de Below, successeur de Hindenburg, avait eu de novembre à février sous ses ordres un effectif total probable de quatre corps d'armée, dont un seul d'active, le Ier, peut-être le Ier de réserve, mais plus vraisemblablement de la landwehr jusqu'à 50 % du total. Le reste, 25 %, était du landsturm. Au début de février, on lui superposa l'armée Eichhorn comprenant : le XXe corps (Allenstein) qui opéra de tout temps contre les Russes et revenait alors de la Dunajec ; le XXIe (Sarrebruck) commandé par v. Falk et retiré du front d'occident ; une division du corps de réserve de la Garde extrait du front de Lodz et peut être une brigade d'active ; de la landwehr silésienne venue du sud polonais, enfin deux corps de formation nouvelle (Ersatzreserve), le XXXVIIIe et le XLe, ce dernier commandé par Litzmann et qui, après ses succès de Lyck, est allé se faire battre à Przanysch. On arrive ainsi à un total de 9 à 10 corps, ce qui ne correspond pas aux chiffres globaux officiels, mais se trouve par l'addition des unités ici et là mentionnées comme, ayant participé à l'affaire. Il va sans dire que nous donnons ces précisions sans garantie.

kuhnen et Wirzbolow, puis à Wilkovitchki. Cette colonne ne se contente pas de repousser l'envahisseur vers la frontière. Elle le déborde par le nord, le devance, lui coupe les ponts de retraite et, se rabattant vers le sud, l'oblige à obliquer vers Suwalki.

En même temps, par Marggrabowa et par Lyck, une autre armée surgit en deux colonnes de la pointe sud-est des lacs Mazuriques. Elle aussi pousse d'abord devant elle, puis ceux de Lyck, débordant les Russes par le sud, les obligent à remonter au nord. C'est le général de Below, commandant du XXIe corps (Coblenz-Trèves-Sarrebruck), chargé des fonctions de colonel-général, qui les commande. Hindenburg en personne dirige l'ensemble, et le généralissime — c'est-à-dire l'empereur-roi — est venu assister au dénouement.

Et ainsi les deux mâchoires de la tenaille se resserrent. Le 11 les défenseurs ont déjà perdu 26,000 prisonniers et trente canons. Ils se défendent énergiquement pourtant. A Lyck une contre-attaque semble le 13 pouvoir les dégager. Mais à chaque heure les forces ennemies se font plus denses, plus pressantes. Le 14 un mouvement tournant se dessine au sud par Raigrod. Il faut reculer encore... jusqu'au delà de la frontière, où les bonnes routes sont plus rares, jusqu'à la dangereuse région comprise entre Suwalki et Augustow, amas d'épaisses forêts derrière lesquelles s'arrondit une traîtresse barrière de lacs. Les trois corps russes refluent du nord-ouest, de l'ouest, du sud-ouest dans cette souricière et là, complètement cernés, avec des pertes énormes se dispersent, laissant plus de 100.000 officiers et soldats aux mains du vainqueur. Ce qui peut échapper à l'étreinte s'enfuit à travers bois, poursuivi par les uhlans et les hussards de l'adversaire.

[1] Dont il a remis le commandement à von Falk.

Ainsi finit, ce 16 février, la 10me armée russe, la seule qui eût pénétré et eût pu se maintenir sur sol allemand.

Tel est le récit — provisoire — qu'on peut tirer de l'étude comparative des bulletins des deux états-majors.[1] Il fallut bien l'écrasante supériorité numérique des Allemands et la véritable surprise que causa à l'adversaire une concentration faite dans le plus grand secret pour arriver à exécuter en moins d'une semaine une manœuvre qui permit de gagner plus de 70 km. sur l'ennemi, avec les difficultés terribles que présentait pour la marche l'amoncellement de la neige, et ce en face d'une armée qui se trouvait dans son élément pour ainsi dire national. Au début de la campagne, on disait pour s'encourager : « L'hiver n'arrêtera pas les Russes. » Il faut reconnaître aujourd'hui qu'il a arrêté moins encore les Allemands.

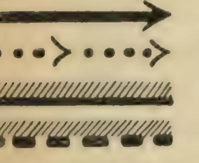
* * *

Maintenant quel est le but lointain que se proposait l'assaillant par cette tentative à première vue excentrique, presque « locale » ?

S'il ne s'agissait, comme dès la première heure nous nous l'étions demandé, mais sans pour cela devoir y croire, de la pure satisfaction de purger le pays de ses ennemis, c'était là une perte de temps, un gaspillage de forces, donc une lourde faute.

Mais, si cette opération était liée à l'offensive entreprise en même temps sur le flanc droit des forces

[1] Des bulletins russes et même allemands postérieurs il semble résulter que « l'anéantissement » ne s'applique qu'à deux corps : le XXme (28me et 29me divisions) et la plus grande partie du IIIme (27me division, 53me division de réserve, première division de cosaques sibériens). Les autres, bien que durement éprouvés, purent se replier à l'est derrière Olita, au sud-est derrière Grodno.



Directions d'attaque allemandes
Objectifs probables des diverses colonnes allemandes
Lignes russes fermes
" " enfoncées ou dispersées
Voies ferrées

L'OFFENSIVE ALLEMANDE EN PRUSSE ORIENTALE
Les noms des forteresses principales sont soulignés.

adverses principales, offensive à qui elle devait servir de préparation nécessaire en la libérant de tout danger possible sur son aile ou sur ses derrières, alors le geste d'Hindenburg a été le geste prévoyant du sage.

Car nous ignorons à cette heure ce qu'il est advenu des colonnes parties des divers points de la frontière sud de la province à destination des forteresses qui ont nom Ossowiecz, Lomza, Ostrolenka, Pultusk. Mais nous sommes persuadés que l'affaire d'Augustow-Suwalki a été pour elles le signal d'une marche en avant résolue vers leurs objectifs. Déjà un détachement russe qui, d'Ossowiecz, était parti à la rencontre des Allemands arrivant de Lyck par Graïewo a été battu et repoussé sur la forteresse une première fois assiégée fin septembre. D'autres Russes, qui voulaient s'opposer à la colonne débouchant de Johannisburg et déjà parvenue à Kolno, ont été refoulés sur Lomza. Nous ne savons rien des Allemands venus de Myschinetz, qui depuis le 13 stationnaient à Kadsiello, à mi-chemin d'Ostrolenka. Il est probable que là aussi la marche a été reprise.

* * *

Mais ailleurs les Russes s'affirment comme une proie autrement dure à croquer. Il s'agit du secteur de Mlawa-Vlotchlavek. On se souvient que là aussi, pendant la période précédente, les Slaves avaient esquissé un mouvement en avant qui les avait amenés au delà de Vlotchlavek, aux portes de Lipno et à 15 km. au nord-ouest de Serpez et par conséquent du cours de la Skrwa.

Le 8, tandis que se prononçait l'offensive allemande sur les autres fronts de Prusse orientale, un mouvement semblable se fit sentir contre les cosaques et les

hussards du lac d'Orschulewo, qui durent se concentrer en arrière sur Serpez. Le surlendemain une colonne germanique arrivait et prenait la ville. Le 12 elle franchissait la Skrwa, marchait sur Razions, qu'elle atteignait le 14. Un jour encore et c'était le tour de Bielsk, à mi-chemin de Razions et de la Vistule, ainsi que de Plock, sur cette Vistule même. La grande voie de communication de cette région est ainsi toute occupée. Moins de 40 kil. séparent les assaillants de l'aile droite russe de Pologne centrale, celle qui avait réussi la semaine précédente à franchir la Bzura vers son embouchure; 40 km. de plus et Nowo-Georgiewsk, ce boulevard de Varsovie, pourra être tourné.

C'est pourquoi contre ce péril le plus immédiat, donc le plus menaçant de tous, le grand-duc semble avoir porté d'abord ses premières troupes disponibles. Dès le 16 le recul slave fait place à une reprise énergique de la lutte, qui suit son cours à l'heure où nous écrivons.

* * *

La grande manœuvre d'Hindenburg — la seconde à laquelle il mérite d'attacher son nom — était la manœuvre attendue, celle qui s'imposait, la meilleure possible étant donné la situation stratégique. Il se peut qu'elle échoue : elle n'en aura pas moins été supérieure. Mais elle peut échouer. Un premier résultat a été obtenu : la destruction — si elle se confirme aussi complète qu'on l'affirme — d'une armée d'aile qui eût pu empêcher tout le reste. Mais ce reste demeure à faire et l'ennemi est assez nombreux et puissant pour l'empêcher de s'accomplir.

Il peut par exemple repousser sur Thorn les troupes qui viennent de franchir la Skrwa et créer ainsi entre

les deux branches de l'armée allemande une solution de continuité qui peut, sinon tout arrêter, du moins gêner considérablement la continuation des mouvements et même menacer sur leur flanc les deux tronçons désormais « en l'air ». Il peut, grâce à ses chemins de fer longeant la ligne des forteresses, concentrer assez d'hommes derrière cette position déjà très forte, pour reprendre là l'offensive dans de bonnes conditions.[1] Il peut enfin, amenant ses renforts à Grodno et à Olita, reconstituer une armée du Niémen et la lancer contre un ennemi que les opérations auront amené — elles l'y ont amené déjà — à changer son front et à lui présenter par conséquent le flanc.[2] Il peut aussi chercher à son tour à percer les lignes de la Rawka, sans doute affaiblies en hommes — mais d'autant plus renforcées en travaux d'art — ou encore tenter une diversion formidable par la Nida ou la Dunajec sur la Silésie, si c'est là qu'il a le plus de troupes sous la main.

D'autre part la tentative enveloppante allemande est-elle liée à l'offensive par les Carpathes, dont nous parlions hier à cette place? Et si oui, jusqu'à quel point arrivera-t-elle à se combiner assez efficacement pour forcer l'ennemi à la retraite générale?

De toute façon il convient donc d'attendre avant de porter un jugement d'ensemble sur la grande pièce en plusieurs actes dont nous ne tenons jusqu'ici que le prologue et quelques scènes du début.

[1] C'est ce qu'il fit dès le 22 février.
[2] C'est ce qu'il fit également.

VINGT-NEUVIÈME SEMAINE DE GUERRE

Du 14 au 20 février 1915

La grande offensive française en Champagne. — Début de l'attaque des Eparges. — L'offensive allemande par la Fecht.

Les avions ont encore fait parler d'eux cette semaine. Conjointement deux flottilles aériennes, anglaise et française, sont allées le mardi 13 endommager les installations militaires des Allemands en Belgique. La première s'attaqua à Ostende, à Zeebrugge et à ses écluses nécessaires aux sous-marins, tandis que la seconde, par un vigoureux bombardement du parc d'aviation de Ghistelles, près d'Ostende, mais dans l'intérieur des terres, empêchait les escadrilles ennemies d'aller contrecarrer l'opération britannique. Du côté français, en tout cas, on annonce que les avions sont rentrés tous, et intacts, ce qui est véritablement le record de l'exploit.

Les vaisseaux anglais aussi ont tenté quelque chose contre les batteries de côtes germaniques. Mais celles-ci, voyant approcher le 20 des torpilleurs — en effet, il ne s'agissait que de cela — n'eurent pas de peine à les éloigner ; un relève-mines aurait coulé dans cette même journée.

A part cela, le secteur maritime n'offre que son éternelle canonnade allemande contre Nieuport et les dunes, à quoi répondent « avec succès » les batteries alliées.

C'est autour d'Ypres seulement qu'on voit s'agiter l'infanterie. La semaine débute le 14 par un coup de main des Allemands sur les tranchées anglaises entre Saint-Eloi et le canal d'Ypres. Ils en prennent une tranchée de 900 m., qui leur est reprise le lendemain en partie, et peut-être en totalité le surlendemain, bien qu'ils affirment le contraire. Dans la nuit du 15 au 16 nouvelle agression allemande, cette fois au nord du canal : repoussée. Le vendredi 19 même tentative, mais à l'est, peut-être vers Passchendaele, contre les lignes françaises. Elle ne réussit que pour 24 heures.

Peu de chose à glaner sur les lignes de l'ouest français. Ce peu est d'ailleurs tout à l'avantage des alliés. Les Anglais repoussent, du 15 au 16, une attaque à Neuve-Chapelle, entre Armentières et La Bassée. Le dimanche 14, les Français s'emparent de 250 m. de tranchées au sud de la route de Béthune à La Bassée, là où leur front vient se souder à celui des Anglais. Le surlendemain, c'est le tour de la route Lille-Arras à quelques kilomètres au nord de la grande ville, au nord-ouest de Roclincourt pour préciser, les Français, par un hardi coup de main, s'emparent de deux lignes successives de tranchées, dont cinq contre-attaques ennemies, menées le 19, n'ont pu ressaisir qu'un tronçon, si tant est qu'elles l'aient ressaisi. Les efforts tentés le lendemain sont demeurés sans succès. Le butin consiste en centaines de bombes avec les engins pour s'en servir.

* * *

Passons, de l'ouest à l'est, sur les succès d'artillerie du 16 contre Bailly, du 15 au nord de Soissons, du 14 à Vailly et à Verneuil ; les petits progrès vers Loivres le 16 (contestés par l'ennemi), pour arriver d'emblée en

Champagne, où s'est déroulée l'action principale de la semaine.

Le mardi 16 donc, les Français attaquent soudainement, sur le front de 6 km. qui s'étend du nord-ouest de Perthes — c'est-à-dire de la lisière est des bois de Souain — jusqu'au nord de la ferme Beau-Séjour. La moitié des tranchées ennemies tient bon ; mais l'autre moitié cède. Les Allemands disent que l'ennemi attaqua par « grosses masses » et que des corps à corps désespérés se produisirent. On sait que, dans ce genre de lutte, la supériorité du pioupiou s'affirme constamment. Il en fut de même cette fois. Dix contre-attaques allemandes, tentées de nuit sur différents points, n'arrivent pas à leur rendre le terrain — mieux vaudrait dire le sous-terrain — perdu.

Le lendemain voit une reprise de l'offensive française, mais limitée à l'aile gauche, où 800 m. de plus sont encore écornés, tandis qu'au centre et à l'aile droite on a fort à faire à repousser une série de contre-attaques conduites en forces par les Allemands. Ceux-ci affirment avoir là repris la majeure partie de leur bien, tandis que leurs adversaires, eux, sont sûrs d'avoir maintenu la totalité de leurs conquêtes. Le « transport sur place » est malheureusement impossible ici au juge de camp.

Le jeudi 18 et la nuit suivante, les Allemands reviennent cinq fois encore à la charge, toujours en vain ; c'est du moins la version de Paris. Pour l'autre camp, c'est au contraire du côté français qu'est venue l'attaque, qui aurait ajouté quelques gains aux précédents, mais sans les maintenir.

Le vendredi 19, la contestation disparaît : ce sont bien les Français qui sont à l'attaque, et « avec des forces importantes », dit l'ennemi, pour s'excuser

d'avance de devoir avouer la perte de « quelques tranchées avancées ». Ces tranchées, précise le vainqueur, sont celles d'un bois au nord de Perthes, bois dont l'est comme le nord devaient être, dans la nuit du samedi au dimanche, et après une journée d'une tranquillité relative, nettoyés d'Allemands.

Chose curieuse, le soir de la deuxième journée de lutte, Français et Allemands annonçaient un nombre sensiblement égal de prisonniers — à peu près 800 de chaque côté — pour autant qu'on peut le déduire des comptes assez vagues, des bulletins français, évidemment peu rompus à ce genre d'additions que, durant les cinq premiers mois de guerre, ils n'ont jamais pratiqué, et qu'ils ne pratiquent aujourd'hui que de temps à autre, ce qui n'est pas sans dérouter fort le chroniqueur. Si l'on se décide à suivre sur ce point, et avec raison d'ailleurs, l'exemple des autres belligérants, pourquoi ne pas le faire méthodiquement ? Pourquoi se donner l'air de faire beaucoup moins de prisonniers que les autres ? Mieux vaudrait alors revenir au système de n'en parler jamais, ce qui n'empêchait pas d'y penser toujours.

Depuis, il est vrai, les Français nous ont annoncé encore, en trois fois, cent, deux cents et « plusieurs centaines » de prisonniers contre cent seulement marqués par leurs adversaires. Ils y ajoutent un total de huit mitrailleuses, trois gros lance-bombes et plusieurs petits. Le succès est de taille et rappelle les belles journées de fin décembre. Le tout est de savoir si, mieux que leurs aînées, elles auront un lendemain, voire un surlendemain[1].

[1] Il y eut des lendemains tactiques jusqu'à mi-mars. Mais pas de lendemain stratégique

Les prisonniers faits appartiennent aux anciennes armées Bulow et Kluck (VI et VIII corps actifs), et trois corps de réserve (VIII, X et XII) s'y trouvent aussi représentés[1]. Cela pourrait en dire long sur la « fonte » graduelle des unités engagées depuis le début de la guerre.

* * *

Le nord du bois de la Gruerie, ce fameux front de Bagatelle à Fontaine-Madame en passant par l'ouvrage Marie-Thérèse, qui fit couler tant de flots de sang la semaine dernière, a chômé cette fois et légué son activité à ses voisins du sud. Notons seulement que le bulletin de dizaine du ministère de la guerre français, sans être parfaitement clair sur ce qui se passa à Marie-Thérèse durant ces journées, semble admettre qu'une petite partie de cet ouvrage fut emportée par les Allemands et ne put être reprise. On se rappelle que dans notre dernier article nous l'avions laissé tout entier aux mains des Français, leurs communiqués parlant d'attaques ennemies complètement repoussées. Dans le cas identique du Hartmannswillerkopf, il y a quinze jours, nous avions été plus audacieux, et le communiqué de dizaine était venu confirmer nos conclusions.

Donc, là, on ne se battit plus guère... qu'à coups de bombes. Plus au sud-ouest, vers Fontaine-aux-Charmes, le même « travail » détruisit un blockhaus allemand avec les 100 m. de tranchées attenantes, le 16; exploit suivi le lendemain de progrès d'infanterie sur ce point.

Mais c'est au sud de la grande route Varennes-Vienne, entre le Four-de-Paris à l'ouest et la cote 263 (non loin de Boureuilles) à l'est, que se livre le plus furieux duel. Trois bataillons allemands se lancent à l'assaut le 16 et

[1] La garde n'intervint que plus tard.



envahissent quelques parties des positions françaises. Le 17 ils veulent poursuivre leur avantage, mais se font contre-attaquer avec succès ; le 19 ils récidivent par des coups de main isolés, mais ils échouent. Ici, ou ailleurs, on leur détruit plusieurs blockhaus.

On ne sait si le combat qui se livra à la cote 263 se prolongeait jusqu'à la lisière et au delà ; s'il était ou non lié au front entre Argonne et Meuse. Mais le même 17 où les Français repoussèrent une attaque dans la forêt, ils avançaient vers Boureuilles. Du reste, ce n'est pas là que ce secteur offre le plus d'intérêt durant ces derniers huit jours. Cela commença le dimanche 14 par une tentative allemande entre la lisière est de ce village

et le bois de Malancourt. Non contents de l'avoir repoussée, les Français passent, le surlendemain, à l'offensive et prennent 100 mètres de tranchées dans ce même bois. Entre le village et le bois, la ligne française avait une inflexion prononcée vers le sud : on tâche de l'atténuer par une avance qui amène, en effet, les troupes du général Cary dans le bois au sud de celui de Cheppy, jusqu'à la Buanthe, dont on occupe le passage au pont dit des Quatre-Enfants. A défaut d'enfants, on y trouve un lance-bombes. Le même jour on faisait un bond de 400 m., plus à l'est, au nord du village de Malancourt, et un autre presque aussi long au sud du bois de Forges, que nous croyions atteint et même en partie occupé depuis les 23 et 31 décembre.

* * *

C'est toujours -- à défaut du bois d'Apremont, qui demeure léthargique — sur le rebord oriental du plateau qu'on se bat. Le mercredi 17, aux Eparges, non loin de ce village de Saint-Rémy conquis le 7 octobre, les Français donnent un vigoureux coup de boutoir qui leur livre la première ligne de tranchées ennemies [1]. Ils conservent le terrain tout le lendemain contre un premier retour de l'Allemand, contre quatre autres le 19, contre un sixième le 20. Ils parviennent même à élargir leurs conquêtes. La lutte continue.

En Lorraine, au nord-est de Pont-à-Mousson, nous avions laissé les Français, dimanche 14, au moment où ils venaient de reconquérir le sommet du signal de Xon, qui leur avait été ravi la veille par un coup de main. La semaine qui vient de finir a vu, le 17, la suite

[1] Sur le bastion ouest de la cote 346 (ou 351, suivant les cartes pointe septentrionale de la double hauteur appelée Eparges par les Français, Combres par les Allemands.

heureuse de cette contre-attaque qui a fini par rejeter les Allemands, non seulement des pentes du signal où ils se tenaient accrochés encore, mais du village aussi de Norroy, ce qui rétablit les choses comme elles l'étaient depuis le 3 décembre.

Pendant ce temps, de l'autre côté de la ville, dans le bois Le Prêtre, l'envahisseur perdait plusieurs blockhaus, bien qu'il soutienne ce jour-là avoir eu au contraire « de petits succès ». Ils doivent en effet être minces.

Abordons enfin la région montagneuse où, à l'est de Saint-Dié, entre Lusse et Wissembach, la cote 607 est enlevée par un régiment allemand le 18, et reprise le lendemain par une compagnie française, l'assaillant ayant eu l'imprudence d'évacuer sa conquête en n'y laissant qu'une grand'garde insuffisante.

* * *

C'est le seul point du front où nous voyions les Allemands sérieusement à l'offensive, et encore pas partout. Ainsi à la ferme de Sudelle, à 2 km. au nord du Silberjoch, la prise par les Français du mamelon au nord de la ferme, intervenue dans la nuit du 11 au 12, a eu de fructueux lendemains. Les Allemands avaient à peine annoncé avoir repris sur ce point « leur tranchée avancée », que leurs adversaires leur infligeaient le démenti le plus net en s'emparant le 17 des croupes qui, au sud de la ferme, font pendant à celle conquise le 11. Le temps d'y inventorier le butin — lance-bombes, fusils par centaines, cartouches par milliers, fils de fer, téléphones, boucliers et le reste — et l'on repart, progressant pas à pas le long des crêtes qui mènent à Soultz.

Mais pendant ce temps un contre-mouvement, à plus long rayon, s'ébauchait par le nord. C'est d'abord les Allemands de la vallée de Guebwiller qui, comme nous



avons vu dans notre dernière « semaine », poussent inopinément de l'avant jusqu'aux épaulements du Langerfeldkopf. Des villages de Hilsen et Obersengern sur la rive nord de la Lauche, où nous les avions laissés, ils sont avancés de quelques centaines de mètres jusqu'au delà de Remspach, tandis que de l'autre côté de la vallée, ils prenaient encore Sengern. Cela se passait le 14. Les défenseurs se sont retirés sur les lisières des bois qui couronnent le haut de la vallée, et où l'ennemi n'a pas osé les aller chercher.

Il s'est rattrapé, plus au nord encore, dans la vallée de Münster. Si de Colmar on remonte la Fecht, on arrive au bout de quatre heures de marche à la petite ville

de Münster, principale station du chemin de fer régional. Là, la vallée bifurque et mène, au nord-est, au col bien connu de la Schlucht — celui où, il y a quelques années, Guillaume II se rendit saluer la terre française, qu'alors il n'osait fouler — tandis qu'au sud-est la Fecht principale (car celle de la Schlucht aussi s'appelle Fecht [1]) descend de hauteurs au delà desquelles on trouve les sources de la Thur, c'est-à-dire cette vallée de St-Amarin qu'il s'agit de tourner, pour « libérer » l'Alsace des troupes françaises.

Au carrefour des deux vallées s'élève un pic boisé : c'est le Reichackerkopf. C'est lui que les trois régiments massés secrètement à Münster, avant l'aube du vendredi 19, attaquent en premier lieu. Ils l'enlèvent. Pendant ce temps les hauteurs du nord de Münster, toutes aux mains françaises, sont abordées par les bois et tombent le lendemain : c'est le Hohrodberg ; c'est à 500 m. plus au sud le Frauenkopf, qui domine le village de Hohrod, lequel ne pourra tenir, ainsi désarmé. Entre ces deux proéminences s'étend la vallée de la petite Fecht, ou Kleinthal. Les Allemands s'y engagent, sur la route de Münster à Stosswihr, qui suit la rive droite, s'emparent des trois bâtiments de la ferme Bretzel, qui la dominent à 200 m., et progressent jusqu'à Stosswihr, dont ils s'emparent le 21. Mais là une contre-attaque française les attend et les rejette de la plus grande partie du village. Car on s'est heurté à la position principale de la défense.

La veille, on avait partiellement avancé dans la vallée de la grande Fecht et, tandis qu'au bout de 5 km. on prenait possession de Metzeral [2], puis 1500 m. plus au

[1] La Fecht du Nord ou Petite Fecht.

[2] Terminus actuel du régional.

sud, dans un vallon latéral de Sondernach [1], on s'attaquait droit devant soi aux hauteurs au nord de Mühlbach. Là, toutes les attaques furent repoussées.

Il faut attendre l'apaisement de la lutte pour en juger les résultats et les conséquences. Mais le plus probable est que, là comme sur la Lauche, l'élan germanique sera brisé après les premiers pas [2].

* * *

Somme toute, et pour résumer d'un trait cette semaine, la plus touffue que nous ayons eue de longtemps, disons qu'elle fut le théâtre, dès le mardi 16, d'une offensive française à peu près générale, mais qui se marqua surtout en Champagne et d'Argonne à la Meuse ; cette offensive a obtenu des résultats qui, pour n'être que partiels, n'en sont pas moins des plus encourageants pour les alliés, parce qu'elle a su instantanément reléguer, partout où elle a été prise, l'adversaire à la défensive et que partout les efforts que l'adversaire a faits pour ressaisir son bien ont montré qu'il ne luttait pas à armes égales. Bref, la période de supériorité française, commencée nettement avec décembre, portée à son comble à la fin de l'an et interrompue de janvier à mi-février par un regain d'énergie allemande, semble être revenue. Y a-t-il eu affaiblissement de l'envahisseur par suite des opérations entreprises en Prusse orientale, ou simplement, comme il est plus probable, renforcement normal des lignes françaises ? Toujours

[1] Sondernach, dans la vallée de la Fecht du Nord, ne fut pas atteinte de Metzeral, c'est-à-dire du nord, mais par une colonne de skieurs qui, partie de la vallée de Krebsbach, poussa droit vers l'ouest par-dessus les hauts plateaux.

[2] Ce fut ce qui arriva en effet. Depuis, une contre-offensive française, inaugurée en juin, a rendu aux Français une partie du terrain perdu.

est-il que les résultats sont là. Pour l'instant il serait téméraire d'en vouloir déduire davantage.

La suite de la manœuvre d'Hindenburg

Notre « semaine » dernière avait empiété sensiblement sur celle-ci, puisqu'elle nous avait amenés jusqu'à la journée du 16, qui vit l'achèvement de la manœuvre du feld-maréchal dans sa première phase par l'anéantissement de la Xe armée russe.

« Anéantissement. » Le mot n'est pas trop fort, si l'on tient pour établi — et à défaut de contre-indication russe force est bien de s'y résoudre — le chiffre de prisonniers annoncé par le grand état-major. Cent mille hommes, cela représente un chiffre total de pertes, en circonstances normales, de 200.000 tués, blessés et capturés, soit l'effectif, non pas seulement de 6 divisions, comme on le pensait tout d'abord, mais bien de 10. C'était donc une armée de 4 à 5[1] corps que conduisait le baron de Siewers en Prusse orientale. Et l'on demeure stupéfait que ce flot d'hommes ait pu se laisser ainsi submerger à son tour, lui et 300 de ses canons, soit la moitié au moins de son effectif en artillerie, s'il était complet.

Depuis notre récit les communiqués rétrospectifs des deux partis ont paru. Avec quelques détails en plus, ils confirment suffisamment notre reconstitution préalable pour nous dispenser d'y revenir. Reprenons donc le fil des événements à l'aube du 17.

[1] Davantage probablement. Et c'est pourquoi la Xe armée ne fut pas « anéantie ».

Essai de contre-offensive russe du Narew au Niémen.

Parmi les partis que pouvait prendre le grand-duc au lendemain d'Augustow, nous indiquions à la fin de notre dernier article les deux suivants : jeter sur les deux colonnes isolées de l'envahisseur des troupes rapidement concentrées derrière les forteresses du Narew, et porter sur le flanc gauche allemand celles qu'on aurait pu rassembler derrière le Niémen.

L'une et l'autre de ces décisions semblent avoir été prises par le haut commandement russe. Tandis que les Allemands menaient dans les forêts d'Augustow les combats de poursuite propres à accroître leur butin en hommes et en matériel, les débris de la Xe armée étaient recueillis sous la forteresse de Grodno, reconstitués en unités de combat, considérablement accrus de troupes fraîches et lancés inopinément le 21, sur l'aile gauche ennemie. Le résultat de ce choc aurait été favorable aux Allemands, à ce que ceux-ci assurent, mais la confirmation russe manque encore. De toute façon l'envahisseur doit se rendre compte que, s'il en a fini avec les Slaves des lacs Mazuriques, d'autres Slaves — il y en a tant ! — sont venus prendre leur place et qu'une offensive vers le sud risquerait de lui jouer un mauvais tour.

Si de Grodno on se dirige vers l'ouest, on franchit d'abord un seuil qui sépare le bassin du Niémen de la vallée du Bobr, puis on descend le cours de cet affluent du Narew. Au bout de 55 kilomètres environ, on trouve la forteresse d'Ossowiecz.

Dès le jeudi 18 cette place, fameuse déjà par le bombardement qu'elle subit sans faiblir du 26 au 29 septembre, voyait apparaître de nouveau les têtes de colonnes



allemandes. Immédiatement elle mit ses canons en batterie et depuis dimanche, l'assaillant étant à portée, les grosses pièces de position mêlent leur voix profonde au cri plus sec du canon de campagne. La bataille dure depuis une semaine bientôt sans résultat décisif.

Continuons à descendre le Bobr jusqu'à son confluent avec le Narew 60 km. encore, après une boucle accentuée que fait ce dernier cours d'eau vers le sud, voici Lomza, principal point d'appui de toute la ligne. Au lieu de suivre les rives on peut se rendre à Lomza par une route plus directe qui, d'Ossowiecz, après avoir touché Radzilow, prend la corde de cet arc fluvial et passe à Jedvabno. Là nous trouvons d'autres Allemands. Sur

où marchaient-ils ? Sur Lomza ? sur l'espace libre compris entre cette forteresse et Ossowiecz ? On ne sait. Mais ce qu'on sait, c'est que des Russes sont venus là à leur rencontre, les ont bousculés et ont réoccupé Jedvabno le dimanche 21.

Lomza est d'ailleurs plus directement menacée par le nord. Nous avons vu, la semaine dernière que les troupes du feld-maréchal avaient, de Kolno, repoussé la garnison de la place forte sur ses défenses avancées. Mais le grand-duc avait, comme nous l'avions prévu, amené des renforts en hâte et ces renforts, arrêtant les fuyards au passage, les ramènent avec eux au combat. C'est le 17. Les Allemands prennent les devants et attaquent à nouveau. Mais ils sont rejetés sur la route de Johannisburg. A leur tour, des réserves les recueillent et, cette fois, les Russes doivent définitivement se replier, tout en combattant. Sur ce point et depuis le 19, les combats durent encore.

Poursuivant notre route nous arrivons, 35 km plus loin, à Ostrolenka, moins forte, mais importante par sa proximité du chemin de fer parallèle au Narew et de la jonction du dit avec le tronçon qui vient directement de la ligne principale Vilna-Varsovie. Les Allemands se trouvaient la semaine précédente à Kadsiello, à mi-chemin de la place. Ils ne semblent guère en avoir bougé, bien que le 18 ils signalent un combat heureux dans cette direction. Là aussi il semble que les Russes opposent une ferme résistance. Ils ont un allié précieux dans le dégel qui a rendu au Bobr et au Narew leur quasi infranchissable barrière de marais.

Reste le secteur proprement appelé nord-Vistule, où l'espace entre la frontière politique allemande et la frontière militaire russe est beaucoup plus large, le Narew

descendant brusquement vers le sud pour rejoindre la Vistule inférieure vers la forteresse de Nowo-Georgiewsk, après avoir baigné celle de Pultusk. C'est là que va continuer à se faire sentir l'offensive concentrique partie de Chorzele, de Mlawa, de Radzanowa sur la Wrka, de Sierpez près de la Skrwa, enfin de Vlotchlavek sur la Vistule.

Nous avions laissé cette offensive arrêtée sur la ligne nord de Przanysch et de Ciechanow, Razions, Bielsk, Plock par une vigoureuse résistance russe. Cette résistance sembla faiblir le lendemain, soit le 17. Les Allemands faisaient 5000 prisonniers et reprenaient leur marche. Mais dès le vendredi 19 les Russes revenaient à la charge avec de nouvelles forces et sur la grande route de Razions à Plonsk (qu'il ne faut pas confondre avec Plock) ils parvenaient, le surlendemain dimanche, à reprendre quelques villages à l'assaillant où les Autrichiens coudoyaient, paraît-il, les Allemands. On remarquera que ce dimanche est comme le signal du retour offensif russe dans tout le nord.

Mais les Allemands ne font pas mention de ces difficultés et leurs bulletins respirent toujours la même confiance. C'est que pendant ce temps leur colonne d'extrême droite, débouchant de Plock, s'avançait vers Vyschogrod, cherchant l'extrémité de la bataille de la Bzura, qui n'est plus qu'à quelques kilomètres peut-être — car on ne sait exactement jusqu'où les Allemands sont parvenus. C'est aussi que, la veille déjà, ils avaient repris soudain — ce sont les Russes qui nous en informent — une offensive par Przanysch avec des forces considérables.

Le centre russe ne bronche pas

Il est vraiment impressionnant de voir la sérénité avec laquelle les Russes soutiennent le choc, si imprévu, si terrible soit-il. Leur armée principale tient toujours ses positions sur la Bzura, la Rawka, la Nida et la Dunajec et ne semble pas le moins du monde disposée à les céder. Non, pas même cette extrême droite avancée au delà de la Bzura inférieure et qui, accrochée à ses positions conquises de Kamion, va se trouver, pour peu que ses camarades du nord de la Vistule reculent encore, exposée à un effroyable feu d'enfilade.

Ce sont plutôt les Autrichiens qui, sur leur Nida, au milieu de la semaine, montrent de l'inquiétude. Ils signalent le 18 que l'activité d'artillerie et d'infanterie semble reprendre chez l'adversaire et que cette résurrection a comme l'air de cacher des mouvements de troupes derrière le front. Comme 150 km au moins séparent les plus septentrionales de ces troupes du théâtre nord-Vistule le plus rapproché, ce ne peut être elles qui ont donné l'effort de dimanche et c'est maintenant seulement, si on les y a envoyées, qu'elles arrivent sur le terrain. On comprend que les alliés ne soient point trop satisfaits de cette éventualité [1].

Aussi les voit-on se livrer à de petites attaques sans grande énergie, et seulement pour tenter de savoir ce qui se passe, ce que l'ennemi a laissé sur le front et ce qu'il en a retiré. Le 15, ce sont les Allemands, sur la Bzura, près de la métairie Zylin ; le 18, les Autrichiens de la Dunajec, vers Otfinoff, à 9 km au sud du confluent avec la Vistule; le lendemain, les Autrichiens, encore sur la Nida inférieure, vers Bochinef. Ce même vendredi,

[1] Qui se trouva réalisée en effet dès le 27 février dans la région de Przanysch.

les chasseurs tyroliens d'entre Zacklyczin et Tarnow passent à l'attaque, s'emparent de plusieurs positions ennemies ; mais vigoureusement contre-attaqués le jour suivant, ils doivent battre en retraite avec de lourdes pertes.

On croirait pourtant que, devant l'avance autrichienne signalée la semaine dernière déjà en Galicie orientale, les Russes du secteur ouest des Carpathes, engagés dans les vallées hongroises, vont les évacuer. Point. Bien que réduits sur ce front à la défensive après les alternatives des derniers huit jours, les Slaves n'abandonnent pas un pouce de leurs positions fortifiées, malgré les assauts répétés des Austro-Hongrois, le 14, le 16, le 18 — ce jour-là, l'effort est donné sur tout le front, de Svidnik à l'ouest à Iassonki-Stropko au centre et Mezö-Laborcz à l'est. Le lendemain, répétition exacte de la veille. Depuis, les Autrichiens semblent se l'être tenu pour dit. Sans doute attendent-ils des renforts.

Passant, par le col de Lupkow, sur sol galicien nous retrouvons les soldats du tsar tout aussi imperturbables dans leur secteur central, à la hauteur de Smolnik d'abord, qu'après l'avoir prise le 13, comme on l'a vu, ils ne veulent plus lâcher : ils la perdront, mais la reprendront le lendemain ; ensuite, tout le long de la vallée du San supérieur, de Lubne à Studenne et à Lutoviska, où des contre-attaques réussies leur valent le 14 1000 prisonniers et 5 mitrailleuses ; le 16, 1500 prisonniers. Et la semaine s'achève sur la continuation des combats. Là aussi, donc, les Russes sont arrêtés, mais ils tiennent.

Enfin, dans le secteur oriental, les Allemands n'arrivent pas à faire céder l'opiniâtre adversaire. Ils ont beau renouveler, comme ils n'ont cessé de le faire de-

puis le 8 février, leurs attaques obstinées, le 14, le 15, le 16, le 17, le 20, contre les positions de Koziowa, chaque fois ils sont repoussés. Ces attaques doivent être d'ailleurs partielles, car depuis longtemps on en est au régime des tranchées.

A mesure qu'on longe les 50 km. et plus de ce front est-Carpathes la supériorité des Russes va s'accentuant : à Tuchla, ils prennent, le 20, une hauteur. A Wyskow, non contents de repousser le 15, le 16 et le 20 de violentes attaques, ils font entre temps 2000 prisonniers. Bref, ils agissent comme si leurs arrières étaient à tout jamais assurés.

Et pourtant, le sont-ils vraiment ?

L'avance autrichienne sur le Dniestr

En effet, les Autrichiens que nous avions laissés le 14 à Nadworna n'en sont pas restés là. Ils attendirent que, 35 km. plus à l'est, leurs camarades venus du Bialy Czeremosz [1] fussent arrivés le 16 à leur hauteur, à Kolomea sur le Pruth, pour partir avec eux, en marche concentrique, sur Stanislau. A la première journée, ils se heurtèrent à l'ennemi, qui avait reçu des renforts du Dniestr ; leurs avant-gardes plient, mais le combat se rétablit et les Autrichiens l'assurent très violent. Le 19 les Russes lâchent pied, et il faut bien croire, puisqu'enfin ils nous le disent, qu'ils ont dû laisser Stanislau aux mains de l'adversaire ; mais cet adversaire ne nous en a jusqu'ici aucunement fait part, ce qui dépasse les limites de l'inouï [2]. En revanche il affirme que, depuis la

[1] Rivière formant, comme on l'a dit, la frontière entre la Galicie sud orientale et la Bukovine.

[2] Les Autrichiens l'avaient bien prise, mais la reperdirent dès le 4 mars puis, eux et les Allemands de Linsingen, la réoccupèrent à nouveau le 8 juin, au cours de la grande offensive de Galicie issue des combats du 1er mai sur la Dunajec.

reprise de son offensive — c'est-à-dire depuis trois semaines environ — il a fait près de 50.000 prisonniers, en y comprenant, bien entendu, ceux de Bukovine.

Car en Bukovine aussi les Autrichiens ont avancé. C'est même ce qu'ils ont fait de mieux, car sans cela le flanc droit de la colonne de Stanislau eût été à la merci d'une attaque slave. Ils ont franchi le Sereth le 15 et réoccupé Czernowitz le surlendemain. Les Russes, en évacuant la capitale de la province roumaine pour la seconde fois, se retirèrent, non au nord, mais à l'est, en suivant le Pruth[1]. Cette direction empêcha les Autrichiens de les poursuivre. Ils durent faire halte, front à l'est, et demeurer l'arme au pied comme flanc-garde de leurs camarades de Galicie.

Ces camarades sont encore assez exposés, ayant leur gauche absolument découverte. Aussi le nouveau combat qui vient de s'engager entre Stanislau et le Dniestr, et dont le dénouement appartient à la semaine prochaine, pourrait-il fort bien se terminer de façon sinistre pour les Autrichiens. Tout dépend des effectifs que les Russes auront pu amener dans ces parages. Car il leur est presque aussi vital d'en amener là que sur le Narew ou le Bobr. Tout comme là-bas, le mouvement enveloppant austro-allemand déploie ici sa menace, et il importe d'y parer, — ce qu'il semble aisé de faire, à première vue, à un pays qui dépasse les cent-quarante millions d'habitants, sans compter l'Asie.

[1] Erreur. Ils se retirèrent à la fois vers l'est (Novo Siedlica) et vers le nord-est (Sadagora) et vers le nord-ouest (Zaleczki).

Sur les fronts d'Orient :

Les incursions albanaises. — Le 1er bombardement des Dardanelles.

Les frontières austro-serbes continuent à ne rien offrir à l'histoire, si ce n'est un bombardement de Mitrovitza et de Belgrade — encore ? — par les Autrichiens, et de Semlin par les Serbes, qui prit place le 19 et n'eut point d'autre suite.

Il n'en est pas de même sur les limites du royaume du côté albanais. Le district de Prizrend fut soudain, le 13, envahi par des hordes des ex-sujets d'Essad pacha. Repoussés le lendemain par les renforts venus à la rescousse des postes-frontière, ils réapparaissent le 16 sensiblement plus au sud, dans la région des lacs et de la frontière grecque. Cette fois encore ils ne demeurèrent pas bien longtemps sur le territoire « étranger », qui était leur il n'y a pas deux ans[1].

Les Turcs ont recommencé à faire parler d'eux, bien à contre-cœur sans doute, car ce sont les Russes qui le 11 ont brusquement ouvert l'offensive contre leurs adversaires du Tschorokh, les seuls demeurés, avec ceux de l'Olty, sur le territoire caucasien, à peu de distance à l'est de Artwin. Ces premières attaques, repoussées, furent suivies d'autres, qui aboutirent le 21 à déloger les Ottomans de leurs positions et à les rejeter à l'ouest de l'Itchkalsou. Tel est le récit moscovite. Celui

[1] Ces incursions devaient trouver les 9 et 10 juin leur riposte par l'occupation serbe des villes de Tirana et el Basan, du district de Hassi et des crêtes stratégiques intermédiaires, ce qui eut pour conséquence l'occupation de St-Jean de Medua et de Scutari par les Monténégrins. Ces incursions furent au moins la raison officiellement alléguée.

des Croyants est naturellement tout opposé : les Russes ont été non seulement repoussés, mais chassés des hauteurs environnant El-Mali. La preuve, c'est qu'on a saisi du matériel de guerre et, en particulier... des téléphones de campagne. Evidemment, cela coupe court à toute discussion.

Ajoutons, pour être complets, les perpétuels succès turcs sur les Anglais, que l'agence officieuse Milly se fait télégraphier des lignes ottomanes devant Korna qui, malgré tant de hauts faits, a le mauvais goût de tenir encore. Pourtant un petit fort avancé serait tombé aux mains de l'assaillant. Citons aussi les nouvelles représentant le corps expéditionnaire de Djemal pacha en pleine retraite sur Damas. D'autres voient, au contraire, une nouvelle attaque imminente. La vérité est entre les deux et correspondrait assez bien à l'annonce que les Turcs, évacuant une partie de la péninsule inhospitalière du Sinaï, ont abandonné l'oasis d'El-Katis, à 40 km. à l'est du canal.

*
* *

Comme toujours, c'est par la Turquie que nous passons à l'élément humide.

Donc, le 19 février, à 8 h. 45 précises du matin, une escadre alliée composée de trois cuirassés francais et de trois anglais, du type assez ancien du *Cornwallis* — « quatre anglais et quatre français, dont un du type croiseur dreadnought *Queen Mary* », contestent les Turcs — s'approcha des forts de Kumkale et de Céphelles, qui gardent l'entrée des fameux détroits, et les bombardèrent avec leur grosse artillerie de 305. Les forts ne répondirent pas. Le feu n'ayant pas d'effet apparent, on se rapprocha l'après-midi avec d'autres navires de tonnage moindre, et l'on tira toutes artilleries réunies.

Chose étrange, les forts n'avaient pas eu de canons de portée assez grande pour riposter aux grosses pièces de marine. A Constantinople, on soutient que ce silence était voulu et avait pour but d'inciter la flotte à s'approcher. Bref, celle-ci arrivant à bonne portée, les batteries de terre entrèrent en action.

Quel fut le résultat de cette affaire ? Comme toujours, chacun tire la victoire à soi. Les marins disent s'être éloignés indemnes, après avoir réduit les forts au si-silence, tout au moins ceux de la côte européenne, c'est-à-dire ceux d'Elles-Burnu et de Eski-Hissarlik. Les défenseurs ripostent qu'ils n'ont aucunement souffert et qu'ils ont, tout au contraire, mis à mal trois navires de guerre, dont le vaisseau amiral anglais.

La reprise du bombardement, ceux des vaisseaux qui y joueront leur rôle et la façon dont se comporteront les forts pourront seuls trancher le débat. Pour l'instant, l'action, qu'on disait devoir se poursuivre sans répit, est, paraît-il, arrêtée net par le mauvais temps.

Le blocus allemand de l'Angleterre

L'intempérie a-t-elle aussi agi sur l'activité des sous-marins allemands, ou bien a-t-elle retenu au port ceux qui devaient être leurs victimes ? Toujours est-il que, depuis le 18 février, jour où commença le fameux « blocus », les hécatombes maritimes n'ont pas été, loin de là, ce qu'escomptaient les Allemands. D'abord, l'un des deux objectifs des submersibles lancés dans la mer du Nord et dans la Manche, celui de détruire les transports amenant des troupes britanniques sur le continent, n'a pas été atteint, puisque deux seulement jusqu'ici, dont

un seul certain, auraient été coulés[1]. Quant aux navires marchands, deux français — la *Ville-de-Lille* et le *Dinorah* — ont été atteints, encore ce dernier put-il rejoindre le port. D'anglais, nous ne connaissons que neuf jusqu'ici, dont 4 périrent bien loin des côtes « bloquées », dans les eaux argentines, sous les canons du croiseur *Carlsruhe* ou de son auxiliaire *Kronprinz-Wilhelm*. Ce sont l'*Hemisphere*, le *Highlandbrace*, le *Pemantha*, le *Wilfridin*. Un charbonnier, auquel il faut ajouter le *Dullwich*, coulé le 17, le *Cambank*, torpillé le 20, le *Dakby*, coulé le 24 et un inconnu : voilà toute la moisson de ces premières journées. C'est peu,

En revanche, plusieurs neutres ont eu à souffrir pour avoir voulu, malgré les avertissements, suivre la route « défendue ». Les norvégiens *Nordcap*, *Björke*, *Potaro*, *Regina* périrent, qui par torpille, qui par mines, qui sous les coups du *Carlsruhe*. Il y aurait encore le *Belridge*, mais en Norvège on croit à un accident d'autre nature.

Cela n'est rien : mais voici l'*Evelyn*, le 21, et le *Carib*, le 24, qui disparaissent à leur tour. Or, ce sont des navires américains. Ils ont beau avoir touché des mines, il est à prévoir que l'oncle Sam n'entendra pas raillerie sur ce chapitre, d'autant plus qu'il a averti dûment qu'il ne l'entendrait pas[2].

De cette guerre d'un genre nouveau et inquiétant nous ne sommes peut-être qu'au début, car jusqu'ici un seul sous-marin — et encore ce n'est pas bien sûr

[1] Certain pour les Allemands, mais les Anglais l'ont toujours formellement contesté. Du reste, il ne devait pas s'agir là du transbordement de ce que l'on est convenu d'appeler la « nouvelle armée » de lord Kitchener. Nous avons dit pourquoi.

[1] On sait qu'à fin juin les notes du gouvernement américain, quoique jugées trop « belliqueuses » par M. Bryan pour qu'il pût rester au ministère, en étaient encore aux protestations platoniques.



Les traits indiquent la zone du blocus
Route conseillée par les Allemands aux neutres.

LE BLOCUS DE L'ANGLETERRE PAR LES ALLEMANDS

— aurait laissé la vie dans ce duel à mort. Or l'Allemagne passe pour en avoir construit une quantité suffisante pour pouvoir, à ce taux-là, continuer longtemps son œuvre de destruction. A moins qu'un arrangement



n'intervienne qui, sous la pression des neutres les plus intéressés, n'obtienne de l'Angleterre le respect du pavillon d'autrui[1] et de l'Allemagne celui de tant de vies innocentes et de précieuses denrées.

[1] Cette question du pavillon est en effet celle que les neutres possesseurs de marine marchande — et l'Amérique en particulier — avaient à cœur surtout de résoudre. Mais il ne faut pas oublier qu'elle n'est qu'un dérivé de la question principale : celle du ravitaillement de la population civile allemande, condition exigée par Berlin pour arrêter la guerre sous-marine.

TRENTIÈME SEMAINE DE GUERRE

Du 21 au 27 février 1915

Genève, 28 février.

L'offensive allemande en Lorraine. — Suite de l'offensive française en Champagne.

Nous disions vrai en prévoyant qu'après les premiers pas l'offensive allemande sur la Fecht serait enrayée comme celle sur la Lauche. Le début de cette semaine nous a bien apporté la continuation de l'avance germanique : la prise d'assaut, le 22, du Sattelkopf — succès d'ailleurs contesté — et l'indice que les Allemands avaient bien occupé — ou réoccupé — tout le village de Stosswihr, puisqu'on les voit, le mardi 23, attaquer Ampferbach, 500 m. plus à l'ouest. Mais là s'arrêtent les renseignements, et sans doute aussi les faits de guerre. L'Alsace ne nous occupera plus jusqu'à samedi, où une attaque française contre le Hartmannswillerkopf ne leur a pas donné le sommet, mais leur a permis de s'en approcher quelque peu.

Par un sort contraire, la Lorraine ne devient intéressante que le dernier jour de la semaine. Car ni la patrouille mise en fuite vers Parroy le 24, ni même les trois bombes jetées sur les casernes de Metz ne peuvent prétendre à l'ordre du jour de la grande guerre. Mais voici que le samedi 27 — ce sont les Allemands qui parlent — les positions que les Français occupaient sur un front de 20 km. entre Blamont, sur la Vezouse et Bionville, sur la Plaine, sont soudainement attaquées. Notons que jusqu'ici on ne savait les Français

en possession ni de Blamont, ni de Bionville. Sur la Plaine, en particulier, il semblait que leurs tranchées n'avaient jamais dépassé les avancées de Celles. Bref, qu'il y eût plus avant des lignes véritables ou de simples postes d'observation, voire d'inoffensives patrouilles, les Allemands refoulent tout cela, et gagnent un peu plus de 2 km. au nord-ouest, un peu moins de 6 au sud-est, amènent leurs lignes sur le front Verdenel-Bréménil-Badonvillers-Celles, ces deux localités non comprises. De cette façon, ils reconquièrent toute la Vezouse supérieure, dégageant Cirey et lui rendant des communications faciles avec la vallée de la Plaine et, par là, avec Senones, le Ban-de-Sapt, les sources de la Fave et le col de Ste-Marie-aux-Mines. En outre, ils tiennent le haut de toutes les pentes descendant vers les affluents de la Meurthe.

A ces détails, les Français n'opposent qu'un bref communiqué : « Attaque assez vive, complètement repoussée, à La Chapalotte, entre Bionville et Badonviller, 3 km. au nord de Celles. » Faute donc de contrôle, force nous est de nous abstenir de conclure. Les prochaines dépêches s'en chargeront sans doute pour nous [1].

* * *

Si les Woëvres ont fait peu de bruit cette semaine, les Hauts-de-Meuse ont conservé et prolongé l'écho des combats du 17 au 20 février. Six contre-attaques n'ayant pas réussi à leur rendre le bastion perdu aux Eparges ces jours-là, les Allemands en tentent le 21

[1] Un communiqué officieux paru dans *le Temps* a, depuis, déclaré que le terrain soi-disant gagné par les Allemands n'avait jamais été occupé par les Français. Admettons qu'il s'agissait d'une zone neutre parcourue par de simples patrouilles ou détachements de reconnaissance.

une septième, qui ne leur porte pas davantage bonheur. Au contraire l'ennemi arrive à élargir sa position, ce qu'il continue le jour suivant. Au total les envahisseurs auraient perdu 3000 hommes dans cette affaire toute locale. Pourtant, avec cela, ils ne semblent pas délogés des hauteurs.

Les Français notent encore une tranchée conquise plus au sud, le 22, dans le bois Bouchot, et des progrès les deux jours suivants dans le bois Brûlé, tandis que ce même 22 les Allemands estiment avoir rejeté l'adversaire dans toutes ses positions du bois d'Ailly et de la forêt d'Apremont, où cet adversaire ne nous parlait de rien.

Il ne nous parle pas non plus de cette région vaguement désignée comme « nord de Verdun » par les envahisseurs, lesquels nous disent avoir repoussé une attaque le 21 et avoir pris l'offensive à leur tour le 26, sans nous informer du résultat. A moins que cela ne signifie, dans leur bouche, la région entre Meuse et Argonne, ou bien que ce ne soient ces Jumelles d'Ornes où, le 25, les Français ont détruit pas mal d'abris et de tranchées. Ce fut du reste un vrai massacre d'ouvrages et de matériel que cette semaine sur le plateau, et l'on se réaperçut de l'existence de cette fameuse artillerie lourde, depuis si longtemps passée à l'arrière-plan.

En franchissant la Meuse on trouve encore un dépôt de munitions anéanti le 25 à Brillancourt, au nord du bois de Forges, comme vestibule à l'action très vive qui vient de se dérouler dans ces parages.

C'est d'abord le bois Cheppy qui, atteint à la fin de la semaine dernière, voit les Français pénétrer par sa lisière sud, les 21 et 22, et s'y avancer encore le 24, en attendant que, plus au nord-ouest, une belle charge des camarades leur ait permis de se hisser jusque sur le

plateau de Vauquois, qui domine de 85 mètres la vallée de l'Aire et la grand'route de Clermont à Varennes. C'est la seconde fois en trois mois que les Français approchent de cette localité, ainsi que de Boureuilles qu'on voit de là, à courte distance, se profiler sur la ligne sombre de l'Argonne.

Entre temps, le combat se livrait plus intense dans le bois de Malancourt où, les Allemands ayant aspergé les tirailleurs français avec un liquide enflammé, — nouvelle « trouvaille » ajoutée à tant d'autres, — ceux-ci durent évacuer leurs tranchées. Au delà de la lisière nord-est de ce bois, au nord du village du même nom, les Allemands arrivèrent, par une attaque soudaine, le samedi 27, à reprendre une partie des 400 mètres qu'on leur avait pris le 16.

Quant à l'Argonne même, son intérêt a provisoirement diminué depuis que le regain de résistance française a fait s'évanouir pour l'armée du kronprinz l'espoir de poursuivre là des progrès sérieux.

Après un vif duel d'artillerie, qui sévit surtout le 22, une attaque allemande se déclanche sur le fameux ouvrage Marie-Thérèse, mais est arrêtée net ; même aventure le lendemain, pendant qu'on leur détruit un blockhaus, plus au sud, sur le ruisseau des Meurissons.

* * *

Voici bientôt quinze jours — cela commença le 16 — que les Français ont entrepris un effort sérieux en Champagne, effort plus prolongé déjà que celui tenté en décembre et appuyé de forces supérieures, le maximum, semble-t-il, que ce front étroit puisse supporter.

Ces efforts n'ont pas été vains, certainement. De même que la semaine dernière, un riche butin a été fait de petits bois, de blockhaus, de tranchées — il y en a

pour 2000 m. en trois jours — et la moyenne des prisonniers a été de 100 par vingt-quatre heures. Les contre-attaques allemandes se sont faites plus rares, et cela a permis d'enlever : le 22, une ligne de tranchées et deux bois ; le 23, de nouvelles tranchées vers Beau-Séjour et au nord de Perthes ; le 24, du terrain au nord de Le Mesnil ; le 25, un ouvrage au même lieu, ainsi que tout à côté, au nord-est de Perthes ; le 26, toute la crête au nord de Le Mesnil ; le 27, enfin, deux ouvrages, l'un au nord de Beau-Séjour,[1] l'autre au nord de Perthes, avec le terrain intermédiaire, et 200 prisonniers. Cela continue. Cela pourra continuer encore longtemps.

C'est le 24 décembre, en effet, que fut conquise la crête du Calvaire, au nord de la ferme Beau-Séjour, et c'est le 6 janvier que Perthes tomba aux mains de la 4me armée. Depuis, les mêmes expressions géographiques se sont constamment retrouvées dans les bulletins français. Ce sont toujours des bois au nord de Perthes, au nord de Le Mesnil, au nord de Beau-Séjour ou de Massiges. Et pourtant, comme nous l'avons dit l'autre jour, quatre kilomètres seulement séparent cette ligne — ligne de la Tourbe — de celle de la Dormoise où nichent Tahure, Ripont, Rouvrois, Cernay. Quatre kilomètres ! et après deux mois, on n'en est pas encore assez proche pour en pouvoir parler. Il est réellement des instants où l'on se demande si les bulletins allemands, avec leur éternel refrain « attaques repoussées en Champagne », ne nous donnent pas en fin de compte un résumé assez fidèle, dans l'ensemble, de la vraie situation.

Néanmoins ces tranchées sont prises, ces blockhaus sont enlevés. Mais derrière, à quelques mètres derrière,

[1] Le fameux fortin autour duquel on se battit si fort en janvier et qui semble avoir été, cette fois, définitivement conquis.

il y en a d'autres, et le défenseur creuse chaque jour de nouveaux ouvrages jusqu'à la Dormoise et à la route de Somme-Py, et 3 km. plus en arrière, jusqu'à la voie ferrée de Somme-Py à Vouziers d'un côté, aux forts de Reims de l'autre. Que de mois encore pour y arriver ! Et l'on se demande pourquoi verser tant de sang — car ces attaques frontales d'ouvrages fortifiés doivent être coûteuses — sans l'espoir d'un résultat stratégique qui en vaille la peine. N'avait-on pas dit qu'on attendrait, pour l'effort final, que toutes les forces fussent prêtes, y compris et surtout les Anglais ?



Cela dit, nous pouvons passer rapidement sur le reste, qui est insignifiant ou presque. Non que le sort de la malheureuse cathédrale de Reims, à nouveau bombardée le 22 et le 27, nous puisse laisser indifférent ; mais militairement parlant, cela n'existe pas — et c'est justement pour cela qu'il y a crime.

Sur l'Aisne l'artillerie seule parle, et pour ne pas dire grand'chose, de même qu'entre l'Oise et la Lys. Seule la route de Béthune à La Bassée voit le 22 une attaque allemande, qui est repoussée par les Anglais, lesquels le même jour prennent une tranchée devant Givenchy et, peut-être, en perdent une au sud-est d'Ypres. La veille, à l'est d'Ypres, les Allemands en avaient pris une aux Français. Ils sont d'ailleurs les seuls à le dire.

Les Belges, qui avaient, le 27 décembre, réussi à établir des têtes de pont sur l'Yser, s'en sont enfin servis pour prendre une ferme sur la rive droite et l'organiser. A part cela, rien sur le canal.

En revanche, sur le rivage même de la mer, les dunes et Lombaertzyde sont l'objet d'une attention soutenue de l'artillerie et de l'infanterie des deux

camps. Les Allemands tentent en vain d'en faire partir une attaque le 22, tandis que, ce même jour et le lendemain, on leur démolit ouvrages et grosses pièces, travail complété le 27 par la conquête d'une tranchée. Les Allemands se défendent par la voie des airs, faisant bombarder la côte derrière Nieuport, le 26, par une escadrille d'avions, tandis qu'un zeppelin s'en va, le 22 encore, détruire les voies près de la gare des Fontinettes, à Calais.

Tout cela n'est d'ailleurs que l'accord préalable des violons. Voici l'ouverture : voici mars. L'armée anglaise débarque, les réserves françaises serrent sur le front. Les grands événements prédits vont-ils s'accomplir ? Verrons-nous la libération du territoire, la délivrance de la Belgique ?

Cela, c'est le secret de demain, et il serait malséant — et peut-être téméraire — de vouloir paraître mieux renseigné que lui.

La riposte russe

D'Augustow au Niémen... et retour

Il y a huit jours, les Allemands étaient encore dans tout l'enivrement de leur victoire des Mazuries. Et en effet, elle était de taille. Non seulement le territoire national était libéré d'ennemis, mais l'armée envahissante avait été exterminée, ou peu s'en faut. Evidemment, deux corps seuls sur les cinq ou six peuvent être considérés comme détruits : le XXe, dont le commandant, lieutenant-général Boulgakoff, a lui-même été pris, ainsi que les deux commandants de division, 28e et 29e ; le IIIe corps, dont les deux divisionnaires (celui de la 27e et celui de la 53e de réserve) furent aussi capturés, sans parler des brigadiers. Quand on en est à prendre les états-majors des chefs, c'est que les unités

La contre-offensive russe du Niemen à la Vistule.



le sont aussi. Aux quelque 70.000 hommes ainsi capturés, ajoutons tous ceux des divisions 83, 56, 57 et autres, qui ont été surprises et bousculées dans cette affaire, et nous ne serons pas loin des 100.000 annoncés par l'état-major allemand. Avec morts et blessés, 200.000. Les Russes, tout en contestant les dires de leurs adversaires, n'ont d'ailleurs opposé aucun chiffre aux leurs.

Mais les Allemands, stimulés par leur facile triomphe, s'étaient laissé entraîner à une situation stratégique dé-

favorable, que nous avions signalée avant même qu'ils ne s'y missent, et qui avait déjà commencé, la semaine dernière, à développer les conséquences que nous avons montrées. Tel le joueur d'échecs qui, emporté par l'ivresse d'une belle moisson de pièces, s'aperçoit tout à coup qu'il s'est engagé fort avant dans le jeu de l'adversaire, et que les fous et les tours qui s'accumulent dans sa poche risquent, tout compte fait, de lui coûter son roi. Voilà la quatrième fois en six mois que cette aventure advient aux armées allemandes : ce fut, au début de septembre, sur la Marne ; fin septembre, sur le Niémen ; mi-octobre, sur la Vistule ; aujourd'hui, à la fois sur le Niémen, la Vistule, le Bobr et le Narew.

L'offensive par Grodno et Olita

Donc, l'autre jour, nous avions déjà signalé la reprise de l'offensive russe sur le point faible des Allemands : leur aile droite, profondément enfoncée dans la boucle traîtresse du Niémen et éparpillée, comme il est fatal, après une poursuite forcément divergente. Cette offensive, les débris de la Xe armée sans doute y participèrent, entre autres deux régiments de la 29e division, qui réussirent à rejoindre le 23. Mais l'essentiel de ces forces était venu par le chemin de fer à double voie Petrograd-Vilna jusqu'à Grodno, où l'état-major russe les acheminait en hâte depuis le début de l'offensive allemande, soit depuis quinze jours au moins.

Nous avions vu déjà, le dimanche 21, ces éléments nouveaux franchir le Niémen au nord-ouest de la forteresse et passer résolument à l'attaque. Trop peu nombreux, ils sont rejetés avec d'assez fortes pertes. Mais le lendemain ils reviennent, renforcés, à la charge, tandis que deux autres colonnes, conduites à 30 et



45 km. plus à l'ouest, franchissaient le Bobr : 1° sur le pont du chemin de fer, à Krasnybor-Jastrzebna ; 2° à Sztabin, sur la route d'Augustow à Suchowalja. Sur le second point, il semble que l'assaillant ait été repoussé, mais de l'autre engagement les Allemands ne nous ont pas donné l'issue. Les Russes se maintiennent donc au nord de la rivière. Mieux, ils en partent, ils avancent.

Et pendant ce temps le flot débouche toujours de Grodno. Il en arrive le 26, il en arrive le 27. Les Allemands repoussent encore, mais commencent à plier sous le nombre. Ils reculent un peu, se fortifient, combattent. Le soir du 27, on leur a néanmoins pris deux hauteurs,

celle de Kilbaski et la cote 103 sur la route d'Augustow. Le XXIe corps, de Saarbrücke, amené là depuis peu du front occidental par le général von Falk, perd 6 canons et plusieurs centaines de prisonniers.

Plus grave encore peut-être est ce qui se passe en aval, c'est-à-dire plus au nord de Grodno, non loin d'Olita, où aboutit aussi un terminus et où des troupes ont aussi été envoyées. Dès le 24, on les voit progresser sur les routes de Symno, qui mène à Gumbinnen, et de Seyne, qui conduit à Suwalki. Entre elles et l'armée de Grodno, un détachement allemand a bien réussi le 24 à passer le fleuve à Sventoyansk. Mais il est promptement rejeté sur la rive gauche. D'ailleurs les têtes de colonnes slaves sont toujours en marche. Peu à peu cependant les Allemands paraissent être arrivés à enrayer cette avance. Mais pour combien de temps ? Là est l'essentiel, car un échec de ce côté risquerait de conduire à une nouvelle souricière d'Augustow, où la souris ne serait plus le Russe.

Ossowiecz, Lomza et Ostrolenka

En nous éloignant de Grodno, le long des rives plates et marécageuses du Bobr, nous entrons dans un secteur relativement calme. Un peu en aval de Sztabin, à Tchernowo, les Allemands ont voulu passer au sud de la rivière, pour menacer les derrières des Russes qui avaient passé au nord. Mais le bataillon chargé de jeter le pont fut anéanti avant d'avoir pu accomplir sa tâche. Plus loin, Ossowiecz est toujours bombardée, sans que l'opération paraisse avancer beaucoup, bien que le 26 les obusiers allemands de 280 et autrichiens de 305 soient entrés en action ; peut-être même un nouveau modèle, un 330, qui pourrait se confondre avec le 320.



créé depuis la guerre, dont nous avons plusieurs fois parlé[1].

Plus loin encore, sur le cours inférieur du Bobr, à Jedvabno — théâtre, on s'en souvient, du premier succès russe, le 21 déjà — les Allemands attaquent toujours, mais sans énergie suffisante pour pouvoir percer. Du reste, à eux seuls, que pourraient-ils faire ?

Dépassons le confluent, et suivons le Narew.

[1] Il n'est pas sûr qu'il s'en soit trouvé là, mais nos renseignements ont été depuis confirmés par l'apparition, d'ailleurs assez inefficace, du nouveau canon à longue portée qui bombarda, en mai et juin, successivement Dunkerque, Saint-Omer, Verdun et Compiègne. Peut-être est-ce lui déjà qui précédemment avait arrosé Commercy, puis Saint-Dié et Saint-Laurent.

Lomza, après les combats de Kolno, forme une sorte de point d'équilibre entre les deux secteurs principaux de la lutte. Pourtant aussi, le dimanche 28, des Russes sont revenus et ont attaqué, sans succès, affirment leurs adversaires. Comme on se bat sur la Stroda, on est toujours à 20 km. de la place. Même tentative slave, avec même résultat, devant Ostrolenka, les 27 et 28. Entre ces deux places fortes s'est déroulé le 24, un épisode très vif. Les Allemands, arrivés en forces ont tout fait pour franchir la rivière, mais tout ce qui a pu passer a été rejeté sur l'autre bord. Et le surlendemain a vu arriver des renforts russes, qui ont obligé l'ennemi à abandonner ces rives inhospitalières.

La prise et la reprise de Przanysch

Nous disions, dans notre dernière semaine, qu'outre les renforts qu'amènerait certainement le grand-duc de l'intérieur du pays vers les forteresses du Niémen et du Narew, il pourrait retirer du front de Pologne centrale — à l'instar de son adversaire — des troupes qu'il lancerait sur le secteur le plus rapproché, c'est-à-dire entre le Narew inférieur, Przanysch, la Wrka et Plock. Nous constations que le regain de résistance russe déployé dans ce secteur ne pouvait être encore dû à ces renforts-là et qu'il fallait s'attendre, pour le moment où ils entreraient en action, à une formidable poussée slave.

Cette poussée s'est produite, en effet, quelques jours après. Et c'était le dernier moment ! Car déjà la colonne allemande longeant le fleuve était arrivée à Bodzanowo ; 15 km. seulement la séparaient désormais de l'aile droite russe de la Bzura, menacée ainsi d'être attaquée de flanc. En même temps, de nouvelles troupes étaient venues renforcer la colonne qui, suivant

la voie ferrée, descendait de Mlawa sur Nowo-Georgiewsk, et qui se trouvait arrêtée depuis plusieurs jours par Przanysch, ville ouverte en temps ordinaire, mais transformée pour la circonstance, dit-on, en un point d'appui important.

Malgré leur hâte, les premiers renforts russes n'arrivèrent pas à temps pour empêcher la prise de la ville, emportée d'assaut — contre de simples arrière-gardes, rectifie Westnik — le 24. Le lendemain arrivaient enfin les secours. La ville est reprise. — Des renforts arrivent aux Allemands[1], qui réoccupent la cité le 27 au matin. Mais de plus en plus les colonnes slaves s'épaississent.

Soudain, par la route de l'est, apparaissent d'autres Russes encore. Ce sont ceux qui, ayant passé le Narew à Roschan, avaient marché sur Krasnosselz, y avaient emporté une métairie défendue par une flanc-garde allemande et, repoussant toutes couvertures, avaient franchi en deux jours les 18 km. qui séparent cette bourgade de Przanysch.

Devant cet encerclement, force est de battre en retraite. Retraite difficile par ces terrains impraticables, ou presque, où de rares chaussées permettent seules le défilé des troupes. Aussi, bien des trains et même des canons demeurèrent-ils entre les mains de l'assaillant, sans parler des prisonniers. Car le recul ne se borne pas à Przanysch, il s'étend sur 40, puis sur 60 km., de l'Orshiz à la Wrka, de Krasnosselz à Razions, et ce sur une profondeur qui atteignait 18 km. le 27 au soir. Sur certains points, des renforts survenus aux Allemands ont retenu l'ennemi, qui n'a pu progresser que de 4 à 5 verstes.

[1] Le XLe corps, général v. Litzmann.

Mais de partout il arrive des prisonniers. Dimanche soir, il y en avait déjà 10.400. Nous n'en resterons sûrement pas là.

Il est juste de dire que, durant la même période de huit jours, les Allemands additionnent 11.200 captifs.

La situation générale dans le nord

Mais le nombre des prisonniers est chose secondaire. L'essentiel est la situation stratégique. La bataille du Narew et du Niémen, succédant si vite à celle d'Augustow, en est elle-même un exemple convaincant. Donc, il s'agit de savoir où en sont les deux belligérants, l'un par rapport à l'autre.

* * *

Il est encore trop tôt pour le voir clairement, mais dès aujourd'hui trois faits sont acquis :

Le premier, c'est que le plan du feld-maréchal de se saisir par surprise de la frontière militaire ennemie, pour de là investir Varsovie, a échoué.

Le second, c'est qu'après avoir attaqué constamment jusqu'au 24, jour où ils franchissent à la fois le Niémen et le Bobr et où ils prennent Przanysch, les Allemands sont rejetés franchement, dès le 26, dans la défensive.

Le troisième, c'est qu'ils sont à la fois menacés de rupture par leur centre vers Przanysch et d'enveloppement par leur gauche au nord de Grodno, ce dernier danger, comme toujours, le plus grave des deux, et d'une portée stratégique bien plus grande.

On trouvera peut-être que « danger » est un bien gros mot. Evidemment, qui dit *menace* ne dit pas qu'elle doive forcément se réaliser. Il appartient à un général habile — et Hindenburg en est un — de réta-

blir la situation momentanément compromise, d'en tirer peut-être même un élément imprévu de succès. Se décidât-il même, en attendant, à ramener ses troupes sur leurs frontières, ce ne serait point le signe qu'il a abandonné son plan primitif. Au contraire : en se repliant sur ses quinze têtes de lignes de chemins de fer, reliées entre elles par un cordon continu, et sur son réseau de bonnes routes, il peut ressaisir l'initiative des opérations qui vient de lui échapper. Il peut attirer l'ennemi là où il voudra, lui porter le coup décisif, et ce sera aux Russes, cette fois, à se méfier, s'ils avancent.

Il est possible aussi que le feld-maréchal se croie suffisamment fort pour n'avoir pas besoin de passer par cet intermédiaire du repli momentané et que, par l'appui des renforts aux points menacés, il veuille renouer sans autre le fil de son offensive interrompue[1].

Enfin, il est possible qu'avec la spontanéité déconcertante de sa stratégie, il fasse apparaître tout d'un coup de nouvelles troupes sur un point du champ de bataille dont personne ne se fût avisé. A Borzimow, peut-être, ou plus au sud par Tomaschow et la Pilica[2], sur Ivangorod. Pourquoi pas, puisque les Russes se sont dégarnis de ce côté ? Le tout est d'avoir réparé et construit assez de chemins de fer pour que cela puisse marcher rondement.

De la Vistule aux Carpathes

Pour qui a, durant des mois entiers, prétendu que la partie décisive de la bataille de la Vistule devait, straté-

[1] C'est ce parti qu'il prit. Sa nouvelle offensive ne réussit du reste pas plus que la première.

[2] Il le fit aussi, sans meilleur succès.

giquement, être tentée au nord du grand fleuve, ce n'est pas une mince satisfaction de constater qu'elle s'y joue enfin et que, passé le Niémen, passés le Bohr, le Narew, Przanysch et Mlawa, il n'a presque plus rien à raconter.

Pour son grand mouvement, aujourd'hui tenu en échec, le feld-maréchal avait prélevé pas mal de troupes sur ses lignes de la Bzura. L'ennemi s'en aperçut et se hâta d'en profiter, lui dont le « réservoir inépuisable » lui permet d'avoir des hommes en nombre partout[1]. C'est ainsi qu'on le vit, dès le 22, s'attaquer par le sud à la fameuse métairie de Moghely, sanglant trophée allemand des premiers jours du mois, faire sauter une ligne de tranchées, s'en emparer et, deux jours plus tard, emporter la métairie elle-même.

C'est le seul fait d'armes de tout le front inter-Vistule, à moins que l'on ne tienne absolument à mentionner les attaques autrichiennes à Lopuczno (nord-ouest de Kielce) le 21, réitérées le 23 en même temps qu'à Boguslaw (ouest d'Opochno), et arrêtées le 25 par une contre-attaque russe, un peu plus au nord.

Les intervalles sont comblés par l'artillerie, et il en est de même sur la Dunajec. Il faut suivre la ligne jusqu'au pied des Carpathes pour trouver, le 24, un coup de main réussi des Austro-Hongrois contre les points d'appui russes à l'est de Grybow, sur la hauteur dominant la rive droite de la Biala supérieure.

Quant aux cols eux-mêmes et aux hautes vallées, ils semblent avoir chômé par suite des grands événements qui se déroulent loin d'eux. Nous savions que, dans le secteur occidental, les deux ou trois vallées hongroises

[1] C'est-à-dire deux millions et demi au total sur le front. C'est tout ce que les chemins de fer et les routes russes permettent d'utiliser à la fois.

encore envahies avaient vu un retour offensif autrichien, insuffisant pour libérer le sol magyare, mais suffisant pour barrer la route au conquérant. La situation reste la même, avec un léger avantage aux Austro-Hongrois, qui ont pu progresser quelque peu.

Depuis dix jours, dans la vallée du San supérieur, qui longe presque tout le secteur entre Lupkow et Uzsok, les progrès de l'offensive russe en étaient au point mort. On ne peut pas dire que, dans l'ensemble, ils aient repris. Toutefois, l'aile droite a, le 21, su s'emparer d'une position à l'est de Smolnik, qui l'amena non loin du village de Lupkow, sur la route du col. Le centre a su, de même, progresser de Stoudenne vers Tworylne, une affaire de 3 km. Encore cela dépend-il de l'orientation de la ligne en cet endroit. Depuis, les « attaques obstinées » des Autrichiens sur tout le front de leur extrême gauche, Miechow, jusqu'à l'extrême droite, Lutowiska, et qui aboutirent le 23 à la prise de quelques hauteurs, ont obligé les Slaves à rester sur la défensive.

Enfin, le secteur oriental. A l'aile gauche, les Allemands, puis les Autrichiens, qui vinrent les relayer dans leurs tranchées, continuèrent à s'épuiser en attaques contre Zawdka et Koziowa, n'arrivant, après quatre reprises, qu'à se faire enlever à leur tour une hauteur, ici le 21, là le 22 (cote 901, avec trois rangs de tranchées). Au centre, dans la vallée de l'Opor et dans celle de son affluent la Rosianka, ce sont les Russes qui mènent la danse et qui parviennent, le 23, à s'emparer des positions sur la rive droite de cette dernière rivière. Leurs assauts se sont renouvelés le 25 et le 26. Les succès slaves sur ce front se succèdent depuis le 15 février sans dénoter un gain de terrain bien considérable. C'est la lutte « à la champenoise ».

La contre-offensive russe en Galicie orientale

En relatant, dans notre dernière « semaine », les progrès autrichiens dans la direction du Dniestr, nous rendions le lecteur attentif au fait que le flanc gauche des assaillants demeurait à découvert et que, cela étant, la partie pourrait bien se dénouer pour eux « de façon sinistre ».

Le sinistre n'est pas encore là, mais la tournure des événements semble bien un peu répéter la mi-octobre, alors que les Autrichiens, redébouchant des Carpathes, s'étaient avancés jusqu'à Drohobycz, Stryi et Dolina. Joie de courte durée, comme bien on vit. Celle d'aujourd'hui semble n'avoir pas eu vie plus longue.

Nous ne savons pas plus qu'il y a huit jours si les « braves troupes croates » dont s'enorgueillit Vienne sont oui ou non entrées à Stanislau, comme le disaient leurs adversaires. Mais peu importe. Ce n'est d'ailleurs pas là que se livre le combat principal, c'est plus à l'ouest, sur les routes menant à Kalucz, à Dolina et par là, au delà du Dniestr, droit à Lemberg. Des forces importantes autrichiennes y firent leur apparition dès le 22 et y capturèrent 3338 soldats — pas un de moins — le lendemain du jour où les Russes pouvaient se vanter d'un succès partiel vers Stanislau avec 1500 prisonniers.

Evidemment la tactique était bonne de faire couvrir les opérations contre cette ville par des troupes opérant à leur gauche. Mais ces troupes elles-mêmes avaient leur propre flanc tout aussi exposé.

Le 24, les avant-gardes de toute cette armée, dépassant la ligne Stanislau-Rozniatow, arrivent : à droite, le long des deux Bystrzyca (Zlota et Czarna), ainsi que de la Wolona, jusque près de leur confluent commun,



vers Podpieczary; au centre, vers Rybno (ouest de Stanislau), puis, par la Lukwa, au village de ce nom ; à gauche, au delà de la Lomnica, jusque sur son affluent, la Czeczwa, qui dessine sur leur gauche et devant leur front comme un grand arc de cercle indolent et perfide. La pointe même, franchissant la rivière, atteint, à Holyn, le chemin de fer et la grande route Dolina-Kalusz [1].

C'est pendant la nuit suivante que les Russes déclanchent leur contre-offensive. Les avant-postes ennemis sont partout délogés, rejetés sur les positions

[1] Il est possible que la direction de ces diverses colonnes fût l'ouest-nord-ouest plutôt que le nord. En tout cas, ce fut vers le sud-est qu'un peu plus tard elles battirent en retraite.

principales. Le lendemain, une de ces positions est prise d'assaut, avec 1240 prisonniers ; les Autrichiens lancent alors leurs réserves sur la gauche, pour tenter de déborder la droite de l'attaque ennemie. Mais à l'ouest de Rozniatow elles se heurtent à des réserves russes plus considérables qu'elles, qui leur prennent 1600 hommes et les rejettent vers le sud-est. En même temps, d'autres réserves slaves encore font le mouvement sur un plus large rayon, et franchissent la Czeczwa par l'ouest, menaçant de flanc les défenseurs. Résultat ? D'abord, 4000 autres prisonniers. Ensuite... on ne sait pas. Mais en entendant les bulletins autrichiens parler de « forces ennemies supérieures », on a comme un relent des fameuses retraites de septembre, octobre et décembre.

Le reflux moscovite n'est pas limité à la Galicie. La Bukovine aussi voit le début de leur retour offensif. Samedi 27, ils occupaient à nouveau Sadagora, à 4 km. au nord de Czernovitz. Or, quand une fois les Russes se mêlent de reprendre une offensive, c'est qu'ils ont de quoi la mener loin [1].

La prochaine semaine nous reverra-t-elle aux cols déjà trop connus de Körösmezö, de Kirlibaba-Prislopu et de Jakobleny ? Réentendrons-nous parler des Roumains ?

La flotte alliée pénètre dans les Dardanelles.

Ce n'était, en effet, que le temps et point du tout les quatorze pauvres canons de 234 et de 260 de Seddul-Bahr, de Kum-Kaleh et de leurs batteries annexes du

[1] Pour cette fois, la déduction était erronée. Les Russes ne dépassèrent le Pruth ni ne reprirent Czernowitz.

cap Hellès et d'Orphanie-Bahr, qui avait arrêté le feu des escadres après l'ouverture du 19.

Et si l'on pouvait, au début, avoir sur ce point quelque doute, c'est qu'on ignorait, d'un côté l'indigence extraordinaire de la défense turque, de l'autre la présence, d'ailleurs presque superflue, du plus puissant cuirassé de la marine anglaise et du monde, le *Queen Elizabeth*. Rien que ses huit canons de 381 pouvaient bombarder et détruire l'une après l'autre toutes les casemates turques, sans qu'elles pussent seulement faire le geste de répondre. A côté de ce lion des mers, l'*Agamemnon*, son aîné de huit ans et de 16.500 tonnes seulement au lieu de 27.000, avait pourtant assez de ses 305 mm pour réduire aussi au silence les bouches à feu du Grand Turc.

Derrière eux, les vieux cuirassés *Irrésistible*, *Cornwallis* et même *Vengeance* et *Albion* possédaient, eux aussi, des pièces de 305.

Les trois cuirassés français, plus vénérables encore, qui les accompagnaient : *Gaulois*, *Charlemagne* et *Suffren*, en possèdent autant.

Au total, 40 bouches à feu d'une puissance plus grande et d'une portée plus longue que les plus grosses de la défense. La partie était gagnée d'avance.

Elle le fut en neuf heures d'horloge. Les escadres ouvrirent le feu vers 10 h. du matin, le 25, à 15.000 m., en toute sécurité. Pour gagner encore du temps, on s'offrit le luxe de s'approcher, ce qui permit à l'un des forts européens, la batterie du cap Hellès, d'atteindre l'*Agamemnon* et de lui mettre huit hommes hors de combat. Elle fut aussitôt châtiée de sa témérité, avec son voisin Seddul-Bahr. Quant aux forts de la côte asiatique, Kum-Kaleh et Orphanie, ils n'eurent pas même la joie, en mourant, d'occire un quelconque de



leurs ennemis. Ils tiraient mal, et les trois vieux cuirassés français suffirent à les mettre à la raison.

Le lendemain matin, le *Vengeance* et l'*Irrésistible* débarquent des troupes sur les deux rives. Trois forts sur quatre sont complètement achevés de détruire. A Kum-Kaleh seul tentèrent de résister quelques troupes de la garnison : on les rejette au delà du pont du Scamandre. On détruit encore sept canons installés près du tombeau d'Achille, ou prétendu tel. Pendant ce temps des vaisseaux-dragueurs pénètrent dans le canal, en repêchent les mines à grands coups de filets et permettent aux cuirassés de s'avancer à près de 4 km. dans la direction des forts principaux, ceux de la passe

elle-même. Cette passe est un goulot de 1200 m. de large que défendent les anciens forts de Hamidieh, Cianak (ou Dardanos) et de Kaleh-Sultanieh, les ouvrages modernes de Medjidieh et de Nagara, tous sur la rive asiatique ; des défenses moins importantes s'échelonnent sur la rive européenne [1], dont l'orientation se prête mal au tir à distance vers le sud-ouest. D'ailleurs les ouvrages, jusqu'aux plus récents, ne sont même pas construits, dit-on, pour prendre le chenal d'enfilade. Ils tirent à l'ancienne mode, droit devant eux. Si tel est le cas, ils n'auront même pas l'occasion de tirer [2].

Pourtant, s'il est vrai que les dix gros canons du *Gœben*, toujours sur ses docks, paraît-il, ont été démontés et transportés au point menacé, c'est que l'on s'imagine qu'ils pourront servir. Mais le pourront-ils vraiment, eux et leurs 284 mm, devant les projectiles de neuf quintaux que leur enverra l'inaccessible *Queen Elizabeth*, et même ses compagnons plus modestes ?

Mais peut-être, le jour où ils succédèrent — trop tard ! — aux Anglais dans le patronage de la défense navale turque, les Allemands ont-ils pensé et ont-ils eu le temps d'armer les forts de leurs pupilles de canons susceptibles de riposter aux monstres marins.

Ce serait bien étonnant [3]. Il faut donc s'attendre à voir la passe rapidement forcée. D'autre part, les cuirassés français, parmi lesquels le *Bouvet*, nouvellement entrés en scène, sont allés le 2 mars dans le golfe de Saros, par derrière la presqu'île, détruire les forts Sultan et

[1] Ces défenses se sont révélées à l'expérience aussi fortes que leurs voisines d'Asie.

[2] Tel n'était pas le cas pour la plupart d'entre eux.

[3] Ce fut pourtant ce qui était. On parle de 356^{mm} Krupp dont les projectiles, moins lourds que ceux de 381 de marine anglais, ont une force vive plus considérable, partant un effet équivalent.

Napoléon qui gardent l'isthme de Boulaïr, rouge encore de tout le sang bulgare qui s'y versa, en janvier 1914, pour l'impossible conquête de Constantinople. Mais pour les nouveaux assaillants, cette conquête semble n'être qu'un jeu[1].

Les conséquences d'une prise éventuelle de Constantinople

Et comme par symbole, voici que, le 2 également, les Russes ont mis pour la première fois le pied sur le littoral turc. Ils ont pris Chopa, premier port ottoman qu'on rencontre en venant de Batoum. Bien plus que le nouvel échec des Turcs d'Artwin, qui avaient repris les hauteurs de la rive gauche de l'Itchkalsou, mais qui viennent d'en être à nouveau délogés le 23, l'avance moscovite le long de la mer Noire sonne comme le glas de la puissance, déjà si déchue, des khalifes. L'ambition séculaire des Slaves est-elle donc à la veille d'être assouvie ?

Quant à l'influence que peut exercer la prise de Stamboul sur les opérations principales, elle ne saurait encore se déterminer clairement. Meilleur ravitaillement de guerre de la Russie ? Oui. Exportation de ses blés, qui s'accumulent en Crimée ? Sans doute. Contact entre les diverses armées alliées ? Assurément. Rupture, désorganisation et affolement de l'armée ottomane ? Peut-être, si le corps expéditionnaire est suffisant[2]. Mais invasion de la Hongrie, via Belgrade, par le

[1] Pronostic *a priori* que l'événement devait se charger de démentir.

[2] Le corps expéditionnnaire, jugé d'abord superflu, débarqué ensuite après d'assez longs délais, s'est révélé insuffisant contre les fortifications de campagne turques, sans compter qu'il manqua d'être appuyé par ceux qu'on annonçait devoir être jetés sur divers points de la côte asiatique et qu'à cette heure nous n'avons point encore vus apparaître.

territoire complaisant des Roumains et des Bulgares ? Il faudrait pour cela qu'on leur posât l'ultimatum. Car, autrement, qui eût empêché la Roumanie d'ouvrir depuis longtemps aux troupes du tsar les frontières qui la séparent de la Bessarabie ? Qui eût empêché la Bulgarie d'ouvrir ses côtes aux transports russes ? Si ces neutres ne l'ont pas fait jusqu'ici, c'est qu'ils ne le veulent pas et qu'aujourd'hui comme hier, ils ne céderont qu'à la force ou à sa très proche parente, la peur. De toute façon, ce ne serait pas un rôle pour ceux qui déclarent mener « la guerre du droit ».

Du reste, les alliés ne pouvaient-ils, même sans Constantinople, venir au secours des Serbes au moment de leur plus grave péril ? Ne sont-ils pas maîtres de l'Adriatique, et le Monténégro ne les accueillerait-il pas les bras ouverts dans son port de Dulcigno ? On ne nous fera cependant pas croire que l'escadre ou les mines autrichiennes aient pu pratiquement fermer l'ouverture par où, d'ailleurs, ont bien pu passer les gros canons français aujourd'hui sur le Loevcen. Rien ne s'oppose à ce que les renforts qu'on dit embarqués à Toulon ne s'en aillent sur la Save, si réellement le général Joffre a tant d'hommes de trop qu'il puisse en distraire ainsi au profit des fronts orientaux. Rien ne s'oppose surtout à ce que les Anglais aillent participer à une expédition qui prendrait le bloc austro-allemand à revers. Et, si nous en croyons certains renseignements, à nous venus de source particulière, ce serait en effet le cas : la langue de Shakespeare, qui est aussi celle de Wellington, résonnerait déjà sur les rives du Danube[1]. Alors ?

[1] Le renseignement était exact. Mais le renfort britannique ne doit pas avoir été considérable, car aucun mouvement stratégique ne s'en est suivi.

A la conquête du Bosphore les Russes seuls pourraient trouver une voie plus facile à un débarquement sur les côtes dalmates. Nous disons plus facile seulement, car il ne faut pas oublier que, durant tout l'automne et avant qu'Arkangel fût bloqué par les glaces, on pouvait aisément, selon certains, transporter en huit jours deux ou trois cent mille soldats en Angleterre, par conséquent sur un rivage quelconque des vastes mers. La difficulté du ravitaillement en munitions[1], et surtout la nécessité de garder tout son monde contre le péril principal, ont fait renoncer à ce plan, si jamais il fut conçu. Ces raisons n'existeront-elles plus le jour où des drapeaux alliés flotteront sur la Corne d'Or ?

Ceci n'est, cela va sans dire, qu'un premier coup d'œil jeté d'avance et *a priori* sur une question à laquelle les événements donneront peut-être un tour tout à fait différent. Mais jusqu'ici nous ne voyons pas les raisons d'accorder à cette expédition, tout intéressante, tout utile qu'elle puisse être, l'importance primordiale qu'on affecte de lui attribuer[2]. L'effet moral en sera grand, l'aide islamique en sera peut-être brisée pour la Duplice. Mais cela n'ira pas sans quelques semaines, sans quelques mois peut-être, d'une campagne, qui, dans l'intervalle, ne saurait affecter guère les grands champs de bataille européens. A moins que les Turcs ne préfèrent se rendre tout d'un coup, voire tourner casaque… Cela, c'est du domaine des « espérances ».

[1] Difficulté aisément surmontable, puisque l'Angleterre fabrique ou est censée fabriquer des munitions pour tous ses alliés.

[2] A cette époque, en effet, les critiques militaires unanimes de la Triple-Entente voyaient dans l'expédition des Dardanelles l'acte décisif de la campagne : celui qui, à bref délai, allait ouvrir aux Alliés la route de Berlin *via* Stamboul, Budapest et Vienne.

A moins aussi que l'événement ne fasse enfin « bouger » l'Italie. Mais ce « leitmotiv » fait depuis si longtemps — depuis sept mois exactement — partie obligatoire de tous les pronostics, qu'il a fini par perdre quelque peu de sa force convaincante. — Un seul pays paraît actuellement s'être plus ou moins engagé avec la Triple-Entente : c'est la Grèce. Il faut attendre, et voir.

En attendant, on ne nous parle plus du blocus. Est-ce que l'Allemagne y a renoncé devant le peu de résultats obtenu ? Est-ce crainte des représailles franco-britanniques ? ou bien n'est-ce pas plutôt que, devant les suggestions américaines, qui lui donnent en somme satisfaction et avec la plupart desquelles elle se déclare d'accord, son intérêt lui dicte une suspension d'armes, afin de ne pas irriter sa puissante rivale au moment où celle-ci examine, à son tour, sans doute avec une satisfaction moindre, les mêmes propositions ? [1]

Puisque nous voilà sur les flots, ne les quittons pas sans noter la perte du contre-torpilleur français *Dague*, le 24, dans l'Adriatique, au moment où il escortait un transport — de quoi ? de marchandises ou d'hommes ? — et la perte, plus grave encore, qu'ont faite les Allemands le 17 février sur les rives danoises, en la personne de leurs deux principaux zeppelins de la marine, le *L-3* et le *L-4*. Un coup de vent... plus rien. Et dire que ces monstres-là firent trembler l'Europe, Londres comprise !

[1] Les démarches américaines auprès de l'Angleterre n'ayant pas abouti, la guerre des sous-marins reprit de plus belle.

TRENTE ET UNIÈME SEMAINE DE GUERRE

Du 28 février au 6 mars 1915

Suite de l'avance française en Champagne. — Les premiers efforts contre Notre-Dame-de-Lorette et le Hartmannswillerkopf.

La semaine qui vient de finir a vu aussi la fin de l'effort allemand pour tourner par le nord la vallée Saint-Amarin. Après les succès de la semaine précédente dans la vallée des deux Fecht, une de leurs attaques se prononce le lundi 1er mars contre Sulzeren, mais en vain ; les Français se sont renforcés. Et ils se renforcent si bien que, le 6, ils prennent à leur tour l'offensive et se remettent en possession du Reichackerkopf, que les Allemands détenaient depuis le 19 février. Ceux-ci, par une contre-attaque concentrique, partie du sud (Mühlbach) et du nord (Stosswihr) cherchent à le reprendre. Mais ils échouent, et n'aboutissent qu'à faire avancer encore les lignes françaises.

La prise du Reichackerkopf ayant été précisément ce qui avait permis aux Allemands d'occuper les deux villages susnommés, sa perte les obligera vraisemblablement à les évacuer l'un et l'autre [1]. Stosswihr surtout est menacée, les Français ayant, en même temps, réussi à s'établir, au nord de la petite Fecht [2], sur la hauteur Inberg, à un kilomètre au sud-est de Sulzeren. Plus au nord encore, au delà des crêtes et sur les premières

[1] Comme ils reprirent peu après le sommet principal du Reichackerkopf, cette évacuation ne s'imposa point à eux.

[2] Ou Fecht du nord.

pentes de la vallée d'Urbéis, ils se saisissent en outre de la cote 856, qui domine le hameau des Hautes-Buttes. A l'heure où nous écrivons, les Allemands cherchent à contre-attaquer partout ; les combats ne sont, en tous cas, à leurs yeux « pas terminés ». Ils doivent être difficiles à conduire dans le marécage qui mêle, depuis deux jours, la neige ancienne à la pluie nouvelle.

Plus au sud, notre vieille connaissance, le Hartmannswillerkopf, se réveille de sa torpeur. Ce sont les Français qui cherchent à reconquérir le sommet et qui, après avoir repoussé une attaque allemande le 1er mars, enlèvent le 5 un fortin avec deux mitrailleuses. L'obstacle ainsi écarté, ils progressent le lendemain et s'emparent de 300 mètres de tranchées. Les Allemands tentent d'arrêter ce progrès par une attaque partie d'Uffholz, mais ils sont rejetés.

Plus au sud, la fameuse offensive par la trouée de Belfort, qu'on ne cessa et qu'on ne cessera de nous prédire de la frontière comme imminente, s'est bornée à l'échange accoutumé d'obus, qui sévit partout où il n'y a pas autre chose, et aux innombrables vols d'avions que nos confédérés de Bâle ont encore la patience de compter. Mais ils n'ont pas su reconnaître celui qui, piquant droit vers l'est le 3, s'en est allé jusqu'en Wurtemberg incendier — du moins il en est sûr, étant resté, affirme-t-il, longtemps au-dessus des noirs tourbillons de fumée — la fabrique de poudre de Rottweil. Les Allemands soutiennent que la fabrication de la précieuse substance n'a pas été un seul instant interrompue. On demande une expertise.

* * *

Pour les Français il ne s'est toujours rien produit dans les Vosges, qu'une attaque des Allemands repous-

sée à la Chapalote, à la suite de laquelle ils ont gagné 300 mètres de terrain, le 1er mars. Les Allemands, eux, n'ont rien retranché à leur récit du premier jour et y ont même ajouté une avance supplémentaire de 2 km. vers Badonviller le 2, défendue contre des retours offensifs les 4 et 5. Les Français reconnaissent implicitement cette avance totale de 8 km., puisque ce sont les fils de fer de la région de Badonviller aussi bien que de Celle qu'ils atteignent le 5, tout en repoussant une contre-attaque. Mais, comme nous l'avons dit dès le premier jour, les Allemands n'ont pas grand mérite à ce gain. Ils se sont contentés de s'assurer, par surprise, la possession exclusive de la zone demeurée libre entre les deux armées, et d'avoir fait de cette partie du front ce qu'il est partout ailleurs : une double ligne de tranchées à quelques mètres l'une de l'autre.

La Lorraine proprement dite n'a rien offert cette semaine à la chronique, non plus que la région de Pont-à-Mousson, sauf un blockhaus enlevé le 1er et deux attaques allemandes repoussées, dans le bois Le Prêtre, le 3 et le 5. Mais gardons-nous d'oublier certain poste allemand mis en fuite par de l'artillerie — parfaitement, cela figure à l'ordre du jour — d'une ferme voisine de Viéville-en-Haye. Les Hauts-de-Meuse ne nous donnent plus (les Eparges s'étant tues) que des tentatives repoussées au bois d'Ailly le 2, et dans celui de Consenvoye, ce même jour, et encore le 5, tandis que le 3 c'était aux Allemands à attaquer sans autre succès.

Plus intéressante est la région entre Meuse et Argonne. L'action — à part un essai français dans le bois de Cheppy, le 3 — s'est concentrée toute sur le plateau de Vauquois, que nous avions vu atteint par les Français, après cinq attaques successives, dès le 28 février. Pas à pas, l'assaillant a gagné la lisière est du village,

ce qui donne à penser que sa première attaque était partie du vallon de la Buanthe ou de la lisière nord-est de la forêt de Hesse. Le 4, et malgré deux efforts successifs de l'ennemi, la plus grande partie de Vauquois était conquise, la partie ouest seulement restant aux mains allemandes. Cette partie elle-même est-elle tombée, ou s'agit-il d'une attaque concentrique? Toujours est-il que, le 5, d'importants progrès sont encore marqués à l'ouest de la localité. A tout cela les Allemands se bornent à répondre : « Attaques repoussées vers Vauquois. » C'est exactement comme s'ils acquiesçaient.

L'Argonne ne s'est pas montrée à la hauteur de sa réputation. On n'y relève que 300 m. de tranchées enlevées non loin de Boureuilles, à la cote 263, par les Français, le 28 février, tandis que les Allemands prenaient deux lance-bombes on ne sait trop où. Le lendemain voit un succès allemand près de Marie-Thérèse, où plusieurs tranchées tombent, assurent-ils, en leur possession.

Enfin, on s'attaque et se contre-attaque sans résultat, les 3 et 4, sur la grande route transversale entre Saint-Hubert et le Four-de-Paris.

* * *

Et nous revoici entre Perthes et Beau-Séjour, comme depuis la mi-février. Les communiqués de cette semaine sont les frères jumeaux des précédents. Faut-il les passer en revue ? Voici.

Le lundi 1er mars, progrès sur tout le front : au nord-ouest de Perthes d'abord, puis au nord et au nord-est de Le Mesnil, sur une croupe — peut-être est-ce la cote 199, distante de 2 km, peut-être est-ce moins loin, nous ignorons — où les Allemands contre-attaquent en vain. Il est vrai que ce n'est pas leur avis ; mais leur manque

de précision permet de laisser leurs dénégations de côté. Enfin au nord de Beau-Séjour.

Le lendemain, malgré un fort retour offensif de l'ennemi, les Français rejoignent en une ligne continue tous les fragments de la première ligne de tranchées ennemies conquises par lambeaux ces derniers temps. Les Allemands pensent se rattraper à l'est du front, en prenant 350 m. de tranchées à Ville-sur-Tourbe ; mais on leur signifie qu'il se trompent, aucun combat n'ayant été livré en cet endroit.

Le mercredi 3 on avance encore, surtout au nord de Le Mesnil et de Beau-Séjour, et l'on récapitule, d'ailleurs sans nous dire depuis quelle date : six kilomètres gagnés en largeur et un en profondeur. Ce jour-là, le 75 arrive à bombarder, au sud-est de Tahure, un convoi qui se trouve être, affirme-t-on à Berlin, un convoi de prisonniers français.

Le lendemain 4, on continue à progresser. Du nord-est de Le Mesnil — toujours la fameuse croupe — une contre-attaque débouche : c'est une brigade de la Garde [1]. On ne sait si elle réussit à retenir l'adversaire ; mais celui-ci suppute avec satisfaction les énormes pertes qu'elle a subies.

Vendredi 5, la lutte s'avive encore. Malgré que la garde donne de nouveau à fond, se faisant même, dans son ardeur, envelopper une compagnie, la croupe de Le Mesnil est non seulement tenue, mais dépassée de 200 m. Même progrès dans les bois qui l'entourent.

[1] Amenée comme renfort, ainsi que d'autres troupes, au secours des deux divisions du VIII[e] corps de réserve qui défendaient ce secteur depuis le début. On dirait que la garde active (la garde de réserve étant sur le front oriental) a servi, depuis le commencement de l'hiver, de réserve générale sur le front ouest. On en voit en effet apparaître un peu partout : en Champagne, au Hartmannswillerkopf, plus tard à la Bassée, etc.

Plus à l'est, au nord-ouest de Beau-Séjour — est-ce encore ou n'est-ce déjà plus la crête du Calvaire ? — plusieurs nouvelles lignes de tranchées sont prises et on arrive au fond d'un ravin, où l'ennemi profite de l'avantage de la position pour contre-attaquer avec rage tout le vendredi et tout le samedi.

Pendant ce temps, la résistance germanique se faisait aussi plus opiniâtre sur le reste du front, et lui permettait même quelques succès partiels, momentanés ou non, on n'est pas au clair. C'est vers Perthes surtout que le défenseur porte son effort : il reconquiert un petit bois au nord de ce village, tandis qu'une tranchée retombe entre ses mains vers Le Mesnil. Une autre tranchée et un autre bois, non situés, leur seraient encore acquis. Le bulletin français marque ce renouveau d'énergie allemande en ce qui concerne Perthes, où il est heureux d'avoir « maintenu tous ses gains. »

Le samedi voit la continuation de ces sursauts des Germains, évidemment renforcés encore. Ils annoncent la prise de quelques tranchées. Mais l'attaque en masse des Français reprend de plus belle, et si l'ennemi la voit échouer au nord de le Mesnil, eux la voient en progrès, aussi bien au nord de Perthes qu'au nord de Beau-Séjour. Il est curieux après cela que, le dimanche matin, on se retrouve encore sur cette même croupe du nord-est de Le Mesnil, que l'avant-veille on avait dépassée de 200 m.

Néanmoins le bénéfice net de la semaine doit être appréciable, et bien qu'on puisse souhaiter d'être renseigné avec quelque précision de plus, géographiquement parlant — à quelle distance sommes-nous de Perthes ? à quelle distance de Beau-Séjour ? — on ne peut s'empêcher de se dire que, si ces attaques ne progressaient pas de façon continue, le généralissime, tou-

jours si ménager de la vie de ses hommes, aurait donné depuis longtemps l'ordre d'arrêter les frais.

* * *

Ne quittons pas la Champagne sans jeter un coup d'œil à Souain qui, bien que séparée du théâtre principal par des bois assez étendus, participe étroitement à l'action. C'est au nord de ce village, reconquis par les Français dans les tout premiers jours de la bataille de l'Aisne, c'est-à-dire vers le 20 septembre, que l'on se bat encore. Les Français y progressent le 2 et le 3 assez vivement, et ces progrès se continueront la semaine suivante.

Un regard aussi sur la ferme d'Alger, sur la Voie romaine, au nord de Sillery, déjà célèbre par la destruction de deux compagnies françaises à coups de mines, destruction qui, par la vaillance des survivants, ne put être suivie de la prise de la tranchée. Une nouvelle attaque ennemie s'y est produite le 2 sans résultat. La veille, le lendemain et le surlendemain, Reims était de nouveau copieusement bombardée, ce qui, à défaut d'autre signification, montre les Allemands plus abondamment pourvus de munitions qu'il n'est de mode de les représenter en pays latin. Car bombarder encore Reims, c'est presque du luxe, si l'on peut s'exprimer ainsi. Presque autant que de bombarder Soissons, comme ils le firent, le dimanche 28 y compris, à l'heure des vêpres.

Quant au front entre l'Oise et la frontière belge, il n'offre, à part une petite attaque allemande déjouée le 28 à Bécourt (est d'Albert), et un peu de terrain gagné par les Anglais vers La Bassée le 2, qu'une seule affaire digne d'intérêt : celle de Notre-Dame-de-Lorette. Plusieurs fois, au cours des mois derniers, les Alle-

mands avaient tenté de s'emparer de cette petite hauteur, boisée et surmontée de sa pittoresque chapelle, qu'on voit à main gauche, dominant de 50 mètres le terrain d'alentour, lorsqu'on suit la grand'route d'Arras à Béthune, laissant, à droite, fumer les houillères de Liévin et de Lens ; mais chaque fois l'envahisseur avait été repoussé[1].

Le mercredi 3 mars, une attaque, conduite avec des forces considérables, arrachait une partie de cette position aux défenseurs, faisant 558 prisonniers et prenant 6 petits canons. Ce jour-là, le bulletin officiel français avoua la perte d'une tranchée avancée, ce qui s'accordait assez bien avec les 1200 mètres accusés par l'assaillant. Mais on dirait qu'il y avait eu davantage, à en juger par la place que ce point tint dans les communiqués suivants des deux belligérants et par le nombre de succès que durent s'offrir les Français pour reconquérir le terrain perdu. Ces succès s'affirmèrent le 4 déjà, où la plus grande partie du fossé fut reconquise, avec 150 prisonniers à la clef ; on en prit autant le lendemain avec le reste de la tranchée. Les assaillants furent ainsi refoulés au delà de leur point de départ, et on leur enleva encore, le 6, plusieurs éléments. Les adversaires, eux, n'ont vu dans tout cela que des attaques repoussées. Le grand état-major est parfois atteint de myopie galopante.

En Belgique, le front sud et sud-est d'Ypres a manifesté quelque activité ces derniers jours. Les Allemands ayant risqué une attaque par une tempête de neige et

[1] Erreur. Les nombreux récits publiés sur les combats qui suivirent nous ont, depuis, renseignés sur l'exacte situation. La hauteur de Lorette était toute aux mains allemandes ; le bois dont il est question et vers lequel tendait l'envahisseur, n'est pas celui à l'est de la chapelle, mais celui de Bouvigny, à l'ouest du long éperon qui forme la position.

de pluie, le 1er mars, contre une tranchée anglaise à Saint-Eloi, ceux-ci leur rendent la pareille, avec plus de succès, le lendemain. Mais ils doivent la céder quelques heures plus tard à ses premiers occupants. Leur artillerie en rend une autre intenable à l'envahisseur. Ce dernier revient à la charge le 5, et, cette fois, garde ce qu'il a conquis.

Tout le reste de la ligne de l'Yser est calme. Sur les dunes de Lombaertzyde seulement, l'on voit les Français s'emparer d'une tranchée, qui s'organise aussitôt de façon assez solide pour résister, dès le lendemain, à onze assauts successifs de l'ennemi.

Encore quelques salves d'obus bien ajustés sur les batteries lourdes allemandes de Westende, et... c'est tout pour cette première semaine de mars, qui devait nous apporter tant de choses. Mais faisons crédit au mois : il lui reste vingt-cinq jours à vivre. Et le mauvais temps retarde l'action.

Suite des contre-offensives russes dans le nord et le sud-est et austro-allemande dans les Carpathes. — Offensive allemande sur la Pilica.

Nous en étions restés, la semaine dernière, à cette soirée du 27 où le XXIme corps allemand (général v. Falk), le plus avancé vers Grodno, se fit arracher la cote 103, qu'il avait organisée et où il défendait la route d'Augustow depuis le début de la contre-offensive russe, c'est-à-dire depuis le 21. Cette perte, en même temps que celle de Kilbaski, devint le signal d'un lent recul allemand dans tout le secteur. Recul, pendant huit jours, imperceptible, au point que les Russes n'en firent

même point mention depuis que, le 1er mars, ils eurent vu l'adversaire installé sur la ligne Mankovice-Rakovice. Ce quasi-stationnement, brusquement suivi le 5 d'un recul dont la soudaineté surprit les Russes eux-mêmes, donnerait presque quelque vraisemblance à l'étrange raison que l'état-major nous donne de ce changement d'attitude : tout le butin de la bataille d'Augustow — et il était immense et éparpillé — ayant été recueilli, il n'y avait plus de nécessité d'immobiliser là des troupes plus utiles ailleurs.

Ce qui est plus croyable, c'est que, devant l'impossibilité reconnue de poursuivre son attaque par surprise des forteresses du Niémen, le feld-maréchal, l'homme aux résolutions promptes, ait immédiatement changé son fusil d'épaule et, résolu dès le 27 au soir à porter autre part son effort, n'ait laissé sur place que le nombre d'hommes et durant le nombre de jours nécessaires pour préparer ses nouvelles opérations. Et voilà pourquoi les Russes auraient pu, dès le 5 et sans avoir annoncé aucun succès nouveau, pousser tout d'un coup de l'avant, ne trouvant plus en face d'eux que de fuyantes arrière-gardes.

***

Mais peut-être aussi cette retraite, volontaire sur ce point, fut-elle déterminée par une menace sur un autre. Nous avions vu que les Allemands de l'extrême gauche avaient dû abandonner les rives du Niémen qu'ils avaient presque atteintes en face d'Olita, et se replier le 2 vers les défilés des lacs, entre Symno au nord-ouest, Sereje au centre et Leipuny au sud-est. Or, voici que le 5 ils fléchissent, se retirent derrière la gare de Symno et le village de Leipuny ; le 7, nouveau recul, qui s'étend plus au nord, vers Mar-

jampol, que les Russes réoccupent. A la même heure commençait au sud la retraite, dont nous avons parlé en commençant, de la ligne Sopotchkinie-Lypsk jusque derrière la lisière orientale de la forêt d'Augustow, où les Russes, le 6, pénètrent résolûment à leur suite.

* * *

On voit d'ici notre conclusion : menacés — ne l'avons-nous pas toujours dénoncé comme le principal péril à craindre ? — d'un enveloppement de leur aile gauche par des forces supérieures qu'ils ont apprises s'avancer d'Olita, les Allemands doivent en hâte abandonner tout le territoire conquis en Pologne russe, non seulement sur le front du Niémen, mais peut-être aussi sur celui du Narew. Ne voit-on pas soudain disparaître du front d'Ossowiecz les batteries de 420 qui étaient entrées en jeu le 28 février, et que les Russes crurent le 6, avoir réduites au silence, en ne recevant soudain plus leurs obus ? N'est-ce pas là le signe que les assiégeants, comme en octobre, et à la suite d'un même échec sur le même fleuve (ce fut alors à Sopotchkinie et Drusskeniki), s'apprêtent à plier bagage ?

Pourtant, il y a quelque chose de si simultané, de si ordonné, de si « voulu » dans cette retraite; les Russes sont eux mêmes si muets sur leur butin, sur leurs prisonniers, preuve évidente qu'ils n'en font pas, qu'on ne peut s'empêcher de leur crier « gare » au moment où on les voit s'avancer si pleins de confiance dans les bois épais, dans les mêmes défilés lacustres qui leur furent deux fois déjà fatals. N'y aurait-il pas là-haut, sur le nord, entre Tilsitt et Gumbinnen, quelque nouveau chat prêt à bondir ? [1]

[1] Le chat y était, et il a bondi : voir article suivant.

Ce qui est rassurant pour le grand-duc, c'est peut-être le style des communiqués allemands. Quand on se retire vraiment de son plein gré et pour tendre un piège à l'autre, on n'éprouve pas le besoin quelque peu puéril de s'octroyer des « attaques repoussées » qui ne sont que des retours offensifs d'arrière-gardes. Le 1er, ils disaient refouler un assaut russe au sud-est et au sud de la forêt d'Augustow ; le 2, ils rejettent les Russes sur le Bobr ; le 3, encore un revers ennemi ; le 4, « situation inchangée » ; puis viennent les deux jours où l'on nous parle mystérieusement de mouvements conformes à un plan. Enfin le 7, voici les attaques repoussées qui reviennent sur l'eau, d'abord au sud d'Augustow (on ne dit plus de la forêt, car les Russes y sont déjà), puis le 8 à la fois à l'est et au sud. Tout cela n'est pas pour éclaircir les affaires. Sitôt qu'on penche pour une interprétation, voici tout aussitôt qu'un signe contraire vient la détruire. Nous sommes évidemment en pleine transition, et il faut renoncer à y voir clair jusqu'à ce que les intentions de l'un ou de l'autre des belligérants daignent se dessiner.

* * *

On pourrait croire plus facilement, d'autre part, au plan préconçu du feld-maréchal, si on en voyait un début de réalisation. Or, partout les indices manquent. Ce n'est pas à Ossowiecz qu'on les trouvera, comme nous venons de le voir. Cela en dépit des attaques d'infanterie qui se dessinèrent le 2, puis encore le 6, contre des ouvrages avancés de la forteresse, sans aboutir à rien. De l'effet même du tir de l'artillerie les Allemands ne soufflent mot.

Aurons-nous plus de clartés vers Lomza ? A 15 et 20 kilomètres au nord-est de la place, sur la route qui

longe le Bobr et sur celles qui mènent tant à Radsilow qu'à Staviski, les Russes sont depuis le 28 à l'attaque. Repoussés trois jours de suite, selon leurs adversaires, ils n'en arrivent pas moins, le quatrième, à atteindre au centre les fils de fer des positions allemandes derrière Jedvabno, tandis qu'à l'aile droite, à Mosharcze, ils s'emparaient d'une position et de ses 600 défenseurs avec leurs six mitrailleuses. Le 6 c'était au tour de l'aile gauche, où le village de Karwowo, qui domine la route de Staviski, tombait en leur pouvoir avec sept mitrailleuses. Depuis, ce bel élan s'est arrêté. Est-il arrivé de la région de Grodno des renforts aux Allemands, qui disent y avoir livré le 8 un combat heureux ? Serions-nous là en face des « opérations nouvelles » tant cherchées ? Mystère.

* * *

Même énigme sur les routes qui, de Kolno, théâtre de si vifs combats la semaine dernière, mènent également à Lomza. Et obscurité semblable dans le secteur voisin compris entre la Pissa, qui aboutit à Novgorod, et la Rosogga, qui vient de Myschinetz et rejoint le Narew à Ostrolenka. Du 28 février au 1er mars, les Russes y firent, par leurs attaques répétées, des progrès sensibles et — une fois n'est pas coutume — avoués de leurs adversaires, qui durent retirer leurs avant-postes vers Keljen. Les Russes les y poursuivent et, le 22, un assaut les rend maîtres du village. Nouveau recul des Allemands vers Myschinetz, sans qu'on puisse dire si les Slaves ont pu atteindre la route importante qui mène de cette ville à Kolno. Mais le 8 on savait que les combats avaient repris avec fureur.

Reste le secteur Chorzele et de Przanysch à la Vistule. Les Allemands ayant pris du champ après leur

retraite du 27, dans la direction de Janow au nord-ouest et de Mlawa à l'ouest, le combat fut rompu de ce fait, et bien que les Russes, derechef à l'attaque, nous annonçassent le 3 des combats « tenaces » dans cette région, nous n'en voyons le lendemain d'autre résultat que la prise de la station de Konopki, sur la ligne Ciechanow-Mlawa, à mi-chemin de ces deux localités. Encore beaucoup croient-ils que ce Konopki-là n'est pas le bon, et qu'il faut l'aller chercher chez son homonyme des environs de Jedvabno. Le 5 nouvelle tentative, slave cette fois, dans la direction de Chorzele (mais n'a-t-on pas mis est pour ouest ?) et le 6 dans celle de Mlawa. Enfin, le 8, les Allemands subitement renforcés, reprennent l'offensive et font 3000 prisonniers. Tiendrions-nous là le fil d'Ariane des intentions feld-maréchalesques ? Trop tôt encore pour le dire.

En tous cas, ce ne sera pas vers Plock, où les Allemands ont, le 1er, cédé quelque peu de terrain gagné en février, et où ils ont gardé, depuis, une attitude passive, se contentant de repousser, le 1er et le 4, une série d'attaques russes, suivie le 5 d'une autre, plus au nord, sur la route de Plonsk à Razions.

* * *

Nous concluions notre dernière « semaine » par l'hypothèse que les Allemands pourraient bien avoir envie de reprendre l'attaque au centre, vers la Pilica surtout, les Russes ayant dégarni ce front pour courir à leur frontière militaire du nord.

Nous avions à peine achevé de parler, que le grand état-major nous annonçait une action heureuse au sud-est de Rawa, soit précisément dans la région qui s'ondule entre la vallée de la Rawka et celle de la Pilica. Et l'offensive devait bien s'étendre jusqu'à cette

rivière puisque, le même jour, les Russes se disaient attaqués par un des villages qu'elle baigne : Damanevize.

L'objectif évident de cette nouvelle manœuvre, si elle devait être poussée à fond, était d'une part la prise à revers des infranchissables lignes russes de Borzimow, Chumin, Volja-Schidlovska et de la Rawkai de l'autre la possession de Nove-Miasto, 10 km plus à l'est ; enfin, sur la Vistule, d'Ivangorod. Mais les Russes ne s'étaient peut-être pas amincis autant que l'assaillant l'avait pu croire. Ce dernier, en tout cas, ne paraît pas avoir eu à sa disposition les effectifs nécessaires pour faire la brèche. Car à peine avait-il eu le temps de compter ses 3400 prisonniers et ses 17 mitrailleuses, que le 6 lui arrive sur le flanc une contre-attaque russe, dont le grand-duc se dit très satisfait et qui a eu en tout cas le résultat de rejeter, là aussi, l'assaillant dans la défensive. L'idée allemande était bonne, mais les moyens manquèrent. Ils manquèrent si bien, qu'on en est à se demander si cet assaut — bien que combiné avec une poussée de tout le front autrichien, de la Pilica à la Dunajec (comprise), ces deux jours-là — n'est pas une nouvelle feinte, et s'il ne faut pas chercher ailleurs encore le point où frappera l'infatigable Hindenbourg.

A moins qu'il ne faille plus le chercher nulle part ; que le vieil homme de guerre n'ait plus sous la main les effectifs mis jusqu'ici à sa disposition. Qui sait si l'entrée en scène, sans doute imminente, de la nouvelle armée anglaise sur le front occidental n'a pas obligé le haut commandement à grouper autrement ses forces et si, content de voir sa frontière orientale solidement gardée contre toute attaque slave, il n'a pas laissé au vainqueur des Mazuries la simple tâche de

retenir l'adversaire, en l'amusant par une succession de menaces vaines propres à l'empêcher d'avoir son plan à lui ou, s'il l'a, de chercher à le réaliser[1].

* * *

L'action autrichienne sur les lignes russes au sud de la Pilica et le long de la Nida, conjuguées avec celles des Allemands dans la région de Rawa et de Nove-Miasto, avaient été précédées de quelques tentatives isolées des Russes contre les Allemands sur la Rawka, à l'est de Skiernevice, le 4; dans la direction de Petrokow le 5; en Galicie enfin, le 3, au sud de Zacklyczin, où les Slaves enlevèrent à l'ennemi trois points d'appui que celui-ci véhémentement leur conteste, la plume à la main.

On se souvient que, depuis la mi-février, les Autrichiens de la IIIe armée avaient entrepris une offensive sur un front de 80 km., allant de la vallée hongroise de l'Ondawa aux sources presque du San, sur le sol galicien. Cette attaque à califourchon sur les Carpathes a été, dès le début, des plus pénibles et, à l'heure actuelle, n'a encore abouti qu'à des succès insignifiants, souvent contre-balancés par des revers de même envergure.

Ainsi, à l'aile gauche (vallées de l'Ondawa et de la Laborcz), une forte attaque austro-hongroise, appuyée de nombreuse artillerie, au nord de Stropko, est repoussée le 28 février et entraîne, le lendemain, une

[1] Le danger anglais n'existait pas et le renforcement des lignes de l'ouest n'eut point à s'effectuer. Les forces du théâtre oriental demeurèrent donc ce qu'elles étaient, mais, complétées d'unités de formation nouvelle, elles furent concentrées 1° dans les Carpathes, pour enrayer la menaçante offensive russe; 2° au nord, pour l'offensive de Courlande; 3° sur la Dunajec, pour l'offensive de Galicie occidentale.

contre-attaque russe qui subit le même sort. Les Austro-Hongrois reviennent à la charge le 3, et encore le 4, mais avec moins d'énergie. Car ils s'épuisent et prétextent le temps brumeux pour mettre l'arme au pied. Les Russes profitent de cette défaillance pour attaquer de nuit ; mais entre le 5 et le 6 ils se font rejeter sur leurs positions et prendre 570 soldats.

De l'autre côté du col Lupkow, même aventure. Le 28 les Autrichiens, là aussi, sont à l'attaque et subissent, disent leurs adversaires, des pertes énormes. Cela se passe entre le col Lupkow et la boucle du San. à Tworylne. L'assaillant ne se décourage pas. Il porte son élan au centre, sur la Solinka, à l'importante tête de pont de Cisna, qui commande la grande route descendant sur Baligrod-Lisko et de là à Przemysl. Le 2 il réussit à forcer le passage et à s'emparer des hauteurs qui le dominent au nord, faisant 400 prisonniers.

Les Russes font des efforts surhumains pour rejeter l'adversaire sur l'autre rive. Trois fois leurs attaques, menées de nuit à la baïonnette avec de forts effectifs, arrivent jusque sur les fils de fer, presque jusque dans les tranchées ennemies. Mais chaque fois ils sont repoussés au dernier moment.

Une accalmie et voici, le 5, les Austro-Hongrois poussant de l'avant, toujours sur cette même route, tandis que le lendemain ils tentent, plus à l'est, de franchir le San. La lutte continue à faire rage au moment où nous la quittons pour nous transporter plus à l'est encore, au delà du col d'Uzsok.

Là, autre front de bataille, et plus ancien puisque voilà bientôt un mois et demi qu'Allemands et Autrichiens se relaient devant l'imprenable Koziowa. La cote 992, une fois de plus, le 1er mars et derechef le 2.

est en butte aux assauts furieux des Allemands, lesquels ne semblent donc pas avoir quitté les Carpathes, comme une dépêche russe le donnait à entendre. Vains efforts. Cette semaine encore, la cote 992 résistera.

Ce qui résiste moins, ce sont les troupes de l'archiduc Joseph-Ferdinand, qui, constituant la IVe armée [1], avaient franchi les cols orientaux des Carpathes et s'étaient avancées, non point peut-être du sud au nord, comme nous le décrivions dans notre dernière semaine, mais plutôt du sud-est au nord-ouest, franchissant, au lieu de les longer, les affluents du Dniestr. Nous avions vu aussi la concentration des forces russes dans la région de Dolina-Kalusz aboutir le 24 à une puissante contre-offensive qui, attaquant l'ennemi de front et le menaçant sur son flanc gauche, l'avait forcé à battre en retraite.

Le 1er mars, cette défaite s'accentue et se propage à l'aile droite, qui est bousculée sur la route de Kalusz à Stanislau. Le 2 la retraite est générale : les Russes franchissent la Lomnica, reprennent Krasna ; le 3 une défense provisoire est organisée à l'aile gauche autrichienne, sur la Lukwa, avec de fortes arrière-gardes. Ces troupes sont mises en déroute, on leur fait 3000 prisonniers. L'aile droite cherche à tenir la station de Tezoupol ou St-Ciezow, par où l'on couvre Stanislau. Même résultat et, le 4, les Russes font leur entrée à Stanislau, dans la ville des deux Bystrzyca.

Seulement le gros a eu, pendant ce temps, le loisir d'aller prendre de fortes positions organisées défensi-

[1] Il est possible que sinon les troupes, du moins le chef ait en effet opéré en Galicie orientale. Mais ces renseignements de février semblent contredits par ceux de mai qui nous montrent sans aucun doute possible l'archiduc et sa IVe armée sur la Dunajec et la Nida inférieures. Il doit s'agir ici de l'aile gauche Pflanzer-Baltin.

vement derrière la Czarna Bystrzyca, l'aile gauche appuyée à Nadworna. Ce qui fait que le poursuivant, après avoir franchi l'autre Bystrzyca — la Zlota — en en chassant les avant-postes ennemis, vient se buter contre une ligne qu'il voit tout de suite qu'il ne peut emporter du premier coup.

Alors il s'arrête, s'organise et se tait. Les Autrichiens aussi se taisent. Des deux côtés l'on se fortifie, et l'on attend sans doute des renforts. On a dû vider pour la quatrième armée les dépôts de la métropole, puisqu'à Vienne comme à Budapest sont lancés les ordres d'appel aux hommes de 38 à 42 ans, le deuxième ban du landsturm ! Quant à la Russie, elle n'a qu'à puiser dans son « inépuisable », et elle vient de faire rentrer encore tous ses réservistes habitant l'étranger.

Pendant ce temps, la Bukovine aussi, qui avait vu disparaître son dernier Russe le 17 février, en a vu réapparaître par deux points. Le premier (direction est) fut déjà mentionné la semaine dernière : c'est Sadagora ; le second (direction nord), sur le Dniestr, c'est Zaleczky. Nous étions le 5 alors et, depuis, les Slaves n'ont cessé de progresser vers Czernowitz, que ses légitimes propriétaires ne manifestent du reste pas pour l'instant la moindre intention d'abandonner.

L'attaque des forts principaux des Dardanelles

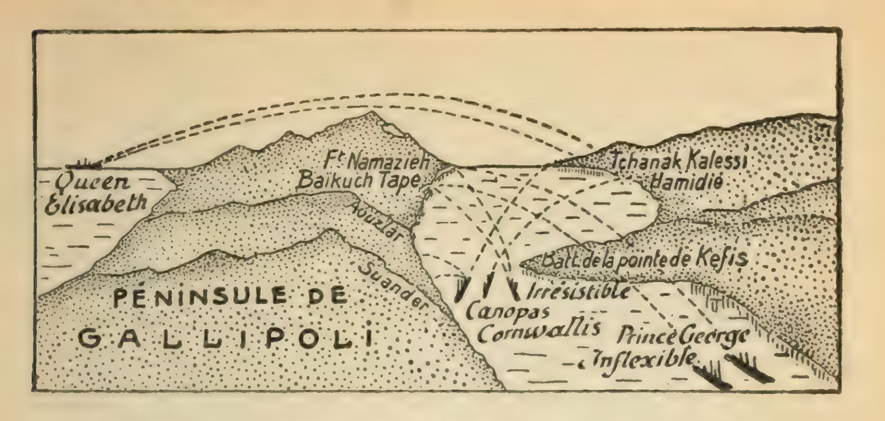
N'étaient les Dardanelles, les Turcs auraient lieu de se montrer satisfaits de leur sort. Les succès russes à l'ouest du Tschorokh, et que d'ailleurs ils contestent, n'ont pas suffi à les rejeter du territoire ennemi, qu'ils continuent d'occuper. Ils sont très fiers de leurs escarmouches heureuses à Chabie, au sud de Korna, et

d'avoir repoussé une reconnaissance anglaise conduite sur territoire persan, le long du Karoun (affluent du Chat-el-Arab), jusqu'à 105 km. de son confluent, au nord d'Awas, où les attendaient 12.000 réguliers ottomans et volontaires des tribus persanes. Il est vrai que les Anglo-Hindous se vantent de leur avoir blessé et tué 1000 hommes, ce qui est beaucoup pour un combat de reconnaissance.

Tout cela n'est rien. Mais le canon des alliés gronde sur les Détroits, et si l'on est surpris d'une chose, c'est qu'il ne gronde déjà point au delà.

Entre le 26 et le 28 février — les forts de l'entrée ayant, comme nous l'avons vu, été réduits de la veille — on s'occupa à draguer le premier champ de mines. Cette opération faite, on s'attaqua à la seconde. Mais là, on se trouvait sous le feu de deux batteries, 8 et 9, placées précisément pour empêcher ce travail, et que les vieux cuirassés anglais *Canopus*, *Swifsture* et *Cornwallis* furent chargés de réduire, le 2, au silence. Il semble qu'ils réussirent dans leur tâche, car nous voyons, dès le lendemain, leurs contemporains l'*Irresistible*, l'*Albion*, le *Prince George*, le *Triumph*, s'attaquer aux forts du cap Képhès, sur la côte d'Asie : Dardanos et batteries annexes.

Détruit ou non, d'ailleurs, le Dardanos n'empêche pas la suite des opérations dirigées, cette fois, contre les grands forts de la passe. Le 5, le fameux *Queen Elizabeth* entre en scène. Il va se poster dans le golfe de Saros, et envoie à 21.000 m. ses 8 obus de 9 quintaux, à chaque salve, sur les forts J (Roumeli-Medjidié), L (Hamidié III) et T (Namazieh), tous trois sur la côte d'Europe. Les forts J et T furent endommagés, et la poudrière du L fit explosion, selon le rapport officiel anglais. L'état-major turc et le correspondant spécial de



LE BOMBARDEMENT DE LA PASSE KILID-BAHR-TCHANAK

l'agence Wolf soutiennent, au contraire, que tous les obus manquèrent leur but ou ne causèrent que d'insignifiants dégâts. Toujours est-il que le fort L — le plus puissant de tous, pourtant, armé de deux pièces de 356 mm. et de sept de 250 — est demeuré muet depuis. Il est vrai qu'on ne nous l'a représenté à aucun moment comme tirant. Peut-être ne tire-t-il qu'en travers de la passe, ou bien serait-ce qu'il se réserve ?

Pendant ce temps, l'*Inflexible* et le *Prince George*, postés, dans le détroit même, derrière la pointe de Képhès, faisaient, eux aussi, du tir indirect sur ces mêmes forts, tandis que l'*Irresistible*, le *Cornwallis* et le *Canopus*, installés au centre du goulot, dirigeaient, de concert avec les hydro-avions, le feu de leurs collègues, tout en faisant pour leur propre compte du tir direct sur les batteries les plus rapprochées.

* * *

Quel fut le résultat de ce terrible feu croisé ?

Il ne semble pas que le tir indirect par-dessus la péninsule ait donné les résultats attendus, puisque, après une nouvelle séance, le 6 — où l'on cherche à

atteindre non seulement le Hamidieh II, mais son jumeau de la côte d'Asie, le Hamidieh III (U) — on se décide, le surlendemain, à faire entrer le *Queen Elizabeth* dans le canal pour chercher, soutenu de quatre autres cuirassés, à éteindre le fort J, preuve que ce dernier avait résisté.

La veille, donc le 7, on avait repris avec les vieux cuirassés anglais, plus le français *Suffren*, le bombardement des forts du cap Képhès, ce qui laisse planer quelques doutes sur l'efficacité du tir du 2. On dit pourtant que, cette fois, le Dardanos ou E fut réduit au silence. Quant aux cuirassés plus modernes, *Agamemnon* et *Lord Nelson*, ils effectuèrent ce jour-là, couverts par les précédents, de nouveaux tirs indirects sur les forts principaux de la passe même, où l'on assure que se produisirent deux explosions.

Bref, il est difficile à l'heure actuelle de se rendre compte de l'état de réduction du terrible goulot. La solution ne paraît pas douteuse, mais elle peut se prolonger plus ou moins, et permettre par conséquent à l'armée turque de se concentrer, ce qui obligera les alliés à un débarquement plus considérable que les 40.000 hommes annoncés comme partant de Malte et de Toulon à destination des détroits.

Les Dardanelles n'ont pas été seules à attirer la foudre de la flotte franco-anglaise. Nous avons déjà parlé de Boulaïr, qui reçut le 4 une nouvelle visite des cuirassés français, lesquels démolirent, plus en arrière, le fort de Kavack. Il faut y ajouter le golfe d'Adramidi, dont la batterie de Dikili, en face de Mytilène, subit leur bordée le même jour, et Smyrne, que l'amiral Peirce, commandant des croiseurs-cuirassés, alla bombarder le 5 en la personne de ses forts Yeni-Kale et Deux-Frères au nord et au sud de la passe.



L'échelle n'est exacte que pour la passe centrale de Bokkali Kaleh à White Cliffs. La partie ouest a été réduite d'un tiers pour permettre de montrer les forts défendant l'entrée.

Pour ce qui est des résultats généraux de l'entreprise ainsi que de son action, le jour où elle sera parachevée, sur les opérations générales, nous n'avons rien à retrancher de ce que nous avons dit vendredi dernier : au contraire, le seul pays qui parût décidé à entrer dans le jeu de la Triple-Entente — la Grèce — semble vouloir au dernier moment se dérober, en dépit des 20 millions qu'elle avait déjà reçus ! Or la prise de Constantinople valait surtout par ses répercussions politiques, sources elles-mêmes de gros avantages stratégiques. Là, amiraux comme généraux demeurent impuissants. C'est aux diplomates de faire en sorte que ces répercussions se produisent et qu'une porte, ou plusieurs, s'ouvrent dans les Balkans pour donner passage aux armées alliées, voire pour grossir leurs rangs. Sans cela, la prise de Constantinople et la conquête de la Turquie, par les armées qu'elles nécessiteront, risquent de constituer une diversion dont la Duplice pourrait bien être, en fin de compte, la seule à profiter.

TRENTE-DEUXIÈME SEMAINE DE GUERRE

du 7 au 13 mars 1915

La prise des crêtes champenoises
L'action des Anglais à Neuve-Chapelle

La semaine qui vient de finir nous a apporté deux séries de faits dont l'intérêt dépasse sensiblement celui des trois derniers mois, parce qu'ils peuvent influencer, suivant la tournure qu'ils prendront, la situation générale. Ce sont les combats en Champagne, plutôt le bilan enfin précisé de leurs résultats à ce jour ; et c'est l'action des Anglais dans le secteur de Lille.

*
* *

Pour commencer par les à-côté, l'Alsace a montré son maximum d'activité le dimanche 7, où l'on s'est battu un peu partout. Au sud de la gare d'Oberburnhaupt et au nord de ce village, les Allemands tentent d'avancer, mais sont repoussés. Ils sont repoussés aussi, et cinq fois de suite, au Hartmanswillerkopf, où ils tentaient d'annuler les progrès français des jours précédents vers la hauteur. Enfin et surtout le Reichackerkopf, entre les deux Fecht, est l'objet d'une lutte acharnée, suite de celle de la semaine précédente : à la fin de la journée, un dernier assaut des Allemands les amène jusque sur la crête. Mais les alpins reviennent à la charge, rejettent sur les pentes nord et sud, ici la landwehr wurtembergeoise, là le landsturm badois et

un bataillon de Bavière. Depuis, et malgré les tentatives germaniques répétées, le lendemain 8, puis le 11, enfin le 12, le sommet demeure aux mains des Français, qui progressent de 200 m. Mais l'ennemi ne se décourage pas; il laisse passer une tourmente de neige, et annonce qu'il recommence. A l'heure où nous écrivons, on n'a encore aucune nouvelle du combat.

Ce qu'il y a d'étrange, c'est que la perte du Reichackerkopf n'ait pas entraîné jusqu'ici, pour les Allemands, celle des points gagnés tout autour dans la vallée : Stosswihr, Mühlbach, sans parler des hauteurs à l'est de Sulzeren. L'action française semble là purement défensive et l'on ne songe pas à poursuivre les succès obtenus.

Au pied occidental des Vosges, on s'est disputé, le 7 et le 8, la hauteur et le bâtiment dit du Chamois, à 1200 m. au nord-est de Badonviller, tandis que, dans la plaine, sur la route de Lunéville à Saarbourg, les patrouilles françaises, qui avaient été ramenées le 27 février jusqu'à Laneuveville, regagnaient les 4 km perdus en réoccupant Emberménil.

Le bois Leprêtre a vu un effort constant des Allemands pour reprendre le terrain qu'on leur avait arraché en janvier. Mais leurs essais d'attaque, le 7, le 8 et le 13, n'ont eu aucun succès. Leurs adversaires leur ont rendu la pareille avec plus de bonheur le 8 dans le bois Brûlé, où ils prennent pied dans une tranchée, que l'ennemi réussit à leur enlever le 12 au matin, mais pour peu d'heures. Enfin, au nord de Verdun, dans le bois de Consenvoye, une contre-attaque allemande est repoussée le 7. N'oublions pas le prétendu 420 qui, selon des prisonniers avides de se rendre intéressants, aurait été mis hors d'usage par l'artillerie.

Entre Meuse et Argonne, on se partage toujours le

village de Vauquois, sans qu'aucun fait d'armes nouveau ait pu être signalé.

Dans la forêt même, le bois de la Gruerie, à part un blockhaus allemand démoli à Fontaine-Madame le 9, est demeuré paisible. En revanche, le versant sud du ruisseau des Meurissons, qui longe la route transversale, a été le théâtre d'une lutte assez vive sur le secteur de Bolante au Four-de-Paris. Là 200 m. de tranchées, prises par les Français le 9, sont reprises par les Allemands aussitôt après ; leurs adversaires les en chassent à l'instant. On ignore l'issue de cette joute, mais elle dut tourner à l'avantage des Français, puisque ceux-ci annoncent le surlendemain avoir pris un lance-bombes et une mitrailleuse. Plus à l'ouest, aux abords immédiats du Four-de-Paris, les Allemands esquissent le 13, une attaque qui n'aboutit pas, mais qui montre l'envahisseur plus à l'ouest qu'on ne l'aurait imaginé.

* * *

Nous avions laissé mardi dernier les Français dans les petits bois à l'ouest de Perthes, puis sur la crête, au nord de ce village et de celui de Le Mesnil, enfin dans le ravin au nord-ouest de Beau-Séjour. Nous les y retrouvons : mais alors ils combattaient encore pour leur possession, au milieu de violentes et incessantes contre-attaques. Aujourd'hui, ils en sont maîtres.

De Beau-Séjour, où les « marsouins » se couvrirent de gloire, fin février, à la conquête d'un fortin (est-ce le même que celui qu'on se disputait déjà en décembre ?), on ne nous a presque plus parlé. Le 7 on y prenait une tranchée, puis ce fut tout. Il faut croire que là les contre-attaques allemandes ont cloué l'assaillant au fond de son ravin. Mais plus à l'ouest, au nord-est de Le Mesnil, où se livrait la partie principale, les Alle-

mands ont dû céder de magnifiques positions, dont la plus belle, toute blindée par devant et pourvue du meilleur confort par derrière, couronnait la cote 196

La conquête de cet ouvrage central se place le 8 mars. La veille déjà, un terrain sensible avait été gagné sur la croupe. Toute la nuit du 7 au 8 et la matinée du 8, des contre-attaques énergiques menées par la Garde ralentissent le mouvement, l'arrêtent par places, le font rétrograder même sur un point. Mais chaque fois les masses françaises reviennent à charge, et le gain, qui était à cette heure de 450 mètres, est soudain, par un vigoureux élan, augmenté de 200. L'ouvrage est enlevé. De nouveaux efforts ennemis n'arrivent pas à le reprendre. Ce jour-là, les Allemands avouent que 'adversaire a pénétré dans ses positions ; mais, après de violents corps à corps, il est repoussé, affirment-ils. Nous avons quelque peine à les croire, car cet adversaire a eu, depuis, le loisir d'explorer à fond les positions en litige et de nous en donner des descriptions allèchantes.

Tout autour, d'autres tranchées ont encore été enlevées, en particulier le 12. La ligne du chemin menant de Perthes aux maisons de Champagne est atteinte le 19, et depuis probablement dépassée. On est au faîte et l'on s'y organise, en attendant de descendre vers la Dormoise.

La ligne de feu se prolonge à l'ouest, le long de la côte, jusqu'au nord de Perthes, où elle s'infléchit au sud-ouest, le long du chemin Perthes-Tahure. Là aussi l'effort a été grand et le résultat, pour être moins palpable, tout aussi net. En dépit de vives contre-attaques le 7, des progrès se marquent le 8, le 9, le 12, où plusieurs tranchées sont enlevées. En même temps on gagne du terrain dans les petits bois qui s'éparpil-



LA CONQUÊTE DES CRÊTES DE CHAMPAGNE. Echelle : 1 : 100.000.

lent à proximité immédiate de la lisière ouest de Perthes. L'un d'entre eux, abordé le 7, est méthodiquement conquis les jours suivants, surtout le 11.

Enfin, de l'autre côté des vastes bois de Souain, voici le village de ce nom. Là, les Bavarois [1] font bonne garde, et d'ailleurs les effectifs ennemis sont moindres. Aussi, des tranchées enlevées le 7 au nord-est de la localité, à la lisière d'un saillant touffu, sont-elles reprises le surlendemain par le défenseur, ce qui permet au grand état-major de se consoler avec une petite fanfare De nouvelles attaques françaises, les 10 et 13, ne semblent pas avoir donné grand résultat [2].

*
* *

Il est trop tôt sans doute pour apprécier les résultats stratégiques qui peuvent surgir de cette laborieuse action champenoise. Les faits tactiques sont là : après avoir, le mois dernier, enlevé pas à pas la première ligne de tranchées ennemies, les Français viennent de se mettre en possession des positions dites principales. Il y a au moins un kilomètre et demi [3] de gain sur un front de sept à huit kilomètres. Quand les Allemands déclarent que nulle part l'ennemi n'a obtenu le moindre avantage, ils ont certainement tort. Ils jouent sur les mots. Ils entendent simplement dire que leurs lignes n'ont été rompues nulle part.

Cela, c'est tout autre chose. Le front de l'envahisseur est-il entamé ? Stratégiquement, la situation des Allemands en France est-elle affectée par tant de sacrifices ? car il y en a eu de lourds et si le nombre des

[1] 1er régiment de landwehr.

[2] Pourtant, il s'agissait au début de la conquête du bois Sabot.

[3] Le récit officiel français est venu peu après préciser : 200 à 1400 mètres en profondeur.

prisonniers — 2000 environ de chaque côté — est relativement minime, que penser des blessés et des morts, s'il est vrai que les Allemands, qui étaient pourtant sur la défensive, ont laissé 10.000 cadavres sur le terrain ? Donc, y a-t-il quelque chose de changé depuis que la cote 196 et les lieux circonvoisins sont redevenus français ?

Les événements prochains seuls pourront répondre. En attendant, on n'est pas éloigné de croire le grand état-major lorsqu'il nous assure que son front de Champagne « est plus solide que jamais » — traduisez : n'a pas été sérieusement ébranlé. Il avait eu tant de mois pour édifier d'autres tranchées derrière celles qu'il vient de perdre ! Et, nous le croyons aussi, quand il affirme que les combats de Perthes et de Massiges n'ont eu, contrairement aux espoirs adverses, aucun effet sur ceux de Pologne. En effet, comme nous l'avons déjà dit, les dispositions allemandes, tant en Prusse orientale que sur le front nord de la Vistule, étaient prises et en cours d'exécution lorsque débuta l'action du général Langle de Cary. Le seul corps de l'ouest qui dût participer à l'offensive contre les Russes — le XXIe — était déjà parti, et aucun autre ne devait suivre ; le jeu eût été trop dangereux ! D'ailleurs, les dépôts de l'empire avaient assez d'hommes pour fournir au maréchal les renforts nécessaires.

Mais, ce qui est frappant, c'est que le général de Falkenhayn, ayant voulu — car il le voulut — empêcher la prise de ses positions en Champagne, n'y est point parvenu. On n'a pas pu mettre assez d'hommes, assez de canons à sa disposition pour cela. Malgré ses efforts, il a dû céder la place. Mieux, il a dû, pour cette besogne vaine, dégarnir une autre partie de son front, celui du nord, d'où provenaient la ou les brigades de

la Garde, qui contre-attaquèrent inutilement sur la croupe 196. Et, ce faisant, il permit une nouvelle emprise sur ses lignes, celle des Anglais.

* * *

On se souvient de la partie émouvante qui se joua autour de Lille dans le courant d'octobre dernier. La grande ville du nord, occupée le 8, se crut, entre le 15 et le 22, proche de la délivrance. La cavalerie allemande avait été repoussée de la Lys et rejetée en Belgique. Le général Foch avait déjà pu renforcer les territoriaux du général Brugère par l'aile gauche Maudhuy, et les Anglais commençaient d'arriver. Pas à pas, les envahisseurs reculaient dans la plaine, plate et découverte, parsemée de ces routes si étroitement bordées de maisons, qu'elles portent toutes le nom de « rues » et qu'on n'y distingue plus où commencent et où finissent les innombrables villages du district le plus industriel de France. Ils évacuaient les méandres géométriques du ruisseau des Layes, ils abandonnaient successivement Armentières au nord, Fromelles au centre, Laventie et Illies au sud. Enfin le 22, Radinghem était occupée, et l'on ne se trouvait plus qu'à huit kilomètres de Lille.

Mais là se dresse une ligne de faibles hauteurs, qui font comme une demi-couronne à la ville, sur le front ouest. La vague des alliés vint déferler et se briser contre ces remparts naturels, où les Allemands s'étaient fortement organisés et d'où partit une violente contre-attaque. Il fallut reculer, abandonner toute la plaine et se retrancher derrière les Layes, plus loin même, derrière la route de La Bassée à Armentières.

* * *

Depuis, les Anglais avaient eu la garde exclusive de ce secteur ; le IIIe corps rayonnait autour d'Armen-

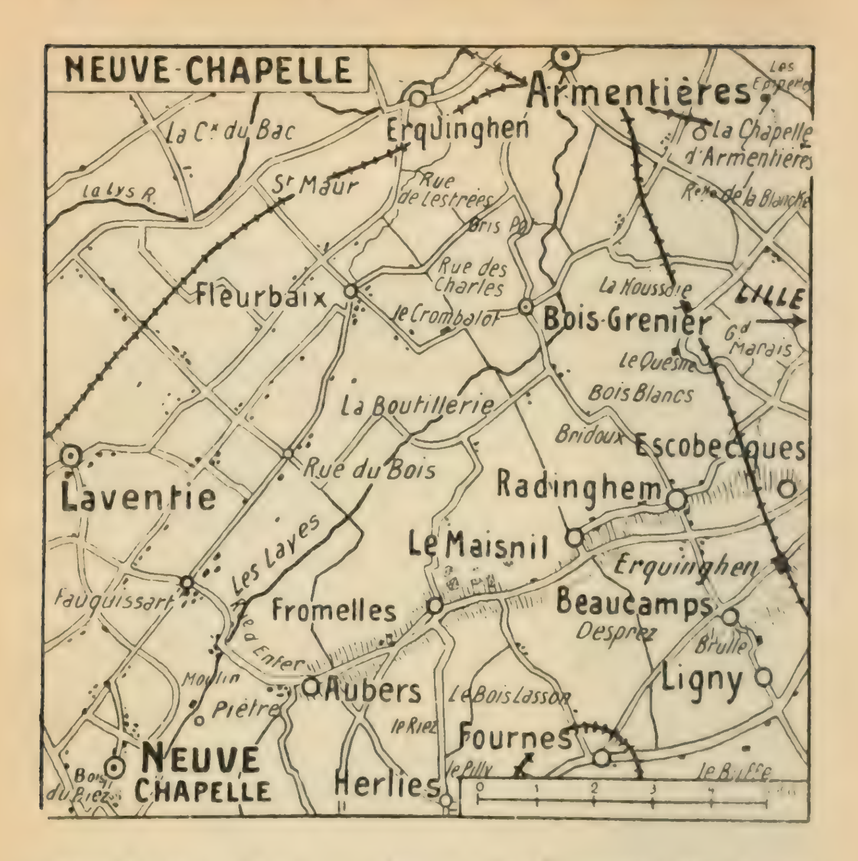
tières ; plus au sud le IVe, ainsi que le corps hindou, récemment groupé en unité spéciale au lieu d'être réparti sur l'ensemble du front, avaient leur centre à Laventie.

Ce furent ces derniers qui, le mercredi 10 mars au matin, prirent l'« initiative » — c'est le maréchal French qui parle — d'attaquer les lignes allemandes affaiblies par l'envoi de plusieurs contingents (dont une partie de la Garde) en Champagne. Une brusque poussée les met, par surprise, dès midi, en possession du village de Neuve-Chapelle, bousculant le régiment qui en tenait les abords[1], lui prenant 3600 m. de tranchées et lui faisant 1000 prisonniers. Puis, ils continuent dans deux directions : 1° au sud-est, vers le bois de Biez, qui sert de limite aux départements du Nord et du Pas-de-Calais, et dont la lisière septentrionale est atteinte le soir même : gain deux km. ; 2° au nord-est, dans la direction du ruisseau des Layes, qui est franchi au moulin de Piètre. Le remarquable silence de l'artillerie allemande facilite cette avance, considérable en ces temps de guerre de 1915.

Au delà du moulin, s'étend le hameau. De là partent de vigoureuses contre-attaques, le 11, puis le 12. Mais les Allemands sont rejetés sur leurs positions, au delà même, et refoulés sur le village, moins 400 des leurs, qui restent aux mains de l'assaillant.

Pendant ce temps, au sud-est de Piètre, plusieurs groupes de maisons, fortement organisés, sont emportés, non sans des combats acharnés autour de chacun d'eux, et de fortes pertes de part et d'autre : 1000 Alle-

[1] En octobre, ce secteur était tenu par le XXIIIe corps, de formation nouvelle. En juin, on y trouve des troupes de Westphalie (VIIe corps), des Saxons (XII ou XIX), enfin de la Garde venue comme renfort. Peut-être est-ce quelqu'une de ces unités qui eut à supporter l'assaut anglo-hindou de mars.



mands capturés et plusieurs mitrailleuses, tandis que, plus au nord, l'aile gauche s'avançait vers Aubers jusqu'à une de ces routes dont nous parlions en commençant et qui a nom rue d'Enfer. A la même heure, le IIIe corps, stimulé par les progrès de ses camarades, part en avant, lui aussi, et occupe, à trois kilomètres à l'est d'Armentières, le hameau des Epinettes.

On pensait donc assister au début du grand mouvement annoncé par lord Kitchener comme devant commencer au printemps, d'autant plus que les Allemands, en signalant une attaque repoussée vers Givenchy, élargissaient encore l'ampleur de la manœuvre. D'autre part, le fait que les avions anglais étaient

allés détruire, le 10, la ligne du chemin de fer de Courtrai-Menin et, le surlendemain, la ligne de Douai prouvait que l'on prenait toutes mesures pour empêcher l'ennemi d'amener des renforts, tant de la Belgique que de ses secteurs du sud, et donc que l'on entendait poursuivre les avantages acquis.

Toutefois, le brouillard d'abord, puis et surtout l'arrivée de deux divisions de renfort aux Allemands semblent avoir mis fin à l'élan britannique. Sans doute ces renforts sont-ils arrivés trop tard pour permettre à l'envahisseur de reprendre la ligne des Layes. Et il s'y résigne dans son bulletin du 13, du même style dont il annonça sa renonciation à Vermelles d'abord, puis à Saint-Georges. Mais l'équilibre est pour l'instant rétabli. Nous disons pour l'instant, car tout l'arrière-front anglais doit regorger de troupes. L'armée de lord Kitchener, ou un demi-million au moins d'acompte sur cette armée, doit avoir débarqué et s'être massé à proximité du chef. Ce n'est pas encore cette fois-là que l'armée nouvelle a marché, preuve qu'elle n'était pas prête. Quand sera-ce ?

* * *

En passant de la Champagne aux Flandres, nous avions négligé de jeter un coup d'œil sur Notre-Dame-de-Lorette. C'est qu'elle ne fait plus guère de bruit. Le 8 vit une contre-attaque allemande, qui aurait abouti, selon Berlin, à la prise de trois tranchées ; selon Paris, au maintien du *statu quo*. Depuis, la région a disparu de la prose officielle.

Quant à la Belgique, elle a assisté surtout à des progrès de son armée nationale. Les soldats du roi Albert gagnent du terrain partout : à leur aile droite, au sud de Dixmude, le 14 (là, sans doute, où ils avaient établi

une tête de pont en décembre et pris une ferme en février), à leur centre, au sud de Shoorbakke (là où l'Yser dessine une boucle prononcée à l'est) du 11 au 13; enfin à leur aile gauche, non loin de Nieuport. Pendant ce temps, les troupes françaises, qui les encadrent au nord et au sud, enlevaient le 12 un fortin vers Lombaertzyde, que l'ennemi tenta en vain de reprendre, et repoussaient le 8 une attaque contre la tête de pont de Steenstraete, à 1500 mètres au sud-ouest de Bixschoote.

Autour d'Ypres, les Allemands ont montré plus d'initiative qu'ailleurs ; ils ont attaqué deux fois sans succès, près de Zandvoorde (front sud-est) et, après avoir repoussé une attaque, se sont emparés, mais pour peu d'heures seulement, du village de Saint-Eloi le 14. Ce sont des Anglais encore, sur l'eau cette fois, qui ont bombardé Westende le 11 et le 13, sans doute pour détruire le prétendu 420 qui bombarda Nieuport le 9. Nieuport aurait-il des coupoles cuirassées ? Le dimanche 7, des avions alliés avaient arrosé Ostende de bombes.

Somme toute, aucune action d'ensemble, ni rien qui l'annonce, mais des affaires locales qui, dans leur importance très inégale, montrent partout les Allemands sur une stricte et pénible défensive, plutôt pauvres en hommes et fort ménagers de leurs munitions, d'artillerie surtout. On y pourra lire, selon ses sympathies ou ses espérances, ou les signes de l'épuisement prochain, les prodromes de la défaite, ou le recueillement qui précède la mise en œuvre des grandes résolutions[1].

[1] A en juger par les événements du printemps et de l'été suivants, cette pauvreté en projectiles provenait surtout d'un mot d'ordre d'économie destiné à endormir l'activité de l'industrie alliée et à accumuler des provisions en vue 1° de l'offensive de mai en Galicie ; 2° de la résistance au grand effort d'ensemble

La troisième bataille d'Augustow

La semaine dernière, en voyant les Russes s'engager une fois de plus dans les défilés des forêts et des lacs, entre Augustow et Suwalki, nous exprimions des craintes que la retraite allemande, si ordonnée, ne cachât une feinte et que quelque « chat prêt à bondir » ne guettât les Slaves plus au nord, c'est-à-dire sur leur flanc droit.

Le chat y était, et il a bondi. Mais le nouveau commandant de la dixième armée — le baron de Siewers ayant été, paraît-il, destitué — a su échapper, par une manœuvre rapide, à ce qui aurait pu être un nouveau désastre.

Donc, le 5, les Allemands ayant subitement abandonné la ligne orientale des lacs de Symno à Sereje, ainsi que les lisières est de la forêt d'Augustow, la dixième armée russe reçut un ordre d'offensive générale. Les corps XIII et XV, récemment amenés à Grodno, avaient, depuis le 21 déjà, franchi le Bobr ; ils poussaient en avant vers le sud-ouest, le long de la voie ferrée Krasnybor-Augustow. Le XV était celui-là même qui fut détruit à Ortelsburg-Tannenberg, le 28 août, et reconstitué depuis. Le corps XXVI et le III sibérien, rescapés de la bataille de Mazurie, complétés de jeunes recrues, reprirent la route d'Augustow par Lipsk.

A cette action sur le flanc gauche allemand s'en joignit une autre sur le flanc droit ; le IIe corps, partant aussi de Grodno, se porta au nord sur Seiny par Kopziowo ; le IIIe corps, réfugié à Olita après avoir perdu

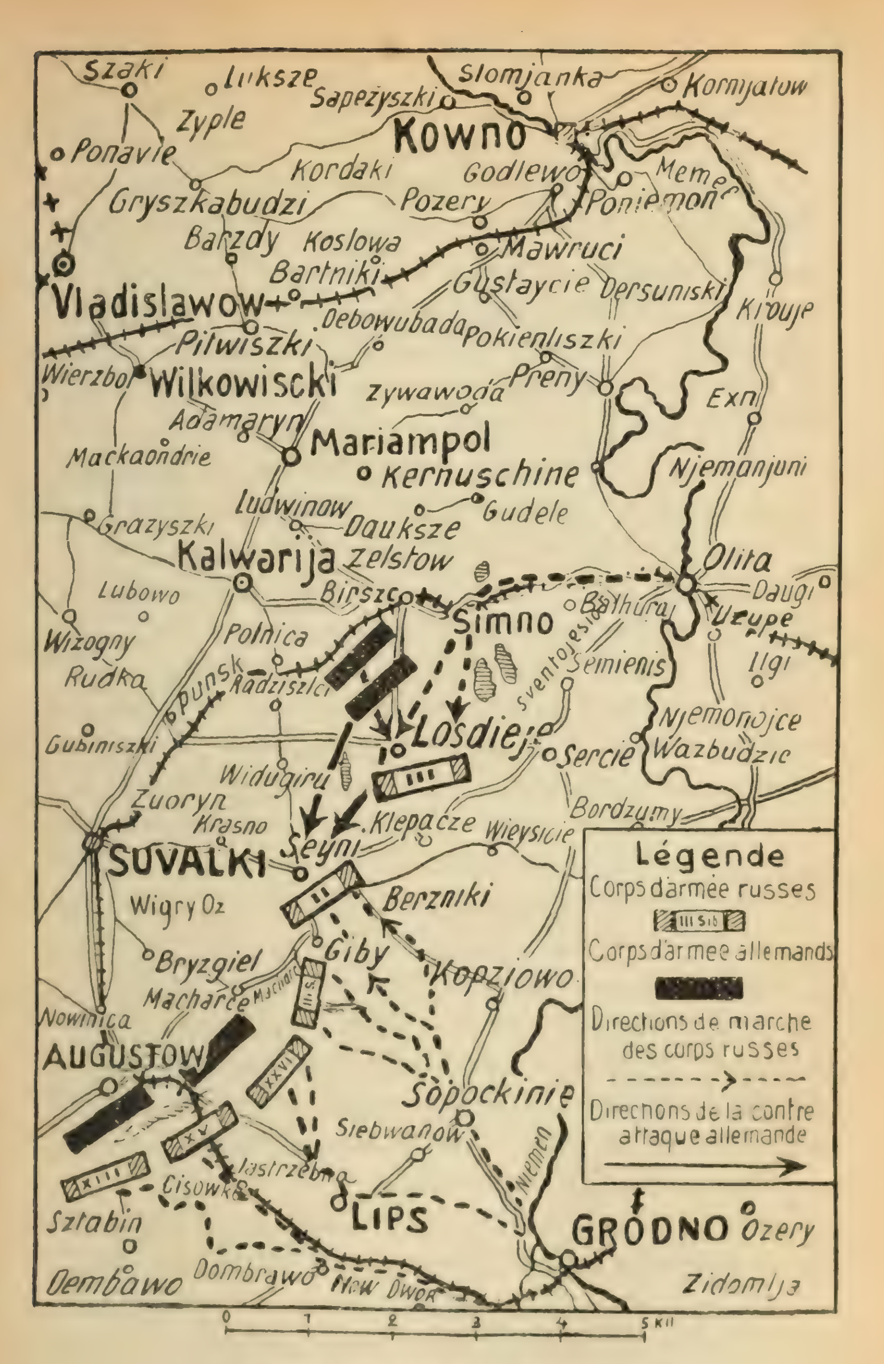
franco-anglais annoncé et prévu pour la belle saison. Il semble aussi que la durée de la guerre ait surpris les Allemands et épuisé quelque peu leurs stocks de munitions. La mobilisation industrielle décrétée et poursuivie en secret permit de remédier peu de mois après à cette pénurie momentanée et d'ailleurs, à notre avis, toute relative. Il semble y avoir eu là — comme pour l'institution des cartes de pain — moins disette que prévoyance.

la plus grande partie de ses effectifs, mais réorganisé, et sous un nouveau chef, était reparti en avant jusqu'à Simno. Il reçut l'ordre de quitter la ligne du chemin de fer Olita-Suwalki et de marcher au sud-ouest par Losdieje sur Seiny, où sa jonction devait s'opérer avec le IIe corps, après avoir refermé ainsi sur la gauche allemande l'autre croc de la pince.

Seulement le feld-maréchal avait su grouper, à l'insu de son adversaire, de forts contingents au nord de la route suivie par le IIIe corps. A l'insu, c'est beaucoup dire, car, toutes proportions gardées, il advint au chef de ce corps ce qui advint à Kluck le 29 août lorsque, dans sa marche sur Paris, parvenu dans la contrée de Combles, il se heurta le flanc droit aux troupes venant de l'ouest. De même les détachements qui flanquaient le IIIe corps russe au nord trouvèrent de l'ennemi à Marjampol le 7. Mais, comme jadis le chef de la première armée allemande, les forces principales négligèrent cet avertissement salutaire et continuèrent leur route dans la direction décidée d'avance. C'est ainsi que le IIIe corps atteignit le 9 avec une de ses divisions Losdieje, avec l'autre Swentojesiory.

C'est alors que fondirent sur lui, le prenant à revers, les troupes qu'Hindenburg[1] avait, de Suwalki, amenées presque sur ses derrières, par le chemin de fer Grodno-Augustow-Suwalki-Olita, ce fer à cheval stratégique qui, bien que construit par les Russes, jouera toujours contre eux, chaque fois qu'ils marcheront vers la frontière allemande, le même rôle de boucle que nous avons vu si bien tenu par le Niémen contre les entreprises allemandes vers l'est. Grâce à lui les Germains pourront accumuler successivement, sur un point,

[1] Ou son subordonné Eichhorn, commandant depuis février des forces au sud du Niémen.



LA TROISIÈME BATAILLE D'AUGUSTOW

Position des armées le 9 mars.

puis sur l'autre des lignes assaillantes, le maximum de leurs forces pour la contre-offensive.

Le commandant du IIIe corps sut, en tournant rapidement à angle droit et en se retirant sur le fleuve par Sereje, échapper à l'encerclement. Mais en ce faisant il découvrait son collègue du centre, le IIe corps, qui, se croyant à l'abri, cheminait en toute sécurité, sur deux colonnes également, par les routes conduisant à Seiny et Suwalki, une division par Kopziowo, l'autre par Giby. Déjà ses avant-gardes approchaient de Suwalki et capturaient à Seiny, le 7, une colonne de vivres ; à Krasnopol, le 9, plus de 200 Allemands.

Les troupes qui venaient d'écarter de leur chemin le IIIe corps n'eurent qu'à poursuivre leur route — à trois kilomètres à l'heure, tant la neige et le verglas gênaient la marche — pour tomber dans le flanc du IIe. Celui-ci était trop engagé pour pouvoir s'en tirer à aussi bon compte que son collègue. Tout surpris qu'il était, il fit bravement face au nord et combattit énergiquement ; mais il ne put empêcher que son demi-bataillon de tête, d'abord, avec la batterie qui y était jointe, ne tombassent au pouvoir de l'ennemi. Le gros, qui s'était arrêté et fortifié sommairement sur la ligne Bershniki-Seiny, résista tout le 10. Le soir il recevait, comme le reste de l'armée, l'ordre de retraite. Le commandant jugeait son aile droite trop compromise pour persévérer dans son offensive. Laissant 2.000 prisonniers aux mains ennemies, il retourna vers Grodno.

Pourtant cette offensive progressait au sud, où combattaient quatre corps entiers contre seulement deux corps allemands, solidement retranchés, il est vrai, dans des positions à loisir fortifiées, mais qui ne durent pas moins rétrograder pas à pas jusqu'à deux kilomètres seulement de la gare d'Augustow. Là, dans leurs réduits

principaux, ils tinrent deux jours entiers, ce qui permit à l'aile gauche d'effectuer la manœuvre prescrite.

Bien que sur le chemin de la victoire, les quatre corps russes durent donc se retirer sur le Bobr et vers Lipsk ; le front de retraite s'étendait ainsi le 11 sur 50 kilomètres, de Sztabin (sur le Bobr) à Giby, sans parler du IIIe corps, qui avait déjà disparu plus au nord.

Les Allemands suivirent l'ennemi, mais, rendus prudents par une double expérience, ils surent s'arrêter au bon moment, sur la ligne Kopziowo-Gybi-Fronski-Macharca, c'est-à-dire à la lisière sud-est des lacs. Nul doute que plus au nord, secteur sur lequel nous sommes moins renseignés, leurs avant-postes ne s'établissent à Leipuny-Sereje-Simno, qui offrent un avantage identique pour la défense[1]. Car nous disons défense : comme il ressort du récit précédent, les Allemands n'ont que quatre corps en tout à opposer aux six de la dixième armée russe. Si donc par d'habiles manœuvres ils peuvent à la rigueur déjouer les offensives ennemies, il leur serait fatal d'aller à la cueillette des lauriers sur les rives fangeuses du Niémen.

* * *

Nous avons donné peut-être trop de développement à une action en somme purement régionale, et qui, si elle a provisoirement libéré le feld-maréchal d'un péril sur son flanc gauche, ne saurait avoir aucune influence directe sur l'issue de la grande bataille. Mais la manœuvre nous a paru mériter, par l'intérêt stratégique qu'elle représente en soi, les lignes que nous lui avons

[1] On dirait au contraire, par les événements du mois suivant, que les lignes de défense allemande se sont établies dans l'alignement de Szeszuppe à Augustow, c'est-à-dire à l'ouest même de la grande route Kalvarja-Suwalki, où elles étaient encore à mi-juillet.

consacrées. Et puis, il est si rare de posséder sur une affaire des détails suffisamment précis et vraisemblables pour en pouvoir raconter d'emblée l'histoire en somme définitive, que nous nous sommes laissés aller à ce plaisir professionnel. L'aurons-nous pu, en quelque mesure, faire partager à nos lecteurs ?

Il est juste de remarquer que, si l'enveloppement russe de l'aile allemande a échoué, la riposte germanique a échoué aussi dans son but offensif final, qui était de rééditer la bataille d'Augustow. La dixième armée est rejetée une troisième fois sur le Niémen, mais cette fois elle n'y laisse, au lieu de corps entiers, que l'effectif d'une brigade, et 3 canons au lieu des 300 de février.

Une autre remarque qui s'impose, c'est l'oubli vraiment injurieux dans lequel l'un et l'autre adversaire laissent croupir la région qui, seule, en donnant la victoire définitive à celui qui, le premier, s'en sera rendu maître, saura résoudre la question du Niémen. Nous voulons parler du secteur septentrional de cette province. Jusqu'ici, les lignes les plus avancées n'ont pas dépassé Marjampol. Pourtant, c'est par Kowno et plus au nord encore que les Russes devraient attaquer pour avoir raison de l'armée de Suwalki, pour reprendre, en faisant le tour des terribles et infranchissables lacs, leur invasion de la Prusse orientale, seul moyen de débloquer la Vistule et la Bzura, de s'ouvrir la route de Berlin. C'est par Kowno, et plus au nord, que les Allemands devraient attaquer pour échapper à l'inexorable tenaille que constitue la boucle du Niémen, pour tourner l'inforçable frontière militaire de l'ennemi[1].

[1] C'est ce que l'un et l'autre tentèrent en effet plus tard, les Allemands surtout par leur grande offensive sur la Dubissa et en Courlande, avec tentative de se rabattre du nord sur Kowno. Cette manœuvre, commencée les derniers jours d'avril, eut son point culminant vers le 15 juin, mais n'aboutit pas.

Pourquoi ni l'un ni l'autre des partis n'y songe-t-il ? Ou — car, sans doute, y ont-ils songé tous deux — — pourquoi ni l'un ni l'autre ne peut-il l'entreprendre ? C'est une question à laquelle nul ne saurait répondre, pas plus qu'on ne répondait à celle identique que nous posions dans les premiers mois de guerre, à propos du secteur Nord-Vistule. Mais nul ne saurait échapper à sa destinée : le Nord-Vistule, si longtemps vide et comme négligé, est devenu le théâtre décisif de la lutte et il en sera de même, à moins d'imprévu ou de circonstances de nous ignorées, avec le Niémen inférieur, avec le secteur Olita-Kowno, Kowno-Tauroggen, et peut-être plus loin encore. Qui sait si, là aussi, nous ne verrons pas, avant qu'il soit longtemps, la «course à la mer» ? [1]

Ossowiecz tient toujours. Troisième offensive allemande sur Przanysch. Alternatives diverses en Pologne du sud et en Galicie. Echec de la troisième offensive autrichienne dans les Carpathes centrales.

La valeureuse forteresse n'a plus vu d'assauts d'infanterie contre ses ouvrages avancés. Et l'imperturbable résistance de cette place de second ordre doit faire grincer les dents aux fiers « tombeurs » de Liége, Namur, Maubeuge et Anvers [2]. On ne dit pas si les gros mortiers, un instant disparus, ont repris leurs fonc-

[1] Memel et Libau se sont chargées depuis de répondre à cette question.

[2] Ces « tombeurs » se composaient, d'après nos renseignements, de six mortiers allemands de 420 (la totalité des pièces de ce genre que possède l'armée germanique) et de vingt-six mortiers austro-hongrois de 305, plus maniables parce qu'ils n'exigent pas l'accès sur voie ferrée et peuvent être mortés en douze heures au lieu de cinq jours.

tions. Mais de toute façon le tir à longue distance n'a pas dû donner de fameux résultats, puisque les Russes ont vu l'ennemi se rapprocher le 9 à distance assez courte pour pouvoir arroser de bombes les fortins extérieurs, tandis que des convois transportaient les grosses pièces de siège dans un rayon plus voisin des murs. Mal leur en prit du reste, car les canons de la place en démolirent plusieurs le 14, les uns dans leurs nouvelles positions, les autres en route pour s'y rendre.

Ceci, bien entendu, d'après les dires exclusivement russes, car les Allemands n'ouvrent pas la bouche depuis des semaines sur ce qui se passe devant Ossowiecz. C'est à se demander s'il s'y passe réellement quelque chose, et si un bombardement aussi inoffensif n'est pas quelque chose comme un simulacre de bombardement, une façon de tenir là une forte garnison éloignée des vrais champs de bataille. Quant au canon détruit, c'est un exploit dont, à grande distance surtout, son auteur est bien difficilement à même de juger.

Sur les quatre routes qui, de l'est, du nord-est et du nord mènent à Lomza, plus de nouvelles depuis que les renforts allemands ont mis un terme le 8 aux progrès de la contre-offensive russe. De son côté, la poussée germanique par Kolno sur la forteresse était, le même jour, mise en échec. Donc, là, calme plat, tranchées, attente.

Repos tout aussi complet sur la Pissa et la Rosogga, jusqu'à Myschinez.

* * *

Grande activité, au contraire, dans le secteur voisin, qui va de l'Omulew à l'Orshiz, de l'Orshiz à Przanysch et de Przanysch au chemin de fer Mlawa-Varsovie. C'est sur ce front de 55 à 60 km. que le feld-maréchal a con-

centré désormais son offensive, naguère éparpillée sur tout le front du Niémen, du Bobr et du Narew. En quoi il a fort bien agi, encore que le succès ne soit pas, jusqu'ici, venu couronner ses efforts. Les Russes sont décidément trop.

La faiblesse des Allemands, lors de leur dernière offensive dans ce secteur, était d'avoir insuffisamment garni leur aile gauche. Le résultat en fut que cette aile fut bousculée par les gros contingents russes débarqués à Roschan et qui, s'emparant de Krassnoseltz sur l'Orshiz, vinrent prendre de flanc l'armée de Przanysch. Aussi voyons-nous les assaillants s'assurer d'abord la possession de ce bas-côté. C'est par Chorzele que le 8 ils débouchent, comme nous l'avons déjà mentionné jeudi dernier, en masses imposantes[1], parmi lesquelles les Russes retrouvent des corps d'armée retirés de la région de Grodno. Un corps, sans doute, deux au plus. Mais le grand état-major avait dit vrai : il avait « regroupé ». D'autres troupes venaient des dépôts.

Pendant deux jours il sembla que ces nouveaux Allemands seraient un gros danger pour les Russes : ils avaient débuté par 3000 prisonniers, ils en ajoutèrent 900 le 10, avec 8 mitrailleuses, et 200 le 11. Descendant l'Orshiz, ils furent ce même soir à peu de distance de la route Przanysch-Myschinetz. Sentant sa gauche ainsi solidement couverte, la double colonne pointée sur Przanysch de Mlawa et de Janow reprit le 9 sa marche en avant et arriva le 11 à 4 km. de la ville[2], tandis que, tout à l'est, un fort détachement de flanqueurs s'établissait sur l'Omulew, non sans de violents combats.

[1] Armée von Gallwitz.

[2] Où elle se trouve encore en juillet.

Mais le 12 cela se gâta. D'abord, les troupes devant Przanysch, s'étant livrées à un premier assaut contre la défense mobile, furent rejetées dans leurs tranchées, que le gel persistant ne les avait évidemment pas empêchées de creuser. Pendant ce temps de nouvelles forces russes recommençaient la manœuvre de fin février. Seulement cette fois elles trouvèrent devant elles les forces de l'Orshiz, qu'il fallut commencer par combattre de front. Le 12 elles les repoussèrent, prirent plusieurs villages et poursuivirent leur avance le jour suivant. La décision de cette bataille préliminaire, qui se livre entre Stegna et Jednorosez, est encore en suspens, grâce à l'arrivée de renforts allemands — auxquels succéderont sans doute de nouveaux renforts russes. Et cela sans que le grand-duc ait besoin de prélever quoi que ce soit sur ses autres fronts : on a vu que son armée de Grodno a gardé ses six corps. Toujours l'« inépuisable ».

Quant aux Allemands, moins abondants en hommes, à en juger par certaines simagrées qu'ils font en cet instant sur le front de Borzimow, à l'installation fébrile et nocturne — simulée ou non, peu importe — de nouvelles batteries d'artillerie, on dirait qu'ils sont en train de prendre là les suppléments de soldats dont ils ont besoin pour tenter de mener à bonne fin leur poussée vers le Narew inférieur[1].

Car c'est encore là qu'ils ont le plus de chances d'aboutir, le front galicien et carpathien ne leur ayant apporté jusqu'ici que de bien piètres satisfactions.

[1] Ils ne paraissent pourtant pas l'avoir fait, à en juger par l'immobilité parfaite qu'ils ont gardée depuis sur tout le secteur entre Vistule et Niemen. Ils y furent du reste assez forts pour neutraliser toutes les contre-attaques russes.

Nous avions vu jeudi dernier le déclanchement, puis l'arrêt sous la contre-poussée russe, de l'offensive austro-allemande sur tout le front sud-polonais, de Rawa jusqu'à Gorlice.

Pour arrêtée qu'elle fût, cette offensive avait déterminé des remous, qui tinrent encore leur place toute la semaine écoulée. Les Russes, à la contre-attaque dès le 6, se font repousser à leur tour vers Rawa le 7, tandis qu'on leur faisait 1500 prisonniers devant Nowe-Miasto. Le lendemain, histoire en tous points identique. Mais le 9, de nouveaux renforts sont arrivés aux Russes, qui reprennent l'avantage sur la Pilica, capturent des centaines d'hommes et des mitrailleuses. Tandis qu'ils opèrent sur le flanc nord allemand par Rawa, sur le centre par la rivière même, ils résistent sur le flanc sud, à Lopuczno, où le général Woyrsch les attaque. Cela n'empêche pas qu'entre l'aile gauche germanique entre la Pilica et Rawa, les progrès allemands et les captures de prisonniers continuent tout le 9 et le 10.

Puis brusquement, comme d'un accord tacite, silence complet des deux côtés.

En même temps que leurs alliés, les Autrichiens avaient poussé sur tout le front de Pologne et de Galicie occidentale. Les succès annoncés au nord s'arrêtèrent vite, car dès le 8 les Russes se trouvent à l'attaque sur tout le front de la Nida. En Galicie par contre, l'action engagée au sud de Gorlice permet aux Austro-Hongrois d'annoncer des succès jusqu'au 9, où ils font encore 2000 prisonniers. Le 10 voit un retour offensif russe très meurtrier au centre des positions avancées, retour auquel l'adversaire répond le 11 par une tentative de franchir, plus au sud, la Sekowa. Il y parvient, mais est rejeté aussitôt sur l'autre bord. L'Autrichien renonce et se contente de fortifier les quelques

points conquis. Une tentative russe de ressaisir ces points le 13, par une attaque sur tout le front ne paraît pas avoir réussi.

* * *

Franchissons un instant les Carpathes pour voir ce qu'est devenue l'aile gauche de la IIIe armée austro-hongroise [1]. Voyage inutile : depuis que le 7 cette aile a, selon l'adversaire, cessé ses attaques, rien n'a transpiré de ce qui se passe dans ce secteur. Peut-être le commandant a-t-il transporté quesques-unes de ses réserves plus à l'est, par le col de Lupkow jusqu'au village de ce nom et à celui de Smolnik, qu'on trouve un peu plus bas dans la vallée.

S'il ne l'a pas fait, il aura eu tort, car ses troupes y sont en fâcheuse posture. Elles avaient résisté le 7 à trois violentes attaques. Mais le 11 les deux villages sont enlevés, avec 4000 prisonniers, sept mitrailleuses, quatre canons. Et dès ce moment la défensive autrichienne devient des plus difficiles. Le 13 nouvel échec et, le 15, les positions fortifiées sur lesquelles on s'était retranché sont prises à leur tour.

Cette mésaventure sera fatale à toute l'opération inaugurée en février et qui par ailleurs avait pris assez bonne tournure. Ceux de la route principale, qui mène du col de Rastoki à Baligrod après avoir franchi la Solinka à Cisna, avaient fait de sensibles progrès, depuis le 2 qu'ils avaient emporté cette tête de pont. Leurs adversaires eux-mêmes les situaient le 13 à Rabe et à

[1] A cette époque, c'était le feld-maréchal Loedmann, avec une prétendue IIIe armée, et les généraux Boroevic, Boehm-Ermolli et Linsingen sous ses ordres, qui était censé commander dans les Carpathes. Dans la suite, on ne trouve plus qu'une IIe armée conduite par Boehm-Ermolli et la IIIe armée serait en Pologne ; entre deux, sur la Dunajec, la IVe commandée par l'archiduc Joseph-Ferdinand.

Radziejowa, c'est-à-dire à 10 km. au nord de la rivière, soit le front atteint précédemment vers le 15 février, avant la dernière poussée russe. Plus à l'est, voici encore dès le 8 ce même front à Studenne, où l'on touche au San.

Mais la nouvelle du revers de Smolnik-Lupkow met fin à toutes ces ardeurs, car il y a danger d'enveloppement et d'ailleurs le col de Lupkow, avec sa grande route et son chemin de fer, est de beaucoup la plus importante voie de communication de la IIIe armée. Depuis le 11 une masse énorme de neige est tombée : raison de plus pour veiller à ne pas être coupés de sa base. Et l'on rétrograde.

Le deuxième grand front des Carpathes, celui qui va de la Zavadka (direction Turka) à la Svica (direction Dolina), n'a pas été moins animé. Mais à l'inverse de son voisin c'est au début de la semaine qu'il a offert son maximum d'intérêt. Ce jour-là — c'était le 7 — les assaillants firent un effort suprême pour arriver à bout du Slave. Tandis qu'au centre, à Koziowa, des masses profondes s'élançaient à l'assaut de la fameuse hauteur 992, un détachement recevait à droite l'ordre de tourner les lignes ennemies par Klause. Mais ce détachement fut promptement découvert, entouré, anéanti ou capturé. Et les colonnes de l'assaut principal, après être parvenues un instant à prendre pied sur la hauteur depuis six semaines arrosée de leurs sanglants et stériles efforts, s'en virent quelques heures plus tard chassées par une puissante contre-charge. Depuis, après trois jours de repos, les Allemands ont repris leurs attaques ; mais, moins énergiques, elles ont échoué, aussi bien le 11 que le 12.

Une tentative plus à l'est, dans la vallée de la Rozianka, le 13, n'eut pas sort meilleur, tandis qu'à droite

et à gauche, sur l'Opor comme vers Wyskow, il fallait se défendre contre les assauts russes.

* * *

Nous avions vu la contre-offensive russe rejeter, entre le 24 février et le 5 mars, la IV[e] armée austro-hongroise[1], de la Czeczwa sur la Czarna Bystrzyca. Là, elle s'était trouvée en face d'une résistance préparée qui arrêta sa marche directe en avant. Une tentative d'enveloppement par le sud-ouest n'attira à sa cavalerie qu'un échec le 7, et un essai contre les hauteurs au nord de Nadworna ne réussit pas mieux, lui coûtant même 300 hommes pris dans une riposte ennemie.

Alors, les troupes du général Broussiloff tentèrent par l'autre aile qui, bien que renforcée d'Allemands, hussards et peut-être infanterie, se révéla plus vulnérable à l'usage. Le 10 un de ces renforts qui venait d'atteindre — ou qui tenait encore, on ne sait — le Dniestr à Nizniow fut rejeté vers le sud sur Tumacz, puis sur Tarnovica Polna. Ces dernières positions furent enlevées à l'aube du 14, par des amoncellements terribles de neige, où les hommes enfonçaient, dit-on, jusqu'à la poitrine, et malgré la « résistance héroïque » du 53[e] régiment, dont le général d'armée Dankl est le colonel honoraire. Pendant ce temps, plus à l'est, à Niezwiska, autre village du Dniestr, les cosaques du Don taillaient en pièces les hussards germaniques. Nous en sommes là et cela peut aller loin encore, à moins que des renforts opportuns n'arrivent à l'archiduc Joseph-Ferdinand[2].

[1] Voir la note précédente. La nouvelle que l'archiduc Joseph-Ferdinand et son armée se trouvaient en Galicie sud-orientale semble démentie par l'ordre de bataille de mai. C'est probablement le groupe Pflanzer-Baltin (V[me] armée ?) qui dès le mois de mars opère dans ces parages.

[2] Voir la note 1.

La Bukovine n'a pas fait de bruit cette semaine. En revanche, une autre oubliée, Przemysl, a attiré, après plus de quatre mois d'isolement sévère, l'attention sur elle. Sa défense au nord a faibli ; Malkovice, qui la protégeait à huit kilomètres, fut prise le 13, et sans coup férir l'assiégeant put avancer jusqu'à une portée de fusil de la forteresse. Cela donne à penser que les munitions d'artillerie de la place touchent à leur fin, et qu'il faut faire entrer la capitulation de Przemysl dans les prochains calculs[1].

Sans doute, la perte en soi de cette forteresse n'a plus pour les Autrichiens grande signification stratégique, puisque la voilà depuis si longtemps hors des opérations de l'armée de campagne. Mais cette chute n'aura pas un effet moral médiocre ; elle joindra 60,000 prisonniers[2] au demi-million que Petrograd se vante d'avoir déjà additionné dans ses camps ; enfin, en libérant plus de 100,000 hommes occupés au siège, elle ajoutera un poids appréciable à un fardeau que les épaules austro-hongroises, même bardées d'acier germanique, trouvent déjà bien lourd à porter.

La supériorité russe se décide en Arménie. — Escarmouches aux Dardanelles. — La fin du « Dresden ».

Si le forcement des Dardanelles n'a pas fait grand progrès depuis notre dernier article hebdomadaire, il n'en a pas moins exercé quelque influence sur l'en-

[1] Ce fut en effet le 22, le lendemain du jour où ces lignes étaient écrites, que Przemysl rendit les armes. La faim semble avoir été pour une plus grande part dans cette chute que la disette de projectiles.

[2] Les Russes, le jour de la prise, en accusèrent le double.

semble des fronts turcs. La nécessité de concentrer le plus de troupes possible vers la capitale menacée a fait non seulement abandonner toute trace d'expédition égyptienne, mais encore arrêté sans doute le ravitaillement en hommes des colonnes réparties sur les diverses frontières. C'est ce qui permit aux Russes de refouler, plus au sud-ouest, le 15, les Turcs qui se maintenaient toujours à l'est d'Artwin et dans l'Olty ; et c'est ce qui leur laisse la latitude, après avoir le 28 février occupé Chopa, premier port turc du Lasistan, d'occuper le second, Archave, à 18 km. de la frontière, le 15 mars. Bien loin de là, en plein Asserbeidjan, région de Kotur, les Turcs subissent le 9 un échec à Dilman.

Quant aux détroits eux-mêmes, en racontant la semaine dernière déjà la journée du 7, nous avions épuisé d'avance le plus intéressant des huit jours écoulés. Les Turcs affirment que, à cette occasion-là, ils mirent « hors de combat » un croiseur-cuirassé français et un anglais. Disons qu'ils furent endommagés. Le bulletin anglais va même plus loin, puisqu'il admet que la majorité des navires alliés furent touchés, d'ailleurs peu gravement. Le même jour la flotte russe, entrant en action, s'en allait bombarder — en toute sécurité, le *Gœben* étant décidément hors d'usage — les ports charbonniers de Kilimli, Songuldak, Koslu, Alapli et Kavakli, entre 200 et 250 km. du Bosphore. Quelques barques et vapeurs coulés.

Après deux jours d'inaction, on revit le 10 quatre navires anglais au feu dans le golfe de Saros, vers Boulaïr, deux autres à l'entrée des Dardanelles, dans la baie Morto. La nuit suivante, une opération de draguage des mines fut effectuée près du cap Képhès, sur laquelle nous manquons de renseignements précis du

côté des marins, tandis que le côté « terre » soutient avoir coulé trois des navires dragueurs.

Tout cela n'est qu'intermèdes. Il faut croire que l'Angleterre est revenue de son idée de forcer les détroits sans le concours des troupes, et qu'on attend, pour recommencer d'agir, l'arrivée du corps expéditionnaire d'Amade, renforcé des contingents australiens d'Egypte, où les uns voient un total d'un demi-million d'hommes, d'autres, le million au complet. Même le premier chiffre semble exagéré [1] ; mais il ne faut pas oublier que l'armée turque est cotée à 400,000 hommes pour le moins, et qu'il ne faut en rien risquer un échec, même léger, au début d'une campagne en pays d'Orient. Aussi y a-t-il quelque vraisemblance dans les bruits qui courent, qu'une partie des arrières français des dépôts auraient été dégarnis au profit de cette expédition lointaine. Si cela était [2], il faudrait le regretter pour la cause alliée. Car c'est en terre de Pologne et surtout de France, non en terre islamique, que se décidera la victoire définitive, prélude nécessaire des finales « distributions ».

* * *

Le *Dresden* n'est plus. Il vient d'être coulé dans ces mêmes parages de Juan Fernandez où il avait trouvé refuge, avec les défunts *Scharnhorst*, *Gneisenau* et consorts, après la bataille de Coronel. Avec lui disparaît l'avant-dernier représentant de l'escadre allemande du Pacifique. Il reste encore le *Carlsruhe*, auquel on

[1] Le second l'était aussi ; et fortement. Il ne paraît pas que la péninsule de Gallipoli ait reçu plus de 150,000 hommes de troupes franco-anglaises, ces derniers formant la grande majorité. Il n'y avait toujours en juillet qu'un corps d'armée français aux Détroits.

[2] Cela n'était pas, ou tout au moins dans des proportions infimes.

peut ajouter, si l'on veut, les croiseurs auxiliaires *Kronprinz Wilhelm* et *Prinz Eitel-Friedrich*, ce dernier destiné à une fin prochaine aussitôt qu'il devra, ses réparations faites, quitter son asile virginien de Newport-New[1].

Le blocus à coûté la vie à sept vapeurs anglais de plus et un danois, mais aussi au sous-marin *U-12*. Une nouvelle série de submersibles a dû sortir, car ces jours-ci on voit apparaître des *U-28* et *U-29*, alors qu'on n'avait, jusqu'ici, pas dépassé le *U-21*.

[1] Le commandant de ce vaisseau a, dans la suite, préféré l'internement à la destruction certaine.

TRENTE-TROISIÈME SEMAINE DE GUERRE

Du 14 au 20 mars 1915

Le Reichackerkopf repris par les Allemands. Les Zeppelins sur Paris. Préambule à l'attaque des Hauts-de-Meuse.

Deux sommets, en tout et pour tout, retiennent l'attention en pays annexé : le Hartmannswillerkopf, où les Français gagnent le 18 du terrain que l'ennemi leur reprend, dit-il, le lendemain, et le Reichackerkopf, ou plutôt *les* Reichackerkopf, car il y en a deux : le Grand et le Petit.

L'un et l'autre emportés par les Allemands, le 23 février, ils leur avaient été repris le 6 mars. Depuis, on ne savait trop ce qu'il en était, les Allemands ayant fait le silence sur la perte de la position. La semaine dernière ils avaient dû céder encore du terrain. Le 15, on sut qu'ils avaient réussi à prendre une tranchée, mais qu'ils avaient dû la rendre le lendemain. Le 19 voyait toujours les Français à l'attaque. Aussi ne fut-on pas peu surpris d'apprendre le 19 que les deux bataillons d'alpins établis sur les Reichackerkopf avaient dû les céder de nouveau à l'ennemi. Mais on apprit le lendemain que le Petit était retombé entre leurs mains. A l'heure où nous écrivons, on ignore le sort définitif du Grand [1].

C'est encore l'Alsace qui fournit à la « semaine » son chapitre aérien. Les avions français sont des plus actifs dans cette région. Mercredi 17, l'un d'entre eux s'en

[1] Il resta aux mains allemandes.

allait bombarder la gare et autres installations militaires de Schlettstadt — car elle en possède, bien que ville ouverte. Et l'un des engins alla s'égarer sur l'école normale d'institutrices, dernier vestige de la splendeur scientifique et littéraire qui rayonna jadis de cette minuscule cité.

Pareil affront criait vengeance, et une certaine coquetterie politique commandait de se montrer sur ce chapitre d'autant plus intransigeant qu'il s'agissait d'une ville alsacienne-lorraine.

Aussi un zeppelin s'en vint-il, le lendemain, bombarder la citadelle de Calais, ce qui vaut assurément mieux que d'aller bombarder Nancy, mais ce dont on ne voit pas très bien le rapport avec les « représailles » annoncées, car enfin, représailles ou non, on devrait tous les jours bombarder Calais, et toutes les places fortifiées de France. Mais peut-être se dit-on que ce serait beaucoup de risques courus pour un résultat nul, ou à peu près.

Bref, la ville de la Manche ne suffisant pas à venger Schlettstadt, quatre zeppelins pointèrent au cœur de l'ennemi et, dépassant Compiègne, où ils cherchèrent à endommager l'important nœud de voies ferrées, les voici parvenir jusque dans la banlieue nord-ouest et ouest de Paris, où ils trouèrent quelques maisons et incendièrent une fabrique ; jusqu'à Paris même où, visant le quartier très militaire qui s'étend autour de la gare Saint-Lazare, ils n'atteignirent que deux rues fort civiles : rue Dulong et rue des Dames.

Mais l'essentiel de la mission était rempli : une satisfaction intime au peuple allemand. Car enfin bombarder Paris, n'est-ce pas un peu comme si on l'occupait ?

* * *

Passons sur les Vosges françaises où, le 14, les Allemands tentèrent en vain d'avancer au delà du Chamois, la hauteur qui domine Badonviller, à un kilomètre au nord, et rendons-nous directement au bois Leprêtre.

A sa lisière orientale, dominant la Meuse, nous trouvons d'abord le hameau de Haut-de-Rupt, où, le 15, une attaque allemande fut enrayée. Pénétrant dans la futaie, où nous attire à l'instant même une formidable explosion, nous y découvrons des Allemands installés dans d'énormes excavations produites par les mines qu'ils viennent de faire sauter sous quatre tranchées françaises. Mais immédiatement l'adversaire reconquiert deux de ses anciens fossés et le soir même la presque totalité du reste. Les derniers Allemands sont chassés de leurs trous quarante-huit heures plus tard, après un jour d'attaques et de contre-attaques où chacun veut avoir repoussé l'ennemi. Cette alerte passée, les Français reprennent la sape, et la semaine se termine le 20 sur de nouveaux progrès.

Traversant la Wœvre, constatons les dégâts causés à la gare de Conflans le 17 par un avion français. Il ne s'agissait pas là d'une prouesse en l'air, si l'on peut ainsi parler. Conflans est la principale gare de la contrée. C'est là que se croisent toutes les voies ferrées permettant de ravitailler en hommes comme en munitions ou vivres les troupes qui assiègent Verdun par le nord, de même que celles qui, plus au sud, sont installées sur les côtes mêmes. C'est par là qu'il faut passer pour prendre, à Chamblex, le chemin de fer construit par l'envahisseur jusqu'à Vigneulles-les-Hattonchâtel, d'où il escalade la falaise pour s'en aller trouver Saint-Mihiel.

Rendre inutilisable la gare de Conflans était donc priver de renforts les Allemands qu'on allait attaquer. Et en effet on les attaque, dès le lendemain, de tous les côtés. Au nord-ouest, par le bois de Consevoye, où deux tranchées sont prises et maintenues contre les retours ; au nord-est, par la plaine de Wœvre, c'est-à-dire par Ornes et Abaucourt, où rien de bon ne doit être fait, car les Allemands sont seuls à nous en parler ; par les Eparges enfin, où le bastion de l'est, demeuré en possession des Allemands malgré les derniers efforts des journées de février, est en grande partie enlevé. Deux contre-attaques allemandes échouent pour le reprendre et ne réussissent, le 20, qu'à obtenir à l'assaillant un secteur de plus de la position, qu'il maintient contre cinq nouvelles tentatives germaniques.

Tel est le récit français. Celui des Allemands est bref : attaques partout repoussées.

Au bois Bouchot, à la hauteur de Troyon, le défenseur tente une diversion, mais sans résultat.

Le lendemain, silence français, mais nouvelles affirmations de l'adversaire que des attaques se sont jetées sur lui de partout et sont demeurées vaines. Il faut reconnaître que l'emprise sur l'ennemi n'a pas été grande et qu'après comme avant celui-ci demeure maître des hauteurs conquises en septembre dernier.

Par contre, il[1] ne demeure pas maître de Vauquois, emporté, avec Varennes et Boureuilles, à peu près à la même époque. Déjà, depuis le 4, il n'en tenait plus, comme on l'a vu, que la partie ouest. Ce reste lui est arraché le 15. Quant aux tranchées gagnées le 5 sur les pentes ouest du plateau sur lequel est bâti le village, elles auraient été reprises par les Allemands le 16.

[1] Sa 10me division.

C'est au tour des Français à dire : « Contre-attaques repoussées à Vauquois. » En tout cas, le plateau, belvédère naturel entre les vallées de l'Aire à l'ouest et de la Buanthe à l'est, demeure tout aux mains françaises. Les communications allemandes entre la forêt de l'Argonne et le bois de Cheppy en deviendront plus longues et moins aisées. C'est d'ailleurs tout.

Puisque nous en voici à l'Argonne, constatons le vide du bois de la Gruerie. Bien déchu de son ancien éclat, il ne voit qu'une attaque française, suivie d'une contre-attaque allemande le 15, l'une et l'autre sans résultat. Au sud, le bois Bolante ne reverra plus la furia des Garibaldiens, puisque la légion vient d'être dissoute par le gouvernement français, faute de pouvoir se reconstituer suffisamment pour former une unité valide de combat. Mais à la lisière nord de ce bois, dans la direction du Four-de-Paris, 300 mètres de tranchées, pris le 14 par les Français, déchaînent une lutte acharnée, qui se poursuit jusqu'au surlendemain, au milieu de six contre-attaques allemandes. Ne réussissant pas, le Germain se lasse ; ce que voyant, le Latin s'empresse, le 18, de lui souffler 150 m. en profondeur, que leur ex-propriétaire ne cherche plus cette fois à récupérer que par l'artillerie.

* * *

Et la situation en Champagne ?

Comparée aux semaines précédentes, on la dirait « inchangée ». Pourtant, il y a eu encore des progrès français, dont le principal fut, le 17, la prise de la crête militaire faisant suite, à l'ouest, à la cote 196, et d'où l'on tient sous son feu, ou tout au moins sous son regard, tout le versant nord de ces crêtes. Gain net : 800 m. de long, 40. de profondeur. Les Allemands prononcèrent, le lendemain, pour reprendre leur bien, de

fortes attaques, où marchait à l'assaut, paraît-il, un régiment de landsturm (?)[1] encadré par la Garde, et que fauchèrent presque en entier les mitrailleuses françaises. Pourtant ils ne savent qu'une chose, c'est qu'ils ont arrêté toutes les attaques.

A l'ouest de ces positions, les Français ont encore gagné du terrain, tant dans le bois séparant Perthes de Souain le 15[2], que vers ce village même le lendemain et surtout le surlendemain (route de Perthes à Tahure), sacrifices que ne réussit pas à annuler une contre-attaque nocturne menée le 20. Pourtant, les Allemands doivent faire allusion à cette affaire quand ils annoncent la prise de plusieurs tranchées ce jour-là ; ils devraient dire la reprise, mais comme on sait qu'ils n'en ont point perdu...

Leurs succès ont été plus nets à l'est du front, vers Beau-Séjour, où les tranchées qu'ils s'attribuent le 15 — malgré les contre-attaques du 18 — et le 19 ne sont point contredites par l'autre partie.

Le spectacle est encore plus confus dans la région du centre : nord de Le Mesnil et est de la cote 196. Les Français attaquent là le 14 et les Allemands contre-attaquent ici le 15, l'assaillant chaque fois repoussé au dire de l'adversaire. Sur la croupe 196 même, la Garde dirige plusieurs furieux assauts, le 15, le 18, le 19, mais toujours on la rejette. Il semble qu'à la fin elle se soit lassée. En tout cas la Champagne cesse de tenir la première place dans les communiqués quotidiens des belligérants.

Sur l'Aisne, à part le bombardement de la cathédrale

[1] Il semble que l'on ait pris plusieurs fois pour du landsturm des troupes de landwehr, ou même des unités de chasseurs, lesquelles, comme le landsturm, portent le képi au lieu du casque à pointe

[2] Le bois Sabot.

de Soissons, commencé le 16 et continué le 20 — toujours ces prétendus postes d'observation, avec, cette fois, la Croix-Rouge de Genève en surcharge — rien à signaler.

* * *

Le premier jour de cette semaine, le dimanche 14, a vu le dernier soubresaut de la convulsion dite de Neuve-Chapelle, sous la forme de trois contre-attaques allemandes, menées en dépit de la résignation affichée le 13, mais qui, demeurées sans succès, sont demeurées aussi sans lendemain. L'intérêt du front a repassé à Notre-Dame-de-Lorette, ou plutôt de son éperon sud[1], où la prise de trois lignes de tranchées aux Allemands le 15 les avait rejetés presque au bas des pentes descendant vers Ablain-Saint-Nazaire, en dépit de trois contre-attaques successives. Mais le 19 ils revenaient à la charge avec des renforts d'artillerie et obligeaient l'adversaire à évacuer quelque chose de ses récentes tranchées. Du reste, comme ils estiment, dès le 16, les combats « terminés à notre avantage », ils peuvent librement, le 20, parler d'attaques ennemies repoussées contre la position conquise quatre jours auparavant. Inutile de dire que, du côté français, aucune action allemande n'a eu le moindre succès.

On s'est battu à la mine, le 20, vers La Boisselle, jadis si bruyante et depuis si paisible, de même que, plus près de la Somme encore, à Bernay, où les Allemands n'ont pu profiter, en ayant été chassés aussitôt après occupation, des entonnoirs pratiqués par eux à coups d'explosifs.

[1] Ou plutôt sud-ouest. Notre-Dame-de-Lorette est une crête orientée de l'ouest à l'est et qui, surtout sur sa face sud, descend vers la plaine par une série d'éperons arrondis surnommés, vu leur forme, les « côtes de melon ».

C'est en Belgique que les Allemands ont tenté de réparer le fâcheux effet de leur abandon de Neuve-Chapelle et lieux circonvoisins. Un coup de main leur donnait, le 14, la possession du village de Saint-Eloi et des tranchées qui le prolongent à l'est comme au sud-ouest. Mais, dès le soir, les « boys » du premier corps reprenaient le village et, le lendemain, leurs tranchées du sud-ouest, celles qui longent la route de Messines. Quant à celles de l'est, l'artillerie les rendit inhabitables. L'assaillant ne se décourage pas et, dès le 19, il repart à la charge à 500 m. plus à l'est, enlevant un groupe de trois maisons. Nous en sommes demeurés là.

Pendant ce temps, les Belges progressaient toujours dans la boucle de l'Yser, au nord de Dixmude, y repoussaient des contre-attaques le 16 et, toujours avançant, arrivaient prendre sous leur feu, le 17, la route menant de Dixmude à Essen. Cette route est importante pour l'envahisseur, car elle et le chemin de fer qui la longe relient tout le front de l'Yser à Thourout, principale gare régulatrice de la IVe armée.

* * *

Et quand, pour fermer le ban comme nous l'avons ouvert, nous aurons cité le bombardement de Westende le 14 par une escadrille d'avions anglais, nous aurons tiré de cette semaine le peu d'intérêt qu'elle peut avoir. Evidemment, mars n'était pas destiné à être le mois des grosses surprises. Avril nous apportera-t-il le dénouement de la tragédie ? On nous parle, en tout cas, d'un grand mouvement de troupes qui va accaparer prochainement tout le réseau français [1]. Il y a en

[1] Ce fut l'attaque concentrique des Hauts-de-Meuse et des Woëvres.

effet bien des chances pour que le coup décisif se prépare, car, si on ne le frappait pas d'ici à l'été, nous ne voyons pas bien quand et comment on le frapperait jamais.

Suite de l'offensive slave dans les Carpathes et en Prusse orientale (Memel). Przemysl tombe au pouvoir des Russes.

Cette semaine nous a apporté trois faits nouveaux : la nouvelle poussée russe à l'ouest du col de Lupkow, la chute de Przemysl — bien que le fait appartienne chronologiquement à la semaine suivante — enfin la tentative russe d'enveloppement par le nord.

* * *

De la Bukovine, rien à dire, sinon qu'une dépêche de Petrograde avertit fraternellement les troupes autrichiennes de Czernowitz que le général Laurentzieff se dispose à prendre la ville. Peut-être est-ce une façon de donner le change sur ses véritables intentions, à moins que ce ne soit une façon de faire croire qu'on veut donner le change. « Feindre de feindre, afin de mieux dissimuler », comme disait notre bon vieux Tœpffer, et comme faisait si magistralement Bismarck.

En tout cas, une action en Bukovine n'est pas nécessairement indiquée par les opérations principales en Galicie, avec lesquelles elle ne saurait avoir pour l'instant aucun rapport direct.

Ces opérations ont suivi leur cours cette semaine sans amener grand changement dans la situation, comme on s'y serait attendu après le succès russe au sud de Tarnovice-Polna, le 14. Ces hauteurs doivent

être bien, en partie du moins, demeurées en possession de l'adversaire, puisque Ottynia n'est point évacuée et que le chemin de fer menant à Kolomea est toujours aux mains austro-hongroises. C'est que, immédiatement après l'assaut, une contre-attaque avait rendu au défenseur une partie de son bien; que, deux jours après, un nouvel assaut slave est repoussé, dans une région que les Russes désignent par « nord de Nadvorna », les Autrichiens par « nord-est », sans qu'on puisse savoir, à dix kilomètres près, où elle se trouve. Bref, entre le 17 et le 19, attaques de jour comme attaques de nuit viennent se briser devant la « très forte position ennemie». Quant à l'aile opposée, celle de l'est, avec ses hussards allemands rejetés sur Obertyn, on n'en parle plus. On croit à Vienne que les Russes se sont affaiblis au profit du secteur Uzsok-Lupkow-Svidnik, dont nous allons parler.

Mais auparavant, deux mots sur son voisin de l'est, de Wyskow à Uzsok, en passant par Koziowa, malgré la monotonie qu'il présente. C'était, on s'en souvient, à leur aile gauche que les Russes se montraient le plus actifs, au point même de progresser dans leur contre-offensive vers Wyskow et Klause. Aussi les Austro-Allemands se hâtèrent-ils de se renforcer de ce côté. Cela fait, ils purent à leur tour attaquer; le 15, ils s'emparaient d'une hauteur au nord-ouest de Wyskow, tandis que, plus à l'ouest, sur la Rodsianka, leurs efforts, ce jour-là et le 18 encore, étaient moins récompensés. Tentatives repoussées par les Autrichiens le 14 et par les Russes le 16.

Les Autrichiens parlent de forts contingents moscovites amenés au centre de la vallée de l'Opor. C'est peut-être trop dire, car la lutte est là ce qu'elle était depuis un mois : l'équilibre.

Quant à Koziowa, las de s'épuiser, depuis le 6 février, en assauts stériles de front, les Saxons chargés de cette tâche redoutable, après un ultime effort par les pentes est le 14, s'avisent de porter leur effort plus à l'ouest. Le 15, ils attaquent à 10 kilomètres de là, sur Zovadka ; ils échouent. Le surlendemain, pensant avoir attiré l'ennemi vers son aile, ils tentent d'emporter Koziowa même, par son éperon occidental, Oravzik, ils échouent encore, et les trois compagnies de l'aile sont entourées et anéanties.

Enfin le 18 nouvel effort, tout à l'ouest cette fois, à Moldawko ; un échec de plus.

* * *

Or, tandis que les Russes se dressent là comme un mur d'airain, ils portent de nouvelles troupes, les unes peut-être tirées du Dniestr, les autres sans doute venues de l'intérieur, sur l'aile gauche de la IIe armée[1] autrichienne, que son chef, le maréchal Loedmann[2], menait depuis la mi-février à l'attaque des positions russes sur le San supérieur et ses divers affluents.

A l'est, cela ne se sentit guère. Une puissante attaque amena, le 14 au matin, les Russes jusque dans les positions adverses, mais dans l'après-midi une contre-attaque les en délogeait. Et si, le lendemain, les Russes se targuent de tranchées prises à Jablonka, ce même jour, au nord du col d'Uzsok (ce qui revient au même), leurs adversaires voulaient leur avoir anéanti deux bataillons. Le 20 on y voit les Austro Hongrois derechef à l'attaque.

[1] La IIe armée, c'est en effet plus vraisemblable que la IIIe ; nous avons dit pourquoi.

[2] Ou plutôt Bœhm-Ermolli, à moins que ce dernier n'ait remplacé Loedmann au début d'avril.

Au centre, ce fut déjà plus sensible et, le 16, les Slaves pouvaient marquer quelque progrès vers Rabe, sur la route de Baligrod, pendant si longtemps centre de l'effort autrichien, et réattaquer le 18, d'ailleurs sans résultat nouveau.

Mais c'est l'aile gauche, dont nous avions raconté le premier échec le 15, qui subit le plus rude assaut. Ce n'est plus seulement sur les pentes nord de Lupkow, c'est sur tout le front de 60 km. entre le col et celui de Konieczna, au delà de Dukla, que se prononce dès le 17 la pression slave. Les Autrichiens tentent une diversion par le nord-ouest : le 18, les troupes stationnées sur la Biala, vers Ciezkovice, et celles, plus au sud qui, par la Mosczanka, rejoignent Gorlice et de là la Secowa, s'efforcent de franchir ces deux rivières. Mais elles sont rejetées sur la rive sud-ouest. Au sud de Gorlice surtout, le 39e honved subit de grosses pertes et on lui fait en outre 800 prisonniers.

Les Russes ont donc les mains libres sur le versant sud des Carpathes. Aussi les voit-on, le 20, se lancer à l'assaut des positions ennemies sur tout le front de la IIe armée. Sur certains points ils furent repoussés : par exemple à l'est, sur le San ; au centre, vers Smolnik ; enfin tout à l'ouest, au sud de Konieczna. Sur d'autres, l'assaillant pénètre dans les tranchées ennemies, fait 2400 prisonniers, prend deux canons et cinq mitrailleuses. Ce n'est ni un échec, ni un succès assuré. Il faut attendre les conséquences. Mais les fronts carpathiens se sont des deux côtés fortifiés, au point de ne pas permettre, le plus souvent, d'avancer fort au delà de la crête conquise.

* * *

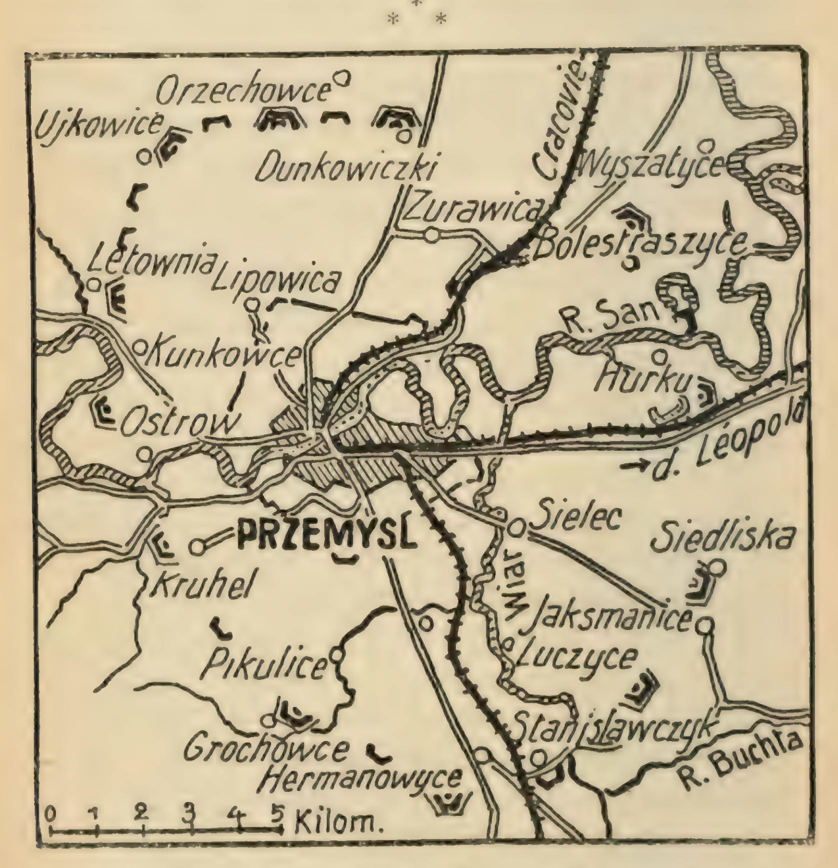
Mais, s'il est vrai, comme le dirent constamment les Russes, que le principal objectif de la nouvelle offensive autrichienne était Przemysl, cette offensive perd donc sa raison d'être essentielle, puisque Przemysl n'est plus. Vendredi dernier, prévoyant la fin imminente de la forteresse, nous avions fait d'avance son oraison funèbre. Nous n'avons donc pas à y revenir. Disons seulement que le général von Kusmanek, commandant de corps, — il n'était resté en effet pas même l'effectif d'un corps à Przemysl lorsque, le 5 novembre, pour la seconde fois, l'armée de campagne dut l'abandonner à elle-même — vit arriver ces jours-ci à leur fin ses approvisionnements en munitions et en vivres. Le haut commandement n'avait apparemment jamais cru qu'il pût demeurer si longtemps loin du San. Du reste le front nord venait d'être entamé, et, de ce côté, l'ennemi était aux portes.

Une dernière sortie fut alors décidée. On jeta sur les lignes adverses, dans la nuit du 18 au 19, tout ce qui restait de munitions, ou presque. Et l'on partit à cinq heures vers l'est, pour tenter la trouée. Mais, arrivés à 10 km., sur la ligne Medyka-Bykow-Ploszovice, on fut accueilli par le feu de forces très supérieures, mieux nourries et mieux fournies de munitions sans doute. Aussi, après une lutte de sept heures, la 23e division de honved, épuisée et décimée, reprenait le chemin des forts.

Ceux-ci purent encore arrêter les attaques russes, mais le lendemain les assiégeants de l'ouest poussaient leurs lignes jusqu'à Krasiczyn, 8 km. de la place. Il ne restait plus de vivres que pour trois jours. Tandis que partaient trois ballons, qu'un vent contraire envoya se perdre en Pologne, un avion alla porter au quartier général la situation désespérée de la garnison, demandant des ordres.

Des ordres... Il n'y avait plus rien à faire qu'à se rendre, après avoir fait sauter les défenses et détruit tout le matériel de guerre. Cette condition préalable ayant été, affirme-t-on, remplie, on hissa le drapeau blanc, après 137 jours de siège.

* * *



Il faut donc pousser jusqu'au nord pour retrouver des éléments sérieux de la grande partie.

Au centre, c'est l'inaction sauf surtout à la fonte des neiges, créatrice de marécages.

Nous avions laissé les Allemands, après leur infructueux assaut du 12, campés dans leurs tranchées près de Mchowo, à 4 km. au nord-ouest de Przanysch. Ils y

sont encore, malgré les assauts russes des 13 et 15, qui s'étendirent à l'ouest jusqu'au nord de Grudusk, où la route de Ciechanow, venant du sud, vient se souder à angle droit avec celle de Przanysch-Mlawa. Quelques succès russes, ce jour-là, ne modifient guère la situation. Le samedi 20 retrouve les adversaires aux mêmes lieux : les Russes, qui ont travaillé à la sape jusqu'à 300 mètres des tranchées ennemies, se lancent à l'assaut et infligent à l'ennemi, qui contre-attaque, de fortes pertes. Mais topographiquement rien ne bouge.

D'ailleurs, le centre de la lutte n'est plus là ; il est vers ce qui ne devait être, à l'origine, qu'une couverture de flanc : sur l'Orshiz. Les Allemands, qui avaient suivi cette rivière jusqu'à Jednorosez, puis Stegna, au nord et au sud de la route Przanysch-Myschinetz, se voient reprendre le 15 ces deux villages. Dans le second, qui avait été solidement fortifié, les Russes capturent 17 canons. Mais, en voulant poursuivre leurs avantages dans cet étroit défilé, entre les marécages de l'Orshiz à l'est et les épaisses forêts de l'ouest, ils se heurtent à une forte résistance qui, se transformant en offensives partielles, leur enlève ce même jour 2000 prisonniers. On dirait même que les Allemands ont pu réoccuper Jednorosez [1], car c'est contre ce village que se déclanche une attaque russe le 20. Bref, nous y sommes encore.

Pendant ce temps, le combat engagé la semaine dernière plus à l'est continuait sur l'Omulew et se développait encore vers l'orient, à cheval de la Rosogga, de la Schkwa et même de la Pissa, c'est-à-dire sur toutes les rivières descendant vers le Narew entre Ostrolenka et Lomza. Les renforts russes y arrivèrent le 16 et, par

[1] Erreur ! Jednorosez resta aux mains des Russes jusqu'au milieu de juin.

un violent effort, tentèrent de rompre le front ennemi, lequel tint bon, se contentant de plier jusque sur la ligne Seraphin-Tartak-Wach-Siomek, soit un front de 40 km., et à 15 km. en moyenne de la frontière prussienne. Dans cette avance les Russes s'emparent de 5 canons et de 42 mitrailleuses, sans pour cela, chose étrange, faire plus de 100 prisonniers. Les Allemands se font-ils tuer sur place ou bien se retirent-ils à temps, ne laissant à leurs postes que des servants de pièces? On ne sait.

Mais une fois sur la ligne précitée, l'assaillant reçoit le choc d'une contre-attaque subite, qui lui prend vivants 1900 soldats et sans doute aussi du terrain, car on voit le 19 les Allemands attaquer Kadsello, à 10 km. au sud de Wach, sur la route Myschinez-Ostrolenka. Mais à leur tour ils échouent sous le feu de l'adversaire. Celui-ci en profite pour esquisser une reprise de l'offensive sur l'aile gauche, entre Omulew et l'Orshiz, mais sans succès. Cela lui coûte 600 prisonniers. Il se console en calculant que, dans ses assauts réitérés, de nuit comme de jour, depuis le 5 mars, date de la nouvelle offensive allemande par Chorzele, il a su rafler 25,000 soldats à Guillaume II. Beau chiffre, en vérité.

* * *

Mais les Russes ne se contentent pas de tenir tête aux Allemands sur le Narew, et de leur résister à Ossowiecz, où, depuis une tentative avortée de tourner la place en amont, en franchissant le Bobr par Gonionds, l'assiégeant semble avoir fort ralenti son activité. Ils prennent, pour la première fois peut-être depuis novembre, l'initiative d'un mouvement à grande portée. Car ni l'offensive de janvier sur la Skrwa, de Mlawa à Wlotchlavek, ni celle du début de février en Prusse

orientale ne furent menées avec assez de rondeur ni assez de troupes[1] pour constituer une intention stratégique au vrai sens du mot. On tâtait, on poussait, c'était tout. Maintenant, on agit avec soudaineté et rapidité tout ensemble : cela change.

Donc, brusquement, alors que les Allemands en étaient encore à se féliciter de l'offensive contre Suwalki si bien repoussée le 9, et à compter les 5400 prisonniers qu'ils y avaient faits, on apprit que la sacro-sainte province avait été une troisième fois envahie : deux colonnes, débouchant, l'une de Krottingen par le nord, l'autre de Gordzy par l'est, marchaient sur Memel, postée à l'extrémité septentrionale et au débouché sur la mer libre de ce vaste lac intérieur qui a nom Kurisches Haf. Deux régiments de landsturm seuls étaient là, qui furent rejetés sur la ville, pour en être expulsés après un violent combat de rues. Le 18 les Russes occupèrent la place.

En même temps — et c'était là le grave, parce que dénotant la présence d'importants corps de troupes dans cette région vitale — la ville russe de Tauroggen, où les Allemands s'étaient installés en février après avoir débloqué Tilsitt,'est attaquée le 16, prise le 17, et le territoire allemand est atteint à Laugszargen. Au sud du Niémen enfin, d'autres Russes s'avancent, partis de Kowno, dans la direction de Wirballen-Stallupönen-Gumbinnen. Ils atteignent la ligne allemande à Pilwischki, et l'obligent à se replier. Plus au sud encore, dans la boucle de la Szeszuppe, à mi-chemin de Pilwiski et de Marjampol, les Slaves sont aussi là. Et le mouvement se propage jusqu'à l'extrémité sud-orientale des lacs,

[1] On ne parle ici que des troupes mises réellement en action, non de celles qui pouvaient être tenues prêtes au développement d'une manœuvre qui se préparait peut-être, mais qui n'eut point le temps de s'executer.

jusqu'à Kopziowo, que les cavaliers allemands avaient déjà évacuée le 15 et au delà de laquelle, le 19, l'on progresse, en même temps que sur tout le front.

Les Allemands étaient si peu préparés à tant d'audace qu'ils furent deux jours à se demander si réellement Memel était prise. Lorsqu'il ne fut plus permis de douter du malheur, on s'empressa à le réparer et, lundi 22, la ville la plus polaire de l'empire était délivrée, les Russes rejetés au delà de leurs frontières. On les y suivit et l'on occupa Krottingen.

D'autre part il semble bien que, le 21, les Prussiens purent rentrer en possession de Pilwiski, mais ce n'est qu'une interprétation, peut-être hâtive, de l'expression « attaques repoussées au nord de Marjampol ». Quant au secteur intermédiaire, celui de Laugszargen, aucune nouvelle jusqu'ici.

Il est donc trop tôt pour porter un jugement sur une entreprise inachevée. Mais si le mouvement esquissé par le nord devait servir à encercler l'aile gauche allemande, dès aujourd'hui on peut estimer : 1° que l'heure la plus favorable, c'est-à-dire l'heure de la surprise, est passée ; 2° que les forces en action n'étaient pas suffisantes pour tout balayer devant elles et permettre d'avancer vite ; 3° que le mouvement est parti trop tôt ou trop tard. Déclanché le 6 — en même temps que l'offensive des six corps de la dixième armée par l'ouest, le sud-ouest et le sud du gouvernement de Suwalki — il eût pris les Allemands comme entre deux feux. Venu le 16, après la retraite des unités du sud, et avant qu'elles aient pu reprendre leur marche, sa pression n'a pas été suffiante.

Que si, au contraire, il y faut voir une simple diversion destinée à attirer l'ennemi vers le nord et par conséquent à l'affaiblir sur le Narew, les fautes com-

mises diminuent en proportion de l'objectif visé. Mais, s'il est patent que, ces jours-là, les Russes du Narew semblent bien avoir mis l'occasion à profit pour attaquer avec constance, il n'est pas moins évident que l'adversaire ne s'est pas laissé ébranler, et que même il a riposté souvent avec bonheur, preuve qu'il ne s'était guère dégarni en faveur de Memel et du bas Niémen. Du reste, les Russes étaient à l'attaque continuelle depuis le 12 : il n'est donc pas nécessaire de voir dans leurs assauts de cette semaine une corrélation directe avec les faits et gestes de leur aile droite.

Tout ceci, bien entendu, à titre provisoire, et jusqu'à ce que le développement ultérieur des événements nous permette une appréciation définitive des plans du généralissime russe et des moyens mis en œuvre pour leur exécution.

En attendant, remarquons l'étrange coïncidence qui nous faisait, jeudi dernier, nous étonner de l'absence de toute action par le nord-Niémen, à l'heure même où cette action s'engageait, et prédire une prochaine « course à la mer » russo-allemande à l'instant précis où cette course était entreprise et menée à bonne fin par les troupes du grand-duc.

Remarquons aussi la signification que revêt la simple présence de forces slaves tant soit peu importantes dans cette région. Par elles, toute manœuvre enveloppante est désormais interdite à l'un comme à l'autre des belligérants. Or, la manœuvre à la Moltke étant l'une des spécialités de l'armée allemande, celle qui lui a valu le plus clair de ses succès, cette prohibition soudaine lui arrache de la main l'un de ses plus précieux atouts [1]. Il est vrai qu'elle en a d'autres.

[1] Les forces slaves étaient là beaucoup moins importantes qu'il ne semblait. C'est ce qui permit aux Allemands de repren-

Echec de la flotte alliée aux Dardanelles

Tandis que, insoucieux en apparence des dangers que court leur capitale, les Turcs du Caucase continuent à faire front vers l'est sur une ligne s'étendant d'Artwin, au nord, à Olty, au sud, soit 75 km., repoussés une fois de plus et rejetés le 20 sur ces deux villes, mais tenant pied toujours quelque part ; tandis que d'inoffensives rencontres se produisent avec des bandes kurdes dans le territoire d'Alaschgerd, sur l'Euphrate supérieur, les « forts des Dardanelles tiennent toujours. »

La facilité dérisoire avec laquelle les flottes alliées avaient eu raison des quatre forts de l'entrée et la rapidité avec laquelle elles procédèrent jusqu'à 15 km. et plus dans le détroit avaient donné au monde entier l'illusion que la prise de Constantinople n'était plus qu'une question de jours. Déjà l'on n'en parlait plus : l'on parlait de ce qui se ferait après.

Il est douteux que le commandant vice-amiral Carden ait partagé cette mentalité de publiciste... ou de chasseur d'ours[2], ce qui revient sensiblement au même. Il savait les périls d'une action dans le chenal. Aussi, procédait-il avec une lenteur que le temps médiocre ne suffisait pas à expliquer aux yeux des profanes, et qui avait le don d'impatienter certains. C'est qu'il fallait d'abord draguer les mines, puis tenter d'obtenir par le tir indirect, effectué de la mer, tout ce que l'on pour-

dre par la Dubissa, en appuyant leur gauche à Libau, leur manœuvre enveloppante de la ligne du Niémen. Nous avons déjà dit comme quoi cette entreprise échoua d'ailleurs.

[2] Mentalité qui fut un instant aussi la nôtre, dans l'ignorance où nous étions, avec tout le monde, des défenses réelles du détroit.

rait. Ce tir s'étant révélé en somme inefficace, on décida, après mûr conseil de guerre[1], une attaque générale, toutes forces réunies, les plus faibles en avant, devant servir de bouc émissaire. Fermant la marche, le *Queen Elizabeth.*

Le matin, tout alla bien ; on recommença l'après-midi.

Seulement, il se trouva que bien des batteries qu'on avait crues pour toujours éteintes avaient été réparées, ou bien s'étaient tues pour donner le change ; ou bien que d'autres se révélèrent qu'on ne soupçonnait pas. Le fait est que le feu des ouvrages de côte fut nourri et bien ajusté, tuant pas mal d'hommes et causant des avaries à plus d'un navire. Il se trouva surtout que, pour suppléer aux mines fixes en partie draguées, les Turcs abandonnèrent au fil de l'eau — c'est-à-dire au fil du courant de 6 km. à l'heure qui descend vers la mer Egée — un certain nombre de mines flottantes, qui ne purent toutes être détruites à mesure par l'escadre des torpilleurs portée en avant. Trois de ces mines atteignirent leur but et, successivement, l'on vit s'enfoncer le cuirassé français *Bouvet*, les cuirassés anglais *Irresistible* et *Ocean*. Ensemble 40,000 tonnes, sans valeur combative en face des puissants dreadnoughts de la dernière frappe, mais dont les canons de 305 n'en devront pas moins être remplacés. Et ils le sont déjà : le *Henri IV*, le *Queen* et l'*Implacable* font route pour les Dardanelles, prêts à s'offrir à leur tour en holocauste. Un quatrième cuirassé, le *Gaulois*, a été sérieusement touché, et on a dû le remorquer jusqu'à l'île

[1] Auquel assista le commandant en chef du corps expéditionnaire, sir Jan Hamilton, arrivé le jour même d'Angleterre. Le lendemain soir, ce général télégraphiait à son gouvernement qu'il n'arriverait point à forcer les Dardanelles si toutes les forces franco-anglaises de terre et de mer n'étaient réunies sous son commandement. Ce qui fut fait aussitôt.

Mavria, où on le répare. Quant aux forts, bien que « réduits au silence » en moins de 4 heures, on ignore jusqu'à quel point ils ont pu souffrir[1].

On avait été surpris, au cours de cette journée, d'entendre soudain tonner le fort Kum Kaleh — à l'entrée du détroit, côté Asie — qu'on croyait détruit depuis le 25, non seulement par les canons de la flotte, mais encore par les troupes qui y avaient débarqué pour l'achever. D'abord on dit que les Turcs l'avaient réparé. Pour d'autres, aujourd'hui, ce n'est pas le fort qui tira, mais bien des pièces montées sur wagons, et que le chemin de fer en construction au début de la guerre, apparemment achevé depuis, promène entre ce fort et celui de Cianak au centre de la passe. Les communiqués officiels ne faisant pas mention de cette résurrection ou de ses succédanés, nous ne la citons ici qu'à titre de curiosité et pour montrer quels mécomptes divers peuvent éprouver les marins, même les mieux outillés, qui s'attaquent à un rivage pourvu d'une organisation forte.

Ces mécomptes, prédits dès le début, mais qu'on avait oubliés devant l'insuffisance apparente de la résistance turque, ne changeront d'ailleurs rien au résultat final, quel qu'il doive être. Mais ils démontrent la nécessité d'un puissant corps de débarquement ; mieux : d'une véritable armée d'opérations. Et cela ne pourra être qu'au détriment des forces destinées à libérer le sol de la France et au détriment de celles qui gardent le canal de Suez[2]. La diversion que l'entrée en jeu de la

[1] Ils n'ont pas dû souffrir grand'chose, car, après comme avant, ils barrèrent efficacement la route à l'assaillant.

[2] On ne peut pas dire que le corps expéditionnaire envoyé depuis aux Dardanelles ait sensiblement anémié l'offensive franco-anglaise sur le théâtre occidental; mais aussi l'armée d'opération exigée ayant fait défaut, les Dardanelles tiennent toujours (15 juillet).

Turquie était destinée à opérer avait bien perdu de son importance depuis l'échec retentissant de la guerre sainte. Mais l'attaque de Constantinople, à moins qu'elle ne soit compensée par l'intervention, jusqu'ici imprévisible, de tels de ses héritiers présomptifs, a rendu à cette diversion une bonne part de son efficacité.

Il est vrai que la Duplice, réduite quand même un peu partout à la défensive, risque bien de ne point être en état d'en profiter. Non pas même ses sous-marins, qui, durant cette semaine, n'ont trouvé à couler que quatre vapeurs nouveaux.

TRENTE-QUATRIÈME SEMAINE DE GUERRE

(du 21 au 27 mars 1915)

La reprise du Hartmannswillerkopf par les Français. — Le résultat de la bataille de Champagne.

Genève, 28 mars.

Dans cette maigre, très maigre semaine, toute d'attentes, qui seront peut-être trompées, c'est encore l'Alsace qui nous offre le plus à glaner.

En effet, elle a assisté à la reprise, par les Français, de ce sommet du Hartmannswillerkopf, qu'ils avaient perdu le 22 janvier après l'avoir tenu pendant plusieurs mois. Les Allemands mirent ces soixante jours et plus d'occupation à profit pour faire de ce poste un fortin de première classe, défendu par une garnison décuple de celle à qui ils l'avaient enlevé.

Aussi les Français durent-ils mettre à sa reprise des forces importantes, dont les Allemands ne semblent pas s'être doutés, tant leurs communiqués respiraient de sérénité à cet égard. Après son premier succès du 18, l'assaillant avait beau, le 23, s'emparer de deux lignes de tranchées et d'un blockhaus, le défenseur traitait cela de « combats sans importance ». Si peu d'importance en effet que, le 27, sans savoir comment, il se trouvait délogé de sa position, laissant 400 des siens et tout son matériel aux mains des alpins. Il se console en songeant qu'il tient encore la « lisière » de la croupe, expression qui manque, il faut l'avouer, de clarté fran-

çaise. En tout cas cette lisière même lui sera, à moins de prompts renforts, difficile à tenir, car l'ennemi progresse sur ses flancs, au nord et au sud du sommet.

Le fait d'armes est brillant. Quant à ses résultats sur la situation générale en Haute-Alsace, ils pourraient se faire sentir si le possesseur actuel de cette hauteur réussissait à y amener de l'artillerie lourde propre à battre, à 3500 et 5500 mètres de distance, les deux routes parallèles de Cernay à Sulz et Isenheim. Mais, durant les longues semaines de novembre, décembre et janvier que les Français possédèrent le Hartmannswillerkopf, on n'y vit pas apparaître la gueule d'un canon ; une compagnie avec des mitrailleuses, voilà tout ce qu'on put ou qu'on voulut y mettre. Peut-être se dit-on que le jeu n'en vaut pas l'escalade, s'il est vrai que des batteries lourdes aient été amenées sur le Wolfskopf — mieux situé encore que son voisin du nord, puisqu'il peut battre en outre, au sud, toute la route de Cernay à Thann, — et que cette installation n'ait pas réussi à empêcher le bombardement de ce dernier bourg par les Allemands.

Plus au nord, sur la Fecht, les Français ont été moins heureux. Ayant reperdu, le 20, comme nous l'avons dit, les deux Reichackerkopf, ils ont bien pu se ressaisir, le jour même, du Petit ; mais le Grand a résisté à leur contre-attaque du 23 et, depuis, on n'en a plus entendu parler, si ce n'est, le 26, pour apprendre que, comme à Malancourt, les Allemands avaient imaginé d'asperger les tranchées ennemies d'un liquide enflammé.

Le pied occidental des Vosges a vu, le 22, des progrès français, arrêtés le jour suivant et consolidés depuis, sur le mamelon du Chamois, au nord-est de Badonviller.

* * *

Une double tentative allemande, qu'on repousse le 25, c'est tout ce qu'il y a à dire sur le bois Le Prêtre. Inversement, le bois de Mortmare, cette forteresse qu'un petit chemin de fer, construit par l'envahisseur et embranché sur Thiaucourt, vient desservir régulièrement, s'oppose à un effort français du 22, tandis qu'à la même heure s'en dessinait un autre, guère plus heureux, vers Apremont.

En revanche, les Allemands s'épuisent en vaines tentatives aux Eparges pour reprendre leur bastion est, qui leur avait été ravi, comme on sait, le 18. Ils ont contre-attaqué deux fois le 21 et cinq fois le lendemain, la cinquième suivie sans doute d'une poussée française enrayée, qui leur a permis d'annoncer l'échec d'une attaque ennemie. Le 23, cela continue : deux attaques infructueuses. Le 24, on récidive : trois essais, trois insuccès. Même chose le jour suivant. Cette fois encore, les Allemands affirment que c'est l'adversaire qui a commencé. Enfin, le 27, les Français avouent avoir à leur tour tenté la chance, avec un bénéfice net de 150 mètres de tranchées, que leurs vis-à-vis ne reconnaissent pas.

Ce même samedi voyait un engagement plus au nord-est, à Marcheville. Ce village est le point le plus oriental qu'eussent atteint les soldats du général Sarrail lorsque, entre le 10 et le 20 octobre, ils tentèrent de dégager Verdun en se frayant un passage sur la route de Metz. C'est là, à 35 kilomètres de la forteresse lorraine et à 23 de la forteresse française, à une portée de canon lourd des Côtes de Meuse, que les Français s'avisèrent le 27 de prendre 300 mètres de tranchées. Une troisième contre-attaque allemande, après deux infructueuses, leur reprit une partie de leur gain.

C'est au nord de Verdun que les Allemands montrent,

assure-t-on, le plus d'activité. Le plateau des Hauts-de-Meuse se prolonge là par une région coupée de bois et de plateaux, qui s'abaisse lentement vers Montmédy et la frontière belge. Quand on a dépassé le fort de Douaumont, point le plus septentrional des défenses avancées de Verdun, on n'a qu'à prendre à gauche des chemins de traverse pour tomber sur la grande route qui se détache de la Meuse à Vacherauville pour rejoindre Montmédy par Flabas et Damvillers. Flabas est un petit village sur un plateau découvert. A quelques mètres à droite s'allonge la lisière du bois de Caures ; à trois kilomètres sur la gauche, celle du bois de Consenvoye. Tous deux sont bordés de hautes collines, boisées elles aussi ; tous deux occupés par les Français, qui s'y sont fortement retranchés. L'espoir allemand d'arriver à faire brèche dans ce mur est bien minime. Ils essaient, toutefois, et le 25 voit leurs efforts simultanés dans l'une et l'autre forêt. Mais, comme toujours, ils échouent.

Sur la rive gauche de la Meuse, peu d'action. A Vauquois seul, un recul français de 15 mètres le 23, dû à un jet de liquide enflammé — toujours ! — aux alentours de l'église, nous montre les Allemands encore installés dans la partie ouest du village, alors que, d'après les récits officiels, on les en croyait définitivement chassés.

Tout à côté, la forêt d'Argonne reste silencieuse, après un dimanche animé à Bagatelle, où trois mines françaises sautant valent aux Français une tranchée de plus, tandis que leurs adversaires, ayant voulu près de là leur rendre la pareille, furent chassés de leurs entonnoirs et rejetés sur leurs lignes, le 75 faisant rage. Deux contre-attaques allemandes au même lieu, le lendemain 20, demeurent stériles, et il en est de même un kilomètre au sud-est, à Fontaine-Madame, le 24.

La Champagne est morte; elle l'est en tout cas par comparaison avec la vie intense des semaines précédentes. Ainsi que nous le supposions en dépit de l'optimisme officiel, les pertes des assaillants ont été terribles, d'après les dires des blessés que l'on rencontre en congé de convalescence et qui ont participé à ces attaques en colonnes serrées, que fauchaient les mitrailleuses de la défense. A force d'hommes et à force aussi d'artillerie, on est arrivé à gagner entre 200 et 1400 mètres selon les secteurs, sans toutefois parvenir, sauf en un point peut-être, à la ligne de faite séparant les deux vallons.

Ainsi, le fortin de Beau-Séjour est à 800 mètres au nord de la ferme de ce nom. On se bat sur ce terrain depuis le mois de décembre, et ce n'est que le 25 février que le fortin a pu être définitivement conquis. Les Allemands ont immédiatement recommencé le travail de mines au nord de leur ancien ouvrage. Leurs explosions ont obligé les nouveaux propriétaires à une attaque dans la nuit du 21 au 22, tandis que, dans celle du 23 au 24, c'était aux Allemands à attaquer et à se faire repousser.

Or, on est bien là sur la crête dite du Calvaire. Mais devant soi, à un kilomètre, s'en dresse une autre, de 20 mètres plus haute, et c'est celle-là qu'il faudra posséder pour pouvoir dominer la vallée de la Dormoise.

De même la conquête, le 17, de la « crête militaire » — c'est-à-dire le point de la croupe d'où l'on peut battre le terrain au delà, sans angle mort — à l'ouest du point 196, donne bien des vues sur une combe intermédiaire, mais non sur la Dormoise, qui en est séparée par une autre crête, de hauteur un peu moindre, suffisante néanmoins pour masquer la vue.

On peut se demander pourquoi les assaillants se sont

arrêtés à mi-chemin ; pourquoi ils n'ont pas profité de leur élan et de la démoralisation qu'ils disaient avoir mise dans les rangs adverses pour pousser plus loin, prendre la seconde ligne de hauteurs après avoir si bien pris la première et mettre enfin la main sur un objet de quelque valeur stratégique : la route de Souain à Cernay, à défaut du chemin de fer de Vouziers.

La prise sans lendemain de cette crête de 800 mètres de long sur 400 de large — et sur laquelle la Garde contre-attaqua en vain la nuit du 21 au 22 — fut le dernier exploit des troupes du général Langle de Cary depuis le fameux communiqué allemand du 11 qui, en annonçant la « fin de la bataille d'hiver de Champagne », nous parut à tous si ridicule. Quand on réfléchit à cela, on en vient à se demander si ce communiqué, en dépit de son apparence grotesque, ne va point se trouver confirmé par les faits. Le grand état-major a-t-il senti l'épuisement chez l'adversaire, pour victorieux qu'il fût ? Certains signes lui ont-ils fait prévoir l'accalmie après de si furieux assauts ? On l'ignore. Mais le fait est là, brutal : on ne se bat plus en Champagne, et cela sans qu'aucun résultat ait été atteint, si ce n'est celui d'avoir « montré à l'ennemi de façon éclatante que, chaque fois que nous voulons prendre une partie de ses lignes, nous la prenons. »

Dans ce cas, que n'a-t-on « voulu » lui en prendre d'autres, les lui prendre toutes ? Que n'a-t-on voulu enfoncer le front ennemi ? Tant de sacrifices valaient un but décisif : on s'est bien fâcheusement limité.

Il est vrai qu'en supposant à cet ennemi l'intention de dégarnir ses lignes au profit de l'orient, ce qui permet de démontrer qu'on l'en a empêché, on en arrive à faire de l'action champenoise la cause de l'échec de Przanysch, de l'avortement de tout le plan Hindenburg

et même — qui l'eût cru ? — de la prise de Przemysl !

Mais il est temps de mettre fin à cette digression pour constater, le 22, de légers progrès au nord de la cote 196. L'avance signalée les 15 et 16, dans les bois entre Perthes et Souain, se trouve avoir eu comme résultat la prise, sur le 1er régiment de landwehr bavaroise, du saillant sud-ouest de ces taillis, à qui sa forme particulière a donné le nom de bois Sabot.

*
* *

A part une active guerre de mines, favorable aux Français, qui se déroula toute la semaine à La Boisselle, surtout les 21 et 27, il n'y a guère qu'à Notre-Dame-de-Lorette que l'on trouve à s'arrêter. Là, il apparaît bien que les contre-attaques allemandes du 16 avaient eu quelques succès, car leurs adversaires sont obligés, le 21, de leur reprendre des tranchées « perdues la veille. » Ils y parviennent, en dépit des dénégations allemandes, sauf dix mètres. Dix mètres, c'était évidemment peu pour qui possédait précédemment le tout. Aussi voit-on le 110e badois revenir à la charge dans la nuit de mardi à mercredi, ainsi que le jeudi 25, en partant d'Ablain-Saint-Nazaire, à qui l'éperon se relie par des boyaux. Mais en vain.

Un kilomètre plus au sud, s'étend Carency, à flanc d'un coteau solidement fortifié, ainsi que le village, par les Allemands. Les pioupious du général de Maud'huy n'en ont pas moins réussi, dans la nuit du 21 au 22, à s'emparer d'une tranchée ennemie.

Quant à la Belgique, on n'y voit que des progrès de ses propres soldats sur les deux rives de l'Yser, le 13, tandis qu'à leur gauche la division marocaine enlevait le 26 une ferme au nord de St-Georges.

Mais si le sol des Flandres a été pauvre en hauts faits, il n'en est pas de même des airs. Le 22, bombardement d'Ostende par les aviateurs français. Le 24, cinq avions anglais s'en allaient bombarder le chantier Cockerill, à Hoboken, à 5 kilomètres au sud d'Anvers, sur la rive droite de l'Escaut. Le bruit court — car on n'en a naturellement aucune confirmation officielle — qu'un sous-marin en construction a été détruit, un autre endommagé, et les docks mis à mal. Le 27, des avions belges en faisaient autant au parc d'aviation de Ghistelle, près d'Ostende. Les Allemands, de leur côté, « arrosèrent » Reims le 22, le 26 Calais, et un zeppelin feignant de piquer sur Paris donna une nuit d'alarme — celle du 21 au 22 — à la capitale.

Dans l'est, l'activité aérienne des alliés n'a pas été moins grande. La gare de Metz s'en est aperçue le 26 à ses dépens, et aussi le hangar à dirigeables de Frescati, qui n'en est distant, vers le sud-est, que de 4 km. et demi. Strasbourg aussi a vu planer les oiseaux de France, et un aviateur allemand qui voulait en faire autant à Manonviller a été abattu. Il est vrai que des pilotes français ont subi le même sort à Arras. Mais, dans l'ensemble, la maîtrise de l'air qui, au début de la guerre, semblait, chose inconcevable, appartenir aux Allemands, a aujourd'hui résolûment changé de camp.

Tout ceci n'est d'ailleurs que les bagatelles d'avant le rideau, et nous avons faim vraiment de voir la grande pièce qu'on nous a annoncée. Comme critique militaire s'entend ; car comme homme, comme citoyen d'un pays aux aspirations hautement humanitaires, nous préférerions de beaucoup qu'elle ne se jouât point. Et si tel de nos confrères, du fond de sa sûre retraite helvétique, croit devoir quotidiennement exciter la nation de son choix à une nouvelle et sanglante par-

tie dont il ne saurait, et pour cause, lui garantir l'issue, nous nous bornerons à le regretter pour le renom du petit et pacifique pays auquel, de fait, il se rattache.

Arrêt de l'offensive russe en Prusse orientale Ses progrès dans les Carpathes

A part l'offensive des Russes par le nord, dont nous avons vu le déploiement jeudi dernier, mais qui paraît aujourd'hui enrayée, et celle qu'ils mènent dans l'ouest carpathien, et dont le cours demeure favorable, il n'y a eu cette semaine, en Pologne et Galicie, que des actions partielles, encore que quelques-unes se livrassent sur le front de plusieurs corps d'armée à la fois.

* * *

La « course à la mer » entreprise par les Slaves devait avoir pour eux, fatalement, le même désagrément qu'elle causa aux Germains dans les Flandres, celui de permettre une action de flanc à leur ennemi, maître de la mer. Car les Allemands sont maîtres de la Baltique, comme les Russes le sont de la mer Noire et les Anglo-Français de toutes les mers libres de tous les océans. Les plus mystérieux communiqués de la marine russe, quelque futur qu'ils promettent et quelque passé qu'ils enjolivent, n'y changeront rien[1]. Or donc les Russes, chassés de Memel, ayant imaginé de se retirer par la route de Polangen, qui longe la côte, furent canonnés du large par une partie de la flotte allemande, dont 26 torpilleurs, paraît-il, et de « grands na-

[1] Ce qui n'exclut pas du reste la possibilité de rencontres heureuses : ainsi le duel qui coûta la vie, ou tout au moins la capacité de combattre désormais, à l'*Albatros*, le 2 juillet.

vires », plus probablement l'escadre des croiseurs protégés.

De l'effet de ce tir maritime on peut difficilement juger. Il est possible que cela ait facilité la prise de Polangen, première ville russe du littoral, où les Allemands entrèrent le 23, y faisant 500 prisonniers et y prenant trois canons.

Le territoire prussien restait tout de même écorné sur un point : Laugszargen, occupée depuis le 21. Le 23 l'envahisseur était encore assez fort pour pousser sur la route de Tilsitt. Mais le 26 des renforts ennemis arrivaient, qui le rejetaient au delà de la frontière d'abord, puis jusque derrière la Jura, à Tauroggen, à son tour prise d'assaut le 28.

* * *

Pendant ce temps, quelle était la situation dans la vaste boucle du Niémen ?

L'offensive russe y progressait régulièrement ; très lentement, au nord, où Pilwischki, s'il fut dépassé, ne le fut pas de beaucoup. Ligne stationnaire aussi plus au sud, vers Marjampol, qui est à mi-chemin entre Kowno et Stallupönen, sur la grand'route, comme Pilwischki l'est sur la voie ferrée. Depuis les attaques russes du 22 et du 23 dans cette région, tout est rentré dans le brouillard. On dirait toutefois que les assaillants en sont restés à la Szeszuppe, qui forme là une boucle parallèle au Niémen.

Dans le secteur voisin, au contraire, celui que les Russes appellent « ouest du Niémen moyen », les progrès ont été plus vifs, puisque le 22 un fort parti de uhlans de la Garde moscovite pouvait pousser sur la route Seiny-Wyschtinez-Schliplischki, où vient croiser à angle droit la grande chaussée de Suwalki à Kalvarja, donc en arrière de la région des lacs. On captura

là un vaste convoi. Plus au sud, le lendemain, à l'est de Suwalki, c'est le tour d'une automobile postale.

Pendant ce temps d'autres colonnes russes étaient en marche du sud-est et peut-être du sud, direction Augustow. Le mouvement concentrique reprenait ; mais cette fois c'était au sud de retarder sur le nord. Toujours ce même manque de simultanéité.

Entre le 24 et le 25, toutes ces colonnes se heurtèrent à des contre-attaques : combats qui doivent durer encore. Au centre, à Krasnopol, les Allemands semblent avoir eu le dessus mais un bataillon du XXI[e] qui chercha le 27 à tourner les lignes ennemies par le nord, en passant sur le lac gelé de Dusja, fut anéanti On en peut conclure ceci : les Allemands sont assez forts pour arrêter l'ennemi, mais pas pour le rejeter au loin, encore moins pour l'envelopper, comme ils le firent si bien trois fois en huit mois[1]. C'est qu'aujourd'hui il y a des Russes jusqu'à la mer, et qu'en voulant faire la tenaille à ceux du sud on s'exposerait à présenter le dos à ceux du nord.

Aussi les Russes, plus confiants, ne se résolvent-ils pas à abandonner leur plan ; en effet, on les voit derechef à l'attaque le 27, non plus à l'est ni au sud des forêts d'Augustow, mais, de l'aveu de leurs ennemis, dans ces forêts mêmes. On ne peut discerner clairement le but ni la portée d'un mouvement qui paraît isolé, et dont ses auteurs ne nous parlent même pas. Mais enfin l'existence même de ce mystère est de trop pour la sécurité allemande.

La contre-offensive russe sur le Narew

« Sur le Narew », c'est parler court, mais improprement, car la ligne de feu ne touche cette rivière que

[1] Fin août, à Ortelsburg, Tannenberg, février, à Augustow ; début de mars, à l'est de Suwalki.

par un de ses affluents, le Bobr, à Ossowiecz. Encore ce siège a-t-il fini par lasser la patience germanique, car il semble que dès le 21 les gros mortiers autrichiens de 305 ont été retirés du front, n'ayant abouti à rien. L'épaisse ceinture de forêts et la profusion d'étangs et de marécages ont-elles constitué à la petite forteresse une cuirasse plus efficace que ne l'eussent fait les coupoles les mieux blindées ? Il doit y avoir eu cela, et aussi autre chose, qu'il faut nous résigner à ne connaître que plus tard, quand le grand état-major se décidera à nous raconter son échec — car, jusqu'à plus ample informé, c'en est un. On bombarde toujours, mais plutôt pour retenir la garnison et conserver un point d'appui fixe sur la rivière que dans l'espoir d'emporter la place d'assaut.

C'est que pour prendre une place, il ne faut pas seulement des canons, il faut surtout des hommes, et ceux-là doivent avoir été envoyés à 70 kilomètres de là soutenir l'effort des camarades aux prises sur la Pissa, la Schkwa et l'Omulew avec les masses russes débouchées le 16 de Lomza et d'Ostrolenka. La position de repli que les Allemands s'étaient alors choisie, à 15 kilomètres de la frontière, de Seraphin à Jedonorosez, ils la tiennent encore, avec des fortunes diverses, mais enfin ils la tiennent[1].

Après avoir, dans la nuit du 20 au 21, porté son effort principal sur l'aile gauche et au centre, sur l'Orshiz (Jedonorosez) au nord de Przanysch et jusque sur la route de Ciechanow à Mlawa, les Slaves se concentrèrent. la semaine durant, sur le centre et l'aile droite. On se bat le 22 le long des deux rives de l'Orshiz, sans que les armées du grand-duc réussissent à percer.

[1] Au 15 juillet, elle n'avait pour ainsi dire pas changé.

C'est que les Allemands ont amené des renforts, prélevés, assure-t-on de Pétrograde, sur les autres parties du front. La bataille reprend le 23 avec violence ; mais les Russes ne plient pas, eux non plus. Au contraire, et on a beau leur faire 2500 prisonniers, c'est eux qui attaquent, surtout entre la Rosoga et l'Orshiz. Ils prennent même plusieurs tranchées à Daraska, entre Wach et l'Omulew, avec 350 prisonniers et trois lance-bombes. Mais ce matériel même prouve que nous sommes et que nous nous enlisons de plus en plus dans la guerre de position, et donc qu'il ne faudra guère s'attendre à de grandes fluctuations dans la ligne de feu, en dépit de l'acharnement des plus meurtriers combats[1].

Devant cet équilibre des forces, une sorte d'armistice tacite se produit et le 24 on ne voit qu'une attaque russe à Jednorosez, repoussée ; mais le lendemain, ayant amené une division entière sur le front de Tartak à Seraphin, les Allemands assaillirent les positions russes d'extrême droite, qu'ils prirent plusieurs fois mais pour les reperdre. Le 27, les Russes répondirent en s'emparant de toute la première ligne des tranchées qui défendaient le village de Tartak. Plus au sud-ouest, à Wach, l'élan des Russes les fait arriver, sur un point, jusqu'aux places de pansement ennemies, où ils capturent toute une ambulance, personnel compris. Mais une contre-attaque doit les avoir rejetés avec pertes, car les Allemands accusent le lendemain sur ce point 900 prisonniers. Il est vrai qu'on leur en fait 600 à leur aile gauche.

Enfin, le 26 encore, on se dispute avec frénésie la tête de pont sur l'Omulew que constitue la route Myschinez-Przanysch, au village de Sawady, tandis que

[1] Voir note précédente.

le secteur de l'Orshiz, lui, reste relativement tranquille.

Entre Przanysch et la Vistule, il y eut encore, le 23, une tentative slave d'avancer, dans l'espoir de diriger là une partie des renforts ennemis destinés au secteur de la Schkwa. Réprimée, elle devait se renouveler le 28, combinée le 29, avec une tentative intéressante de franchir la Bzura inférieure.

* * *

Rien à dire des anciens champs de bataille, aujourd'hui assoupis, du sud de la Vistule, sinon que les Allemands de la Pilica, trop affaiblis, ont achevé de perdre le dernier fruit de leur offensive du 3 mars. Forcés d'abandonner la métairie de Damanevice, le 23, ils doivent, quatre jours plus tard, évacuer le village lui-même et faire une « retraite précipitée » sur leurs positions de février. Cette défaillance devrait montrer le chemin aux Russes : ont-ils les effectifs à proximité pour pousser droit sur Lodz ?

La même question se pose à propos des Allemands. Où sont leurs troupes ? Car il n'y a plus grand' chose sur le Niémen, ni devant Ossowiecz, et le front actif du Narew, avec ses 40 kilomètres, ne peut absorber toutes les ressources du feld-maréchal. La classe de 1914 est en route pour le front. Pour lequel ? Si, comme il est probable, c'est pour celui de l'est, à quoi le commandant va-t-il employer ces jeunes forces ? [1]

La grande offensive russe dans les Carpathes

Un coup d'œil sur ce qui se passe aux frontières de Hongrie nous révélera peut-être le plan d'Hinden-

[1] Sans doute à grossir l'armée Mackensen.

burg[1]. Ce plan, cette fois, ne sera pas une initiative propre. Ce sera une riposte imposée par l'ennemi, ce qui est toujours moins bon qu'une idée à soi, et qu'on impose à l'autre.

C'est qu'il y a urgence. Les choses ont marché depuis notre résumé de mercredi dernier. 17.300 prisonniers (et ce n'est pas l'essentiel) sont venus s'ajouter aux 2500 qu'avait valus aux Russes le premier jour — le 17 — de leur offensive dans les Carpathes. Ces pauvres Carpathes! que de fois déjà l'envahisseur sembla les traverser en maître définitif, pour les repasser chaque fois, quelque temps après, en retraite! Mais alors ce n'étaient que des colonnes isolées. Aujourd'hui, c'est tout un front de bataille serré qui s'avance non seulement par les cols très bas (le Dukla a 500 mètres), mais encore par les hauteurs intermédiaires qui, là, alignées en une chaîne unique au lieu du labyrinthe carpathien habituel, ne dépassent pas les cols de plus de 200 à 300 mètres.

La vague slave a donc 120 kilomètres de longueur. C'est peut-être jusqu'à dix corps d'armée qui s'avancent[2]. Les positions sur lesquelles ils viennent déferler sont fortes. Mais, une à une, on les prend : les succès les plus importants se placent le 23, où des dizaines de mitrailleuses sont capturées, indice du nombre des tranchées, et le 24, où le réduit central tombe, celui du

[1] On prêtait alors à Hindenburg le commandement suprême des forces austro-allemandes sur le front russe. L'offensive sur la Dunajec a prouvé qu'il n'en était rien. Les compétences respectives du grand état-major allemand et de son collègue austro-hongrois sont mal définies encore à cette heure, mais ce dont on est sûr, c'est que le royaume du vainqueur des Mazuries ne dépasse point la Pilica.

[2] Soit la gauche de la IIIe armée (Radko Dimitrieff), de Bartfeld à Mezö-Laborcz et, de cette vallée jusqu'à l'est des Carpathes, la VIIIe armée (Broussiloff).

col de Lupkow, défendu par des rangées successives de tranchées, par des amoncellements de barrières de fil de fer, de fossés profonds garnis de palissades et enfin de blindages. Des contre-attaques meurtrières ne rendent pas aux Autrichiens leur bien et ils doivent se replier sur d'autres ouvrages.

L'arrivée de renforts, le lendemain, ralentit l'avance russe, sans pouvoir l'arrêter. Le centre doit stopper — un retour offensif ennemi lui fait même 1500 prisonniers, — mais l'aile droite en profite pour gagner du terrain vers Bartfeld. Le 25, les Autrichiens doivent évacuer Zbörö — en la brûlant, ajoutent les Russes, qui ne reconnaissent peut-être pas l'œuvre de leurs obus — et prendre position sur la crête qui sépare la vallée de l'Ondawa de celle de la Topla, où repose Bartfeld. Le lendemain l'assaillant les suit et les attaque sur 35 kilomètres de front, de Zbörö aux pentes du Lupkow. Il porte son effort principal sur la cote 380, hauteur sise entre Mlinarocz, qui apppartient encore à un affluent de la Topla, et Duplin ou Baniavoelgy, par où on touche à l'Ondawa. La hauteur est enlevée et ses défenseurs — un régiment — sont anéantis, dit le vainqueur. A l'entendre, du reste, toute la ligne entre Bartfeld et Lupkow est enlevée. De Vienne on se borne à signaler de « très violents combats » sur ces mêmes points. Le lendemain, il est vrai, on ajoute que les attaques à cheval de l'Ondawa et la Laborcz ont échoué et qu'une accalmie relative se produit. Il faudra voir les renseignements russes, lesquels, depuis peu, nous arrivent malheureusement avec trois jours de retard en ce qui concerne les Carpathes.

Sur le même front de bataille, mais à l'est du col de Lupkow, les Autrichiens sont fiers d'avoir, le 26, repoussé une attaque russe vers Javortzew ; en quoi ils

nous prouvent que là aussi ils ont reculé, puisqu'auparavant ils occupaient, 6 kilomètres plus au nord, les positions de Studenne et de Tworylne. C'est du reste le seul point où l'on puisse géographiquement déterminer le succès moscovite. Partout ailleurs, nous voyons bien où l'on se bat, mais nous ignorons d'où exactement l'on était parti.

* * *

Tandis que les Autrichiens résistent du mieux qu'ils peuvent à la formidable poussée russe dans le centre et l'ouest des Carpathes, leurs alliés allemands sont toujours à l'attaque, sans plus de succès qu'il y a deux mois bientôt, dans le secteur oriental de la chaîne. Un petit résultat peut s'enregistrer le 22 à l'aile droite, où une hauteur au nord de Wyskow est enlevée et 380 prisonniers faits ; position contre-attaquée sans résultat le surlendemain par les Russes. Mais au centre, dans la vallée de l'Opor et sur les célèbres hauteurs de Koziowa, qui s'étagent à l'ouest, bref, dans la direction de l'attaque principale, les assauts encore répétés des 21, 23, 25 et 27 demeurent stériles.

Un succès isolé des Russes, le 23, près d'Angheluwa, fit croire un instant à la reprise de leur contre-offensive en Galicie orientale. Mais non. Quant à la Bukovine, la menace russe de prendre Czernovitz n'a pas eu de suite. Au contraire, c'est le général Laurentzieff qui doit, autour du 25, évacuer les villages du nord de la province, qu'il avait réussi à réoccuper le 6 mars et jours suivants. Il dut se réfugier derrière le Dniestr, où il eut la satisfaction de mettre à mal un bataillon ennemi qui, en franchissant le fleuve à Zezawa, cherchait à tourner par l'ouest ses positions de Zaleczki. Le lendemain, le détachement qui, venu de l'est, avait réoccupé Sada-

gora, au nord-est du chef-lieu, dut également battre en retraite et mettre la frontière entre lui et les propriétaires du sol, leur laissant 1200 prisonniers en guise de location.

Nous avons anticipé la semaine dernière sur la semaine suivante en achevant d'enterrer honorablement Przemysl, dont le nom polonais a déjà été aboli et remplacé par « l'antique nom russe » de Permysl. Oublions donc Przemysl, comme nous avons oublié Saint-Pétersbourg. Mais ne cherchons pas à savoir le compte exact des troupes combattantes faites prisonnières, car, entre les 48.000 de la source autrichienne et les 125.000 de la version russe, le choix est décidément trop embarrassant. Toutefois, Permysl ayant, comme le montre le croquis de la p. 266 40 kilomètres de pourtour environ, avec des ouvrages à une moyenne d'un kilomètre les uns des autres, une garnison de 50.000 hommes était amplement suffisante[1]. Anvers avait été le refuge de toute une armée de campagne. Mais, à Permysl, il ne devait y avoir que la garnison proprement dite.

Ce qui est plus intéressant, c'est la nouvelle que les troupes russes jusqu'ici occupées au siège commencent à arriver sur le théâtre principal des hostilités. Dès le 29, la présence d'une de leurs divisions était signalée au sud de Dwernick.

Sur les fronts turcs

L'arrivée du corps expéditionnaire à Tenedos

Les Dardanelles n'ont réellement rien offert cette semaine qui vaille la peine d'être cité. On a repris, le 25

[1] La totalité des prisonniers considérés comme prisonniers de guerre doit pourtant bien s'être élevée au chiffre indiqué par les Russes. Du reste, les Autrichiens ont modifié par la suite leurs premiers calculs.

surtout, le draguage méthodique des mines fixes, faute de pouvoir rien d'avance contre les flottantes. Ou plutôt, des mesures devaient être prises au sujet de ce dernier type, mais on ignore lesquelles. Un nouveau bombardement d'ensemble, — mais sans les cuirassés, sauf le *Queen Elizabeth*, qui tirait du golfe de Saros, — s'est produit le 29. Mais Kilid Bahr et Dardanos, contre qui tiraient aussi croiseurs et torpilleurs, de même que le fort gallipolien de Krithia, attaqué par de petites unités, et ceux de l'isthme Boulaïr, entrepris par les navires français, n'ont pas répondu. Les communiqués n'osent plus dire : ont été réduits au silence.

La veille, la flotte russe, entrant à son tour dans la mêlée, avait bombardé les forts extérieurs du Bosphore.

Mais tout cela n'est rien. L'important, c'est l'approche du corps expéditionnaire anglo-français. Le général d'Amade a reçu là une mission de haute confiance, inattendue pour qui sait la façon quelque peu cavalière dont on s'était passé de ses services une fois qu'il eut reconduit à Rouen le IIIe corps et les territoriaux avec lesquels il avait occupé Lille et Ypres avant et pendant la bataille de la Meuse.

Après avoir séjourné on ne sait trop combien de temps dans l'île grecque de Lemnos, de la neutralité de laquelle l'Angleterre semble s'être fort peu souciée, ces troupes viennent de partir via Tenedos — turque de droit, grecque de fait — pour une destination encore inconnue. Parages des Dardanelles ? baie d'Aivalik ? golfe de Smyrne ? ou encore Syrie ? Peut-être partout à la fois. Il doit y avoir là au moins 100.000 Français et la moitié, peut-être davantage, d'Australiens et d'Hindous, ces derniers choisis sans doute parmi ceux qui ne professent point la religion de Mahomet. Les événements décisifs ne peuvent plus guère tarder à se produire.

Aussi ne faut-il pas s'étonner de voir les Turcs de Caucasie faiblir et, repoussés le 26 sur la rive gauche du Tschorokh jusque dans Artwin, devoir évacuer la ville le lendemain : on n'a plus le cœur de leur envoyer les hommes de complément, non plus qu'à ceux qui, dans la vallée d'Alaschgerd, ont fini le 26 également, par se faire refouler sur Daghar, sur les crêtes séparant le haut Euphrate de la vallée de l'Araxe.

Il ne faudrait pas, d'autre part, voir de nouveaux préparatifs pour attaquer le canal de Suez dans la présence d'une forte patrouille turque à El Kubri, à 5 kilomètres au sud-est de la ville de Suez. Ce serait plutôt une démonstration destinée à inquiéter les Anglais et à les empêcher de dégarnir trop le canal au profit des Détroits. S'il est sage, Enver Pacha aura concentré vers la capitale les 200.000 hommes et plus dont il doit pouvoir disposer. Cela a nom la 5e armée, dit-on, et serait sous les ordres du général Liman von Sanders.

Quant au blocus allemand, il a valu à ses auteurs 2 navires anglais coulés de plus, mais aussi de forts désagréments avec la Hollande, qui à son tour a vu un ou deux de ses vapeurs atteints, chose qu'on s'efforce ailleurs de lui représenter naturellement comme une provocation calculée, une sorte d'entrée en matière du loup désirant parler à l'agneau.

L'*U-29* est très probablement allé au fond[1] : la perte, annoncée comme à peu près certaine par l'amirauté anglaise, n'a pas été confirmée par Berlin, qui est sans doute privée de nouvelles de son unité — autrement, elle eût démenti avec autant de joie que d'ironie — mais

[1] Avec son commandant, le lieutenant de vaisseau Weddingen, devenu célèbre pour avoir, au temps où il commandait le *U-9*, coulé les trois croiseurs-cuirassés anglais *Hogue*, *Cressy* et *Aboukir*.

continue d'espérer en une rentrée chaque jour plus problématique.

Le commandant du *Lizzie* est sûr, lui aussi, d'avoir coulé un sous-marin — un immense, puisque ce serait le *U-37*. Mais, depuis que de belles et alléchantes livres sterling s'accumulent dans les colonnes des journaux anglais pour tout navire marchand ayant débarrassé la surface des eaux d'un de ces « pirates », quel est le capitaine au long cours qui ne soit convaincu, en son âme et conscience, d'avoir éperonné son petit submersible allemand ?

CONCLUSION

Nous voici arrivés au terme de ce troisième trimestre de guerre, qui, en fait d'événements importants, n'a offert sur le front français que l'offensive de Champagne, en Pologne que l'offensive des Allemands par le nord et celle des Russes dans les Carpathes, et dont la seule « nouveauté » stratégique réelle fut l'attaque des détroits. Le 31 mars laisse en somme la situation générale au point même où le 1er janvier l'avait trouvée. Il appartiendra au tome III de nous raconter les offensives françaises sur les Hauts-de-Meuse et au nord d'Arras, ainsi que le développement de l'entreprise des Dardanelles, enfin et surtout — parce que grosse de conséquences stratégiques — l'affaire de la Dunajec et ce qui s'en est suivi.

Genève, 1er juin.

APPENDICE

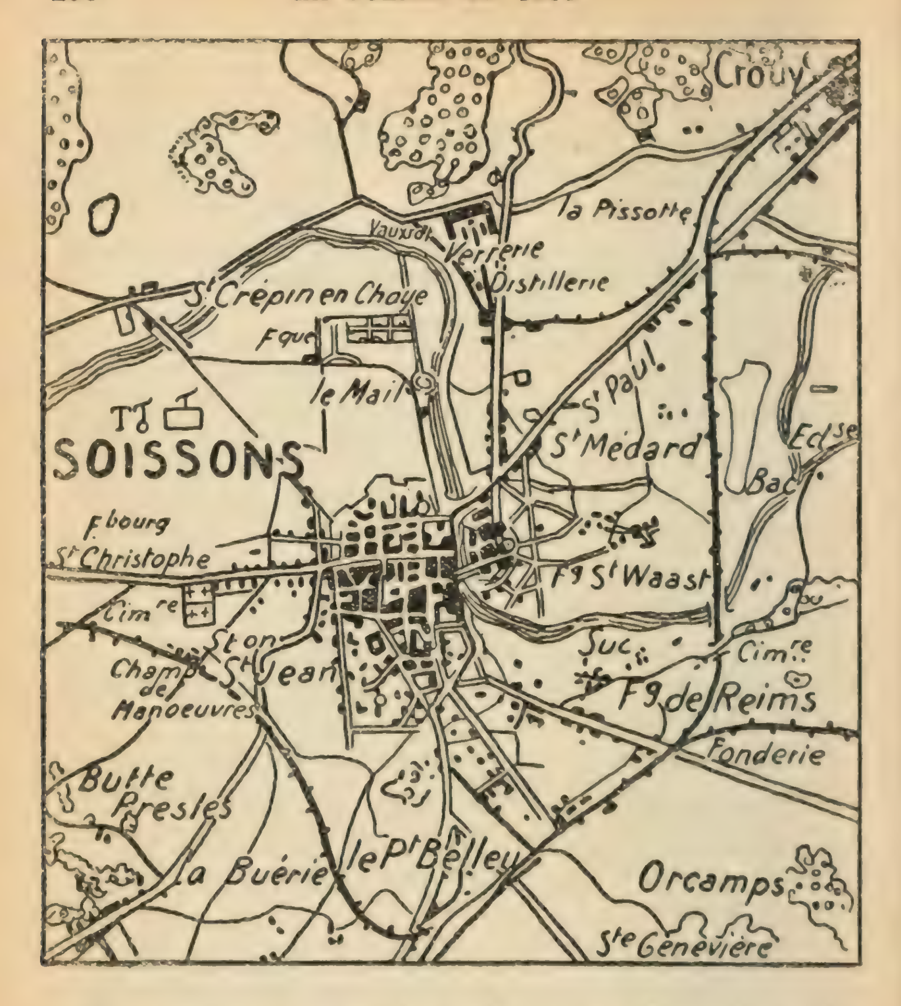
Premiers renseignements sur l'affaire de Soissons

Genève, 16 janvier.

Quant à Soissons, les renseignements des deux belligérants ne se contredisent point. Ceux des Français, très sobres, comme il est naturel, se bornent à nous dire que les Allemands, après avoir pris Saint-Paul, ont dû l'évacuer. Saint-Paul est un tout petit village serré dans l'angle formé par la grand' route et la voie ferrée menant à Laon. C'est le dernier groupe de maisons avant les faubourgs de Soissons proprement dit, dont la lisière est distante de 1200 m.

Noter en passant que Soissons n'a qu'une église et quelques rues sur la rive nord — il faudrait plutôt dire ici rive est — de l'Aisne. Tout le reste est sur la rive gauche. Le faubourg isolé constitue donc une sorte de tête de pont.

Quant aux Allemands, ils jalonnent leur ligne de telle sorte, qu'il faut entendre que le succès de la contre-attaque des Français sur la partie à l'ouest de l'éperon 132 (nord de Cuffies) n'a pas pu être maintenu, et que l'aile gauche a dû suivre le mouvement de recul de l'aile droite, puisque Cuffies est aux mains de l'assaillant. Le centre, qui avait su se maintenir à la lisière nord de Crouy, dans le bas-fond entre les deux plateaux, a été obligé de se replier sur Soissons et l'ennemi, le suivant de près, a occupé le village puis est, comme nous l'avons vu, descendu jusqu'à Saint-Paul, où il a tenté en vain de s'établir.



Pendant ce temps, les régiments allemands qui avaient suivi l'aile gauche dans sa retraite convergeaient par le chemin de Cuffies et la grand' route de Coucy, Chauny et Saint-Quentin, ensemble sur Soissons. Ils se sont arrêtés à Vauxrot, village assis au carrefour de ces deux voies, et que vient effleurer par l'ouest le saillant de la boucle de l'Aisne. Là se trouve une grande verrerie dont les bâtiments en fer à cheval sont adossés aux dernières pentes de la forêt de Cuffies et dont la vaste cour s'ouvre au sud direction Soissons.

Les Allemands se sont emparés de ce fortin naturel et le fortifient sans doute par surcroît. Ils tiennent encore les métairies d'alentour. Mais il semble que la distillerie, 500 m. plus bas, soit encore aux défenseurs, ainsi que la voie industrielle qui dessert ces deux fabriques.

Quant à l'aile droite, les Français nous ont déjà dit hier qu'elle s'était retirée derrière l'Aisne, entre Crouy et Missy. Rien d'étonnant donc à ce que les Allemands occupent les villages de Bussy-le-Long et Missy (sans doute aussi les intermédiaires : Le Moncel et Sainte-Marguerite), qui s'étagent au pied de la côte. Mais le fait même que le général Kluck n'a pas dépassé cette ligne, le fait aussi qu'il se contente de poursuivre l'ennemi du feu de ses batteries lourdes — c'est-à-dire à grande distance — prouvent qu'il ne se soucie pas de tenter quoi que ce soit contre la rive gauche de l'Aisne. C'est pourquoi l'affaire de Soissons, si bien menée, si brillante même qu'elle ait été, ne lui vaut qu'un succès local, partiel, étroitement limité dans ses résultats, et à propos duquel il est quelque peu puéril au grand état-major de rappeler, même avec restrictions, la bataille de Saint-Privat, où périt la plus grande armée de France, en dépit de la similitude des fronts. Les 5200 prisonniers, pas plus que les 14 canons pris, pas plus que les morts et blessés ne sont même à comparer. Enfin, au quartier général, on sait bien que le combat de Soissons n'a engagé au plus qu'un seul de ses corps d'armée, tandis que sur les champs de bataille célèbres qu'il croit devoir évoquer, neuf corps allemands — le meilleur de l'armée du futur empire — luttaient contre cinq corps français.

ST DIE

Hurbache
Denipaire
St Jean-d'Ormont
Ban de Sapt
Laitre
Chalas
le Rouaux
la Fontenelle
Launois
Nayemont
le Fraiteux
Gemainfaing
la Petite Fosse
Raids de Robache
Montagne d'Ormont
ORMONT
Cinq Maisons
Marzelay
Robache
Spitzemberg
Nayemont
Frapelle
la Beugrée
Grandrupt
Neuvillers-sur-Fave
Combrimont
St DIE
ATAR sc.

SENONES

Celles
FORET DE CELLES
le Gd Brocard
Scierie des Chavons
le Boulon
Pierre piquee
Moussey
Haut Jeandon
le Harcholet
Cote du Mont
St Jean du Mont
le Sauley
le Mont
la Pre Raon
Belval
SENONES
Vx Moulin
le Puid
le Vermont
la Forain
Menil
Hortomont
Grandrupt
la Chapelle
BOIS DE SENONES
ATAR sc

BADONVILLER

Parux
La Gagère
Montreux
Bois Coupé
Forêt Dom^le
St Sauveur
Fourchaux
Brémenil
La Boulaie
Haut de la Soie
De Gd Cheneau
Les Carrières
Bois Barbonhaie
La Rigolotte
Pont Bolard
Cx Bagne
Forêt de Bousson
Angomont
Buttant des Meules
Haut d'Artre
Le Chamois
Thiovillers
Basse Margotte
Herbaville
Vala
Le Gd Breheux
Bois du Banc le Moine
Pte Wablotte
Allencombe
Granviller
Badonviller
La Chapalotte
Fenneviller
Bionville
Les Noires Colas
Les Collines
Forêt des Elieux
Combelle Fe
Le Ht Foux
Bois de Pierre à Cheval
Ch. de Jérusalem
La Plaine
Tête des Herrins
La Boulaye Fe
Fe des Neuf Champs
La Soye
Pierre Percée
La Menelle
Mon et Sc St Michel
Forêt de Celles
Mln d'En Haut
Celles
La Pille Fe

BERRY-AU-BAC

Berry-au-Bac
Aisne
Écluses
Aguilcourt
Moscou
Sucrerie
Merlet
Sapigneul
Canal
la Neuville
Port de la Neuville
Ste Marie
Mon Bleue
Écluse
le Godat
Mln des Fontaines
Cormicy
Écluse de l'Aisne
Mln de Luxembourg
Mon Blanche
Cauroy-les Hermonville
Aisne
Luxembourg
Loivre
Tuilerie
St Remy
Hermonville

Prasnysch
Neidenburg
Willenberg
Myschinez
Janow
Chorshele
Mlawa
Prasnysch
Kiasnosselz
Ziechanow
Makow
Roschan

N.D. de Lorette
Aix-Noulette
Lievin
Marqueffles
Noulette
Angres
Bois de Bouvigny
N. D. de Lorette
Souchez
Ablain-St Nazaire
Givenchy-en Gobelle
Carency
Villers-aux Bois
la Folie
Berthonval
la Targette
Neuville St Vaast

NORD BUKOVINE

Popowce, Switowa, Capowce, Kapuscince, Jezierzany, Cygany, Anielowka, Tluste, Szypowce, Lanowce, Holowczynce, Nagerzany, Worwolince, Olexince, Borszczow, Gasztynek, Muszkatowce, Uscieczko, Myszkow, Hinkowce, Bilcze, Wolkowce, Wieszbowka, Potczeyska, Byszcanka, Juriampol, Korolowka, Iwanie, Peredwanie, Holihradi, Sapuchow, Niwra, Zezawa, Zirawka, Chudiowce, Winiatynce, Krzywcz, Zales, Probabin, Pieczarno, Kas, Szuparka, Babince, Iwoniepuste, Zaleszczyki, Repuzynce, Duniow, Kolodrobka, Uscie Biskupie, Kudrynce, Babin, Stefanowka, Kissileu, Czinkeu, Zazulince, Samissyn, Mielnica, Borowce, Kadobestie, Toutry, Okna, Olchowa, Paniowce, Latkowce, Syskowce, Werenczanka, Poporlouie, Zastawna, Batamutowka, Boroszowa, Wolkowce, Wygoda, Stocowa, Stawczan, Jurkowce, Rzewtency, Roszkow, Georgleucy, Chotin, Malatyniec, Owerbputz, Horoszoutz, Dobronowce, Poland, Czeponosy, Rukszyn, Chliwestie, Kliwodin, Zuczurmizk, Czerwenyhorb, 424, Szybowcy, Kliszkowcy, Kaplewka, Sniatyn, Awrylesbe, Kotzmann, Wastouiz, Czernowka, Kalinkowcy, Malincy, Zarazeny, Niedobaucy, Orliczany, Iwankowce, Walawa, Szubrunec, Toporoutz, Rakitna, Staucezane, Paszkowcy, Zowale, Nowa Laczkowka, Witelowka, Zadobrowka, Obszeroutz, Sankowcy, Kirstincy, Kraglik, Gizdewa, Rewakow, Szypenic, Kohozno, Sadagara, Sysakowcy, Dolzok, Synzer, Czartoria, Czeremosz, Berbestie, Zeleneu, Neu Mamgiestie, Rarancze, Rakitna, Dinauc, Berestie, Korostna, Bardey, Alt Zuczka, U. Stanestie, Draczynec, Stryleckikut, Spaska, Kostestie, Kabestie, Dubava, Broskowce, Michalcze, CZERNOWITZ, Bessarabie, Galicie, Podolie, Bukovine

0 5 10 15 20 25 30 Km

PLOCK-WYSCHOGROD

0 5 10 20

Starosheby, Pomianowo, Scheroni, Goslize, Piolkowo, Rogowo, Nowa Wies, Sarnowo, Ilino, Wosniki, Radsonowo, Praga, Sochoziny, Gumino, Rogosin, Lubki, Nadulki, Kuzize, PLOCK, Schtschitno, Blichowo, Pilichowo, Wroblewo, Podolschize, Mischewo, Goljanki, Bulkowa, Zumino, Zekanowo, Lentewo, Ossek, Nazpolsk, Radsiwe, Slupno, Mischewko, Bodsanowo, Slomin, Lischino, Tokary, Wykowo, Mischewo, Vistule Fl., Galki, Mala Wies, Kobylniki, Neborshin, Wizentow, Niemezk, Retschin, Garwalewo, Polsk, Kempa Polska, Sdworsh, Shyzk-Niem, Rembowo, Ljuzkowo, Gombin, Polski, Wyschogrod, Tscherwinsk, Tschermno, Walischew, Studenez, Slubize, Sjallow, Kamen, Lipinske, Wladislawow, Lady, Rybe, Wolka, Jamno, Jlow, Janyschewski, Kanion, Bsura, Lwowek, Tschishew, Olschinki, Wilkowice, Sanniki, Sielze, Saluskow, Brochow, Pazyna, Podischach, Osmolin, Mistrshewize, Konty, Ljubikowo, Mlodeschin, Brshosow, Gishize, Konary, Ljuschin, Kernosja, Ostrowie, Juliapol, Shukow, Adamowa, Orontki, Stempow, Brodne, Welsle, Wolja, Tschernew, Ossek, Rybno, Sochatschew, ATAR sc., Karschnize, Kozershew, Lubelew

CHRONOLOGIE DES 6me, 7me ET 8me MOIS DE GUERRE

Avec folios se rapportant aux pages du livre et titres des chapitres intercalés en lettres grasses.

FRONT OCCIDENTAL

8 mars. — Les Français prennent la cote 196, au nord-est de Le Mesnil 225

10 mars. — Les Anglais enlèvent Neuve-Chapelle . . . 230

12 mars. — Prise de l'Epinette par les Anglais. — Les généraux Maunoury et Villaret sont grièvement blessés au cours de l'inspection d'une tranchée de première ligne. 232

14 mars. — Recul anglais à St-Eloi 234, 260

Le Reichackerkopf repris par les Allemands. — Les zeppelins sur Paris. — Préambule à l'attaque des Hauts-de-Meuse. 253

15 mars. — Reprise de St-Eloi par les Anglais. Les Français prennent l'éperon sud de Notre-Dame-de-Lorette . 234, 260, 259

16 mars. — Les Français étendent leurs progrès à l'ouest de la croupe 196, crête militaire de 800×400 au bois Jaune-Brûlé. Fin de l'action générale en Champagne. . . . 257, 281

17 mars. — Un avion français bombarde Schlesstadt, un autre la gare de Conflans 255

18 mars. — Un zeppelin bombarde Calais. 254

20 mars. — Aux Eparges, les Français prennent, jusqu'au 21 au soir, 350 mètres de tranchées; la 10e division allemande vient remplacer les Bavarois. — Les Allemands reprennent le Reichackerkopf. — Raid nocturne de zeppelins sur Paris 253, 254

21 mars. — Une contre-attaque rend le Petit-Reichackerkopf aux Français 253

22 mars. — Nombreux bombardements aériens par les alliés, en Belgique, en France et en Alsace. — Tentative avortée d'un zeppelin sur Paris 283

23 mars. — Nouvelle avance française au Hartmannswillerkopf 276

26 mars. — Bombardement aérien de la gare de Metz et du hangar de dirigeables de Frescaty. — Raid d'avions anglais sur Anvers et Hoboken. — Les Français enlèvent le Hartmannswillerkopf 283, 276

27 mars. — Progrès français à Marcheville (Hauts-de-Meuse) 278

28 mars. — Le *Bulletin des armées* annonce l'introduction d'un nouveau et puissant explosif en France. — Le général von Kluck est légèrement blessé au cours d'une tournée d'inspection . . . .

29 mars. — Les Allemands évacuent Heudicourt (nord-est de St-Mihiel), sous le feu de l'artillerie . . . . . .

30 mars. — Quelques obus atteignent le fort de Douaumont (nord de Verdun). — Début de l'action générale française contre les Woëvres et les Hauts-de-Meuse. Succès français au bois Le Prêtre (Quart-en-réserve ?) et sur la route St-Pierre-Regniéville. — Raid d'avions français sur les lignes allemandes, en France et en Belgique . . . .

} Voir tome III

FRONT RUSSE

FRONTS TURCS
(Arménie, Perse, Dardanelles)

SUR MER

(pour les Dardanelles, voir le front turc)

FRONT SERBE

AUX COLONIES

3 janvier. — Echec anglais à Tanga (Afrique orientale) . 40

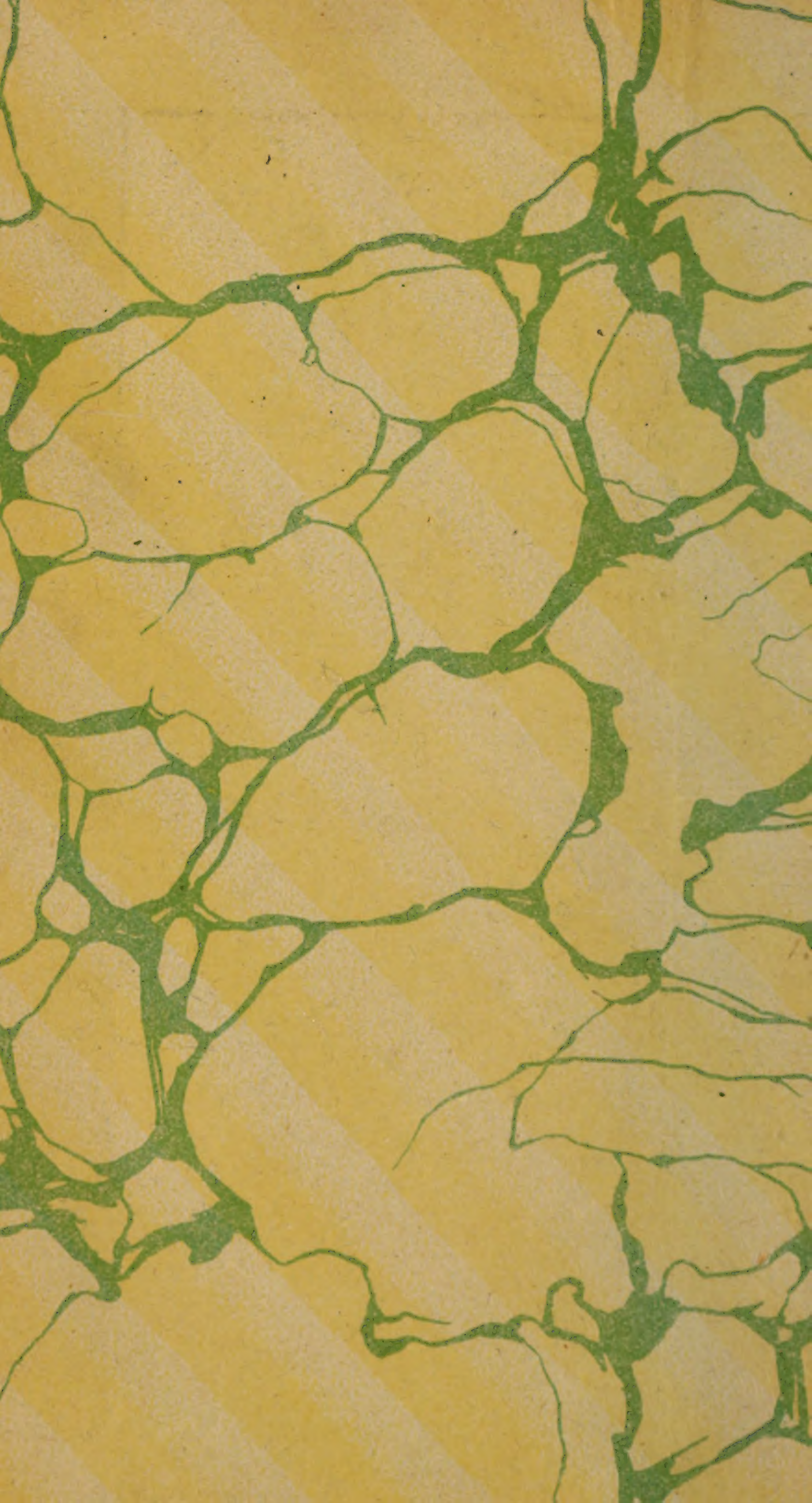
29 janvier. — Prise de Bertua (Cameroun) 121

23 février. — Occupation de Garubeb (Afrique sud-occid.).

7 mars. — Occupation de Davignab, Nababas, Ukomas et Jerusalem (Afrique occid.).

17 mars. — Les Allemands, qui ont pénétré dans la colonie de l'Afrique orientale anglaise, sont battus à Abercorn et rejetés au delà de la frontière.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES CROQUIS




HMod
D288g
140383
Author Debrit, Jean
Title La Guerre de 1914. Vol.2.
UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
Do not
remove
the card
from this
Pocket.
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 16 05 14 009 9